

UNIVERSITAS OSTRAVIENSIS
FACULTAS PHILOSOPHICA

STUDIA ROMANISTICA

Vol. 16, Num. 1 / 2016

OSTRAVA

Reg. č. MK ČR E 18750
ISSN 1803-6406



ÍNDICE – TABLE DES MATIÈRES – INDICE

ARTÍCULOS Y ESTUDIOS – ARTICLES ET ÉTUDES – ARTICOLI E STUDI

Lingüística / Linguistique / Linguistica

Jana BRŇÁKOVÁ, Université d’Ostrava, République tchèque
 LES PROPRIÉTÉS DES FIGEMENTS DES COOCCURRENTS PRIVILÉGIÉS
 DU VERBE DÉFECTIF *BÉER* 9

Jaromír KADLEC, Université Palacký d’Olomouc, République tchèque
 LE CRÉOLE, LANGUE OFFICIELLE 25

Martin PLEŠKO – Jan HOLEŠ, Université Palacký d’Olomouc, République tchèque
 LA LANGUE FRANÇAISE ET LES FEMMES EN AFRIQUE DU NORD.
 FÉMINISATION DES TEXTES INSTITUTIONNELS EN TUNISIE 35

Magdalena SOWA, Université Catholique de Lublin Jean-Paul II, Pologne
 LE FRANÇAIS À DES FINS PROFESSIONNELLES : ENTRE LE LANGAGIER
 ET LE PROFESSIONNEL 43

Literatura / Littérature / Letteratura

Maksymilian DROZDOWICZ, Universidad de Ostrava, República Checa
 ROQUE DALTON: VIDA, IDEOLOGÍA Y REVOLUCIÓN 57

Traductología / Traductologie / Traduttologia

Monika GŁOWICKA, Universidad de Wrocław, Polonia
 LA EXPRESIÓN DE LA OBLIGACIÓN, NECESIDAD Y POSIBILIDAD
 EN POLACO Y EN ESPAÑOL: EL CASO DEL VERBO *POWINIEN* 77

MISCELÁNEA – MÉLANGE – MISCELA

- Pierre BROULAND – Kateřina DVOŘÁKOVÁ**, Université d'économie de Prague, République tchèque
 LA MOUVANCE IDENTITAIRE EN FRANCE 93
- Michal ZOUREK**, El Instituto de Historia Argentina y Americana “Dr. Emilio Ravignani”, Argentina; Instituto Tecnológico y de Negocios (VŠTE) en České Budějovice, República Checa
 LA POLÍTICA CULTURAL DE CHECOSLOVAQUIA EN URUGUAY DURANTE LAS DÉCADAS 1950 Y 1960 109

RESEÑAS – COMPTES RENDUS – RECENSIONI

- Beatriz GÓMEZ-PABLOS**, Universidad Comeniana de Bratislava, Eslovaquia
 Josep Ballester (2015). *La formación lectora y literaria*. Barcelona: Graó, 215 pp. ISBN 978-84-0080-577-1 121
- Beatriz GÓMEZ-PABLOS**, Universidad Comeniana de Bratislava, Eslovaquia
 Manuel Alvar Ezquerro (2014). *Lo que callan las palabras. Mil voces que enriquecerán tu español*. Madrid: JdeJ Editores, 331 pp. ISBN 978-84-15131-56-4 124
- Jan HOLEŠ**, Université Palacký d'Olomouc, République tchèque
 Martin Pleško (2015). *Les femmes, le français et la francophonie : la féminisation linguistique en Belgique, en France, au Québec et en Suisse*. Olomouc : Univerzita Palackého, 215 pp. ISBN 978-80-244-4534-2 128
- Jan MLČOCH**, Universidad de Ostrava, República Checa
 Maksymilian Drozdowicz (2015). *Językowy obraz świata guaraní w polskich tłumaczeniach prozy Augusto Roa Bastosa*. Wrocław: Wydawnictwo Wyższej Szkoły Filologicznej we Wrocławiu, 318 pp. ISBN 978-83-60097-34-2, 978-83-60097-35-9, 978-83-60097-36-6 129

INFORMES – INFORMATIONS – INFORMAZIONI

- Jana BRŇÁKOVÁ**, Université d'Ostrava, République tchèque
 LE 25^e SÉMINAIRE DE PHONÉTIQUE, Praha/Prague (République tchèque), 04.02.2016 133

**ARTÍCULOS Y ESTUDIOS – ARTICLES ET ÉTUDES
– ARTICOLI E STUDI**



Lingüística / Linguistique / Linguistica



LES PROPRIÉTÉS DES FIGEMENTS DES COOCCURRENTS PRIVILÉGIÉS DU VERBE DÉFECTIF **BÉER**

Jana Brňáková

Université d'Ostrava
République tchèque
jana.brnakova@osu.cz

Résumé. Le verbe défectif *béer*, dont le paradigme de conjugaison reste incomplet en français contemporain, s'avère d'une collocabilité plus large que ne l'attestent les travaux lexicographiques faisant autorité (*le Petit Robert*, *Larousse*, *TLF*). Les exemplifications trouvées dans deux corpus électroniques (*Frantext* et *Araneum Francogallicum Maius (French, 15.03)*) servent de preuve de la persistance de l'emploi de ce verbe intransitif dans le lexique français et de sa capacité combinatoire vivante à former, non seulement des groupements de mots usités ou figés, mais également de nouvelles séquences pourvues de statuts de cooccurrences néologiques.

Mots clés. Verbes défectifs. Collocation. Figement. *Frantext*. *Araneum Francogallicum Maius (French, 15.03)*. Corpus national tchèque. *TLF*.

Abstract. Some Typical Traits of Collocates that Regularly Co-occur with the Defective Verb *béer*. The French defective verb *béer*, i. e. the verb which does not display all the properties of its grammatical class by having an incomplete conjugation, has shown a significant frequency in contemporary texts. Apart from its habitual co-occurrence in collocations codified in the dictionaries such as *TLF*, *Le Petit Robert* and *Larousse*, the *Frantext* corpus and the *Araneum*

Francogallicum Maius (French, 15.03) offer a relatively high number of novel and fresh collocates which testify to the verb's original collocability. Taking into account the fact that the occurrences are found in the texts published from the year 2000 onwards, it is possible to treat the intransitive verb *béer* as part of the contemporary French word-stock within which the verb enters both usual and innovative collocates (neologisms).

Keywords. Defective verbs. Collocation. The *Frantext* corpus. The *Araneum Francogallicum Maius (French, 15.03)* corpus. The *Czech National Corpus* (CNC). The *TLF*.

1. Introduction

Répertorié parmi les verbes défectifs (Grevisse, 2001 : 1238), la description de l'entrée *béer* contient dans les dictionnaires (*Le Petit Robert*, 2014 ; *TLF* ; *Larousse*, 2009) l'indication qu'il s'agit d'un verbe rare, qui reste usité à l'imparfait de l'indicatif, au participe présent et à l'infinitif. Les œuvres lexicographiques ci-dessus mentionnées codifient, outre l'infinitif, encore deux autres unités lexicales issues du paradigme de conjugaison du verbe en question : *béant*, *ante* et *bée*.

L'ancien participe présent *béant* y figure comme un adjectif variant en genre et en nombre, dont l'usage reste réservé aux genres littéraires. La valeur sémantique de cette unité lexicale est présentée par deux acceptions majeures : « grand ouvert » et qui « ouvre grand la bouche ou les yeux » *d'admiration*, *de surprise* ou *d'étonnement*. La collocabilité affecte les animés ainsi que les inanimés et s'avère de gamme moyenne.

L'exemplification de la lexie *bée* est attestée avec le collocatif *bouche* et *gueule*. Ceci se prête au postulat potentiel confirmant la bicollocabilité de l'emploi stéréotypé de cet adjectif. Le lien en vertu duquel le locuteur est contraint d'employer cette combinaison de mots précodée dans la langue (*bouche bée*), et pas une autre, est une manifestation de la combinabilité obligatoire dans la langue française. Il est presque impossible d'élucider le processus qui lie un tel collocatif à une telle base. Pour la majeure partie des lexies, le locuteur n'a d'autre choix pour les acquérir que de les mémoriser.

L'article présent s'efforce, avant tout, d'attester de la vivacité de séquences fixes résultant du figement de l'emploi du verbe étudié à l'aide d'une confrontation du codage lexicographique avec les résultats obtenus de deux sources de données statistiquement vérifiables – *Frantext* et le corpus *Araneum Francogallicum Maius (French, 15.03)*.

2. Définition du corpus de travail

Pour faire un état des lieux sur l'usage réel du verbe *béer*, nous avons décidé de faire intervenir les outils de deux bases textuelles (*Frantext* et *Araneum Francogallicum Maius (French, 15.03)*) qui suppléent ou complètent l'approche introspective en permettant la recherche d'information dont la nature est prédéfinie. La prise en compte des extractions repérées par les moteurs de recherche nous aidera à acquérir les connaissances nécessaires à une confrontation entre la réalité des usages et la modélisation du phénomène en question, basée sur le recours souvent intuitif des attestations des linguistes.

En vérifiant l'emploi du profil combinatoire du verbe *béer* dans *Frantext*, la taille du corpus a été limitée aux textes postérieurs à la date de l'an 2000 et nous avons demandé que le contexte soit restreint à une même phrase. En fonction des critères imposés, le moteur de recherche a trouvé 142 configurations actanciennes du profil syntaxique de la lexie pivot *béer* dans l'ensemble de 152 textes au nombre de 11 176 247 mots. Pour la visualisation des résultats, nous avons opté pour le formulaire de paramétrage par paquet de 50 attestations de *KWIC* (key word in context). Ce mode de présentation nous a permis d'effectuer un tri sélectif des cooccurrents et de les reporter par la suite dans les catégories saisies qui se répètent.

Afin d'éviter le grand risque de proposer des généralisations à partir d'une étude qui ne se base que sur des textes littéraires, nous avons procédé à la description du fonctionnement du verbe *béer* tel qu'il se manifeste dans le corpus *Araneum Francogallicum Maius* (French, 15.03) faisant partie intégrante du corpus national tchèque (*Český národní korpus – ČNK*). Le *Araneum Francogallicum Maius* (French, 15.03) comprend environ 1 200 millions de mots. Cette base textuelle inclut des textes de sites internet provenant des années 2013 et 2015, qui recourent à des situations langagières réelles qui se caractérisent par une certaine fluctuation par rapport à la norme. L'extraction d'informations au plus près des situations d'échange nous permettra de nous rapprocher de relations qui, en l'occurrence, n'auraient pas pu être prédites par introspection. La répartition chiffrée des phénomènes analysés sera menée par l'intermédiaire d'une réflexion poussée sur les écarts entre la codification du système et sa variation individuelle ou collective.

Dans la deuxième étape de nos recherches, nous avons procédé à une analyse comparative des résultats obtenus via *Frantext* et *Araneum Francogallicum Maius* (French, 15.03) avec le profil lexical de *béer* dans les dictionnaires faisant autorité (voir *supra*, *Le Robert*, 2003 ; *TLF* ; *Larousse*, 2009 en ligne).

Pour clarifier les analyses effectuées, ainsi que nos points de vue théoriques, nous avons inséré dans le corps de l'article des extraits dépouillés de deux bases qui visent à éviter des paragraphes d'explications redondants et également à fournir des illustrations nécessaires. Les exemplifications empruntées sont étayées par une indication bibliographique globale, renvoyant aux sites officiels et elles diffèrent des autres citations standardisées par leur format, qui respecte systématiquement l'unicité de la démarche et de la méthodologie imposées par les auteurs des corpus électroniques.

3. Extraction et tri de cooccurrents dans le corpus français *Frantext*

Afin de saisir les cooccurrences figées du verbe *béer*, nous avons effectué dix-neuf requêtes dans *Frantext* au mois de janvier 2014. Lors de la première, nous avons recherché toutes les formes conjuguées du verbe en question à l'aide de *&cbéer*. Nous résumons le tri des résultats obtenus dans le tableau suivant :

Nombre de résultats trouvés	<i>&cbéer</i> 142										
	<i>béer</i>	<i>béons</i>	<i>béent</i>	<i>béait</i>	<i>béaient</i>	<i>béant</i>	<i>bé</i>	<i>bée</i>	<i>bées</i>	<i>beer</i>	<i>beast</i>
	2	1	2	6	6	44	8	46	1	24	2

Après une catégorisation de discrimination, nous avons procédé à des recherches sélectives portant sur chaque forme, mode et temps, que nous élucidons dans ce qui suit en fonction de l'ordre présenté dans le tableau récapitulatif.

3.1 L'infinif bée

Même si le verbe intransif bée n'est plus inclus dans certains dictionnaires, il a été trouvé deux fois par le moteur de recherche dans notre corpus tiré de *Frantext*. Étant de taux de fréquence négligeable par rapport au nombre de 11 176 247 mots, son apparition dans deux sources différentes constitue une preuve de son maintien dans le vocabulaire du français contemporain, bien que son usage soit réservé au domaine littéraire, comme en témoigne ces deux extraits :

S165 anéantir jusqu'à ses pensées, se surprenant entre deux portes, la	bée à l'angle d'une fenêtre,
E092 sur le vent du silence entre les mots absents, les poisson sur le sable expire	bée , les bâiller, comme un

3.2 Le présent de l'indicatif (béons, béent)

En lançant une requête portant sur la première personne du présent de l'indicatif *béons*, le moteur de recherche n'a trouvé qu'une seule apparition de cette forme verbale suivie de l'actant *admiration* enchaîné par la préposition élidée *de*.

R412 à jamais la place exacte que tu as choisie. Nous **béons** d'admiration devant tant de soin, de détails et

Cette cooccurrence lexicale s'encadre dans l'intersection syntagmatique avec l'adjectif *béant* (voir *supra*) et constitue un indicateur sur un éventail plus large des combinaisons usitées du verbe *bée* avec le mot pivot *admiration*.

La deuxième forme du présent de l'indicatif attestée dans notre corpus a été la troisième personne du pluriel *béent*. Le voisinage de l'une des combinaisons réalisées approuve de nouveau les principes de combinabilité et compatibilité établis en fonction de contraintes conventionnelles et inhérentes au système langagier, pour lesquelles on a imposé le terme de collocations. L'actant postposé *admiration* forme un collocatif statistiquement significatif du paradigme collocationnel du verbe *bée*. Étant un complément d'objet indirect non déterminé (article zéro), il témoigne d'un figement à un état de langue antérieur. *Bée d'admiration* constitue une combinaison où les deux composants lexicaux gardent leur sens propre et l'acception de cette séquence figée est dotée de la valeur compositionnelle, donc décodable à l'aide de la signification de leurs éléments constituants. Cette collocation peut être interprétée conformément à la taxinomie de Tutin et Grossman (Tutin ; Grossman, 2002 : 12) en tant que *transparente*.

3.3 Le participe présent adjectivé *béant*

L'adjectif *béant*, qui reste usité dans le lexique du français contemporain, doit sa formation à la conversion de l'ancien français *baer beer (bayer)* « être ouvert » dont la première mention remonte au XIII^e siècle (cf. *TLF*). La non disparition de l'ancien participe présent, qui est à l'origine de cet adjectif, est cependant attestée dans notre corpus par un gérondif hautement représentatif :

R412 à l'image que je veux retrouver. Je chante en **béant** le plus possible, yeux fermés, main droite étendue

Sur un ensemble de 44 occurrences dans notre corpus, l'unité lexicale *béant* forme douze fois la collocation avec le sémion *trou*, dont une seule fois ce substantif est postposé à l'adjectif. Ceci constitue une cooccurrence lexicale statistiquement significative et attribuée au syntagme le statut de collocation régulière.

À part égale, l'adjectif *béant* est joint aux substantifs *espace* et *vide* (3 occurrences repérées pour chacun). Ces groupements de mots usuels résultent de la conjonction des contraintes grammaticales et des portées référentielles propres au système langagier du français.

R802 la porte, les pavés enfoncés laissent un espace **béant**. En rampant, on pourrait presque y passer. Très

E162 trouée oblique du phare jaune trouant l'espace **béant**. Dans les salons de l'hôtel Excelsior, une foule

E092 sans assouvir l'autre, creusait en lui un espace **béant** que le récit aggravait plus qu'il ne le comblait

R003 combler, par un renforcement phonique, le vide **béant** apparu dans la restitution du quatrain ! Or l'erreur

E104 tant de mal ». La défaite, c'est le vide soudain **béant**, où s'installe la « Révolution nationale ». C'

S165 atteints, pour tromper l'horrible absence, ce vide **béant**, elle n'avait plus fait qu'errer en tous sens

Une cooccurrence observée dans les extraits tirés de *Frantext* (*béant d'étonnement*) correspond à la définition présentée dans les dictionnaires ci-dessus mentionnés. Ayant une valeur sémantique qui équivaut à l'addition de l'acception de chaque élément lexical, cette combinaison de lexies est aussi pourvue du statut de collocation.

Les règles opérationnelles de la syntaxe impliquant l'emploi de la préposition *de* pour l'engendrement des actants postposés ont été attestées par les cooccurrences suivantes : *béant de stupeur*, *béant de léthargie*, *béant de gueule aquatique*, *béant de ténèbres*. Mais nous avons trouvé dans les contextes tirés de *Frantext* trois apparitions d'enchaînement des compléments d'objet à l'aide de la préposition *sur* (*ce visage en ruine et béant lui-même sur sa fosse, un piège béant sur la pénombre, béant sur des ténèbres*) ce qui

correspond à l'acception de « ouvert sur, orienté vers quelque chose » (cf. *TLF*). Suivirent, par ordre décroissant, deux cooccurrences avec la préposition *dans* (*le trou béant dans le noir*; *le vaste escalier souterrain de marbre béant dans l'ombre*) et un exemple de l'utilisation de la préposition *pour* (*avec sourire béant pour toute l'assemblée*).

En analysant la valence du signe *béant* avec d'autres mots, nous sommes parvenue à constater que les autres combinaisons relèvent de la combinabilité facultative, qui est parfois soumise aux intentions momentanées des écrivains. Cet adjectif s'applique à des substantifs concrets : *le vaste escalier*; *ma troisième femme*, *Max*. Il sert d'épithète en parlant des yeux d'une personne sous l'emprise d'une forte émotion (*son œil crevé*). Ses emplois métaphoriques, basés sur la substitution analogique, sont fort variés (*le rêve*, *avec sourire*, *le désir*; *leur dada déficitaire*, *un piège*, *des ténèbres*, *le vide*, *le noir*). Il est également attesté dans le domaine de l'anatomie (*l'orifice*).

3.4 Bée

En analysant les contextes typiques du sémion *bée*, nous pouvons constater sans réserve que le taux de fréquence le plus élevé (37 cooccurrences) coïncide à la séquence figée *bouche bée*. Cette attestation d'une pratique discursive sert d'explication à la persistance de cette formation stable dotée d'une signification fixe dans les dictionnaires de langue (voir *supra* Introduction). Pourtant, ce n'est pas la seule. Le moteur de recherche a également trouvé 9 autres apparitions de la troisième personne du singulier du présent de l'indicatif du verbe défectif *béer*. Cela confirme encore une fois le postulat selon lequel le paradigme de conjugaison de ce verbe n'est pas complètement éteint.

S165 Tiquetonne, c'est du temps lointain. Tandis qu'elle esprit s'aiguise par	bée	devant le sapin, son
E056 là comme pour barrer la route. Au bout du tunnel s'évanouit	bée	soudain la vastitude où s'évapore,
E106 moi. Au plus intime de mon corps. Coquillage qui mort parfumée. Aseptisée	bée,	impudique, sur sa propre
R003 / y'avait un macchabée/ ce macchabée disait/ - soin... »	bée	disait -bée disait -bée disait tsoin
R003 un macchabée/ ce macchabée disait/ -bée disait Mr Lugton	bée	disait -bée disait tsoin soin... ».)
R003 / ce macchabée disait/ -bée disait -bée disait – ne se laissait	bée	disait tsoin soin... ».) Mr Lugton
E094 écorchés font une dentelle livide. Son thorax de ses viscères	bée	d'un large rire rouge, la guirlande
E103 étourdie, son doigt part rapide, léger, l'obturateur peu de jour	bée	une infime fraction de seconde, un
E088 à notre appartement de Fort-de-France, qui aussi droite, et sur les	bée	sur la grande bleue bien étale, à

La prédominance de l'actant sémantique *bouche* dans les configurations lexicographiques reflétant le codage conventionnel de l'adjectif *bée* se prête à être confirmée par un seul emploi attesté avec le substantif en question au pluriel.

3.5 L'imparfait de l'indicatif

La présence de deux personnes attestées de l'imparfait de l'indicatif (*béait, béaient*) est identiquement équivalente à six cooccurrences pour chacune. Quelques collocatifs repérés se trouvent dans la zone d'inclusion, avec les collocatifs pour les formes du présent de l'indicatif ci-dessus analysées (*la bouche, de stupeur, d'admiration*).

Deux cooccurrents du pluriel impliquent des traits sémantiques communs : *les fenêtres* et *les vitrines*. Les deux autres collocatifs sont de deux champs lexicaux différents, l'un a pour cooccurrent un substantif inanimé (*excavations*), l'autre est animé (*les petits*).

Deux exemplifications trouvées par le moteur de recherche contiennent des termes avoisinant avec le domaine de l'anatomie :

E123 à toute vitesse le Mékong, à la base de son cou **béait** une grande ouïe sanglante, écumante comme celle

E162, les autres n'avaient pas poussé, sa mâchoire **béait** en un sourire d'animal dénaturé, d'où son joli

Le verbe en question apparaît une fois dans le voisinage du sujet désignant une chose (*le toit de l'école*) largement ouverte suite à un incendie. Un autre sujet (*Christine*) désigne une personne qui regarde avec étonnement, sous l'effet d'un sentiment. Et, par extension, le dernier exemple de la troisième personne du singulier est appliqué à un nom abstrait (*l'orage*).

Dans l'ensemble, la capacité combinatoire de l'imparfait de l'indicatif attestée dans le corpus électronique *Frantext* est de gamme plus variée qu'elle ne l'était dans le cas du présent de l'indicatif.

3.6 Anomalies

Sur l'ensemble des 142 modes, temps et personnes du verbe *béer* trouvés par le moteur de recherche, trois anomalies s'écartent des critères imposés à la taille du corpus. Par ordre décroissant du nombre d'apparitions, ce sont *beer* (24), *bé* (8) et *beast* (2).

L'emprunt anglais *beer*, faisant partie constituante du mot composé *root-beer*, a été vingt-et-une fois repéré au sein de la même œuvre, *La Dissolution* de Jacques Boudaud et une fois dans une autre source écrite. Dans les deux autres cas, le sémion commençant par une lettre majuscule sert d'appellation pour des noms d'établissements.

L'élément *bé* ne correspond non plus à aucune forme conjuguée du verbe défectif *béer*. Il assume une fonction purement stylistique dans le texte, lors de division syllabique, visant probablement des effets expressifs. Cette syllabe est suivie quatre fois par trois

points de suspension, indiquant les pauses d'hésitation enchaînées par la même syllabe initiale des verbes respectifs :

R146 allez être libérée, ma petite Jeanine, libre et li- doit respirer bruyamment	bé	-rée ! Jeanine Lemoigne
R146 la Salpêtrière, je m'entétais dans cette vision : personnel soignant qui	bé	-qui-lles. Ce n'est pas le
R139 en 44, pour moi, figurez- vous, ils nous ont li- tan, débarqués du Wisconsin	bé	-rés ! Parce qu'à Caren-
E119 lunettes étaient tombées sur ses genoux et il se mit à jamais. - Je...je... Oui enfin	bé	...bégayer comme
E119 me fai...faites bégayer quand pour	bé	...bêtises... Elle se leva
E119 cours ? - C'est...c'est exact... mais, mais je quand tu racontes, tu parles	bé	...bégaye trop... - Non,
E120 genoux : La Revanche du pirate des Caraïbes. Eh faisait plus du tout sa	bé	... Vit aussi qu'elle ne
S998 -voi-r-, à deux-pas- que-ton-ja-bot-moins-bom- ton-so-li-veau-ne-s'est-pas-cor	bé	-m'è-cou-le

En dernier lieu, l'injure anglaise *beast* a été fautivement interprétée deux fois comme une construction morphologiquement apparentée à l'infinitif *béer*.

4. Extraction de cooccurrents dans le corpus *Araneum Francogallicum Maius (French, 15.03)*

Les requêtes dans le *Araneum Francogallicum Maius (French, 15.03)* ont été effectuées au mois de novembre 2015. Lors de la première, le moteur de recherche a repéré 28 formes, jugées apparentées au paradigme de conjugaison du verbe en question. La liste des données obtenues est représentée par ordre décroissant dans le tableau ci-dessous, repris du corpus:

		Mot (Word)	Taux de fréquence (Frekvence)
1.	<u>p/ n</u>	Béa	732
2.	<u>p/ n</u>	béant	339
3.	<u>p/ n</u>	béa	121
4.	<u>p/ n</u>	bée	53
5.	<u>p/ n</u>	Béasse	26
6.	<u>p/ n</u>	Béer	23
7.	<u>p/ n</u>	béer	21
8.	<u>p/ n</u>	béait	16

9.	<u>p/ n</u>	béé	8
10.	<u>p/ n</u>	béent	6
11.	<u>p/ n</u>	béas	6
12.	<u>p/ n</u>	Béas	5
13.	<u>p/ n</u>	BÉA	5
14.	<u>p/ n</u>	béât	3
15.	<u>p/ n</u>	béaient	2
16.	<u>p/ n</u>	béés	2
17.	<u>p/ n</u>	béera	2
18.	<u>p/ n</u>	Béant	2
19.	<u>p/ n</u>	Béé	2
20.	<u>p/ n</u>	Béai	1
21.	<u>p/ n</u>	Bée	1
22.	<u>p/ n</u>	BÉE	1
23.	<u>p/ n</u>	Bééz	1
24.	<u>p/ n</u>	béée	1
25.	<u>p/ n</u>	béeront	1
26.	<u>p/ n</u>	Béera	1
27.	<u>p/ n</u>	béons	1
28.	<u>p/ n</u>	béais	1

5. Le tri des résultats

Neuf cooccurrences ne sont attestées que par une seule apparition respective, dont trois apparitions correspondent aux noms propres : *Béai* figure au milieu de l'énumération de cinq catalogues de publicité ; *Le Bééz* est une rivière qui traverse quatre communes dans le département des Pyrénées-Atlantiques et *Béera* n'est qu'un prénom des « *filis d'Asser, chefs de maisons patriarcales, hommes d'élite, vaillants guerriers, chefs parmi les princes ; et le nombre des hommes enregistrés pour le service de guerre était de vingt-six mille* ».

Six autres cooccurrences coïncident aux formes conjuguées du verbe en question. Le moteur de recherche a repéré trois indicatifs du présent. Deux personnes du singulier ont pour sujets les substantifs s'encadrant dans le paradigme collocationnel attendu du verbe : « *Bée alors l'angoissant abîme,...* » et « *...LE PRÉCIPICE QUI BÉE CONSTAMMENT...* ». La dernière forme du temps indiqué reflète l'emploi bivalent du verbe en question, qui en plus coapparaît à côté d'une phrase contenant également un autre verbe défectif :

auriol.free.fr l'inattendu, nous en attendions plus encore. Nous **béons** aux renseignements, nous nous faisons tout ouïe. Cette

Trois usages du verbe, attestés dans le *Araneum Francogallicum Maius* (French, 15.03), confirment sa valeur sémantique qui l'emporte en fréquence d'après les ressources dictionnaires : qui « ouvre grand la bouche ou les yeux » *d'admiration, de surprise ou d'étonnement*.

cross130.midiblogs.com grimace lorsque l'aiguille entre, puis elle est bouche **béée**, c'est tellement

c4.agora.eu.org éberluer et commentées avec Science. Les «anarmateurs» **béeront** surtout en découvrant les réalisations américaines, moins connues jusqu'

dutempsdescerisesauxfeuillesmortes.net, Bourgès et, enfin, Paulus !... Je **béais** d'admiration ; instinctivement, sans même m'en apercevoir

Cinq mots tirés du corpus *Araneum Francogallicum Maius* (French, 15.03) sont représentés par une distribution égale qui s'élève à 2 cooccurrences pour chacun. La troisième personne du pluriel de l'imparfait de l'indicatif atteste une collocabilité similaire à celle repérée dans le *Frantext*. L'un de ces deux collocatifs est tout à fait identique (*les fenêtres*) et il se trouve aussi dans le même contexte, se rattachant à la description d'un bâtiment ravagé par un incendie. L'autre prédicat, précédé par le pronom conjoint *elles*, est enchaîné avec le complément d'objet par la préposition *sur*, qui indique une orientation spatiale vers *le ravin*.

L'unité linguistique *béés* coapparaît une fois à côté du substantif *bouches* et sa deuxième attestation est une preuve de la vitalité et de la productivité du procédé de la conversion, qui a donné en ce cas le substantif prédéterminé par le démonstratif *ces* :

curieupetitlieu.canalblog.com froissés, rouillés?.....Quels adultes sont devenus ces béés tout ronds et heureux? Evanouis..... La nostalgie ne

Les deux occurrences de la troisième personne du singulier du futur simple s'encadrent dans le paradigme collocationnel du verbe défectif en question : l'un ayant pour sujet la lexie *bouche* et l'autre désignant un étonnement lors de l'acquisition de la connaissance de « ... *tout sur le plus fou de nos réalisateurs*... ».

Lors des requêtes, le moteur de recherche a évalué en tant que forme verbale à part le participe présent commençant par la lettre majuscule. Suite à l'analyse des contextes, nous pouvons confirmer que, dans le premier cas, il s'agit du gérondif (« ... *Béant, il la regardait*. ») et que c'est seulement le deuxième sémion caractérisant *le vide* qui ne fonctionne qu'en tant qu'adjectif.

Deux unités lexicales commençant par une lettre majuscule, en 19^e position dans le taux de fréquence de distribution, ne sont que les onomatopées imitant le bêlement (« ... *Béé.. nous voici dans l'enclos des brebis*... »).

5.1 Le présent de l'indicatif

Outre le présent de l'indicatif attesté pour la troisième personne du singulier et la première personne du pluriel (voir *supra*), le moteur de recherche a trouvé six attestations de la troisième personne du pluriel dans le *Araneum Francogallicum Maius (French, 15.03)*, dont quatre témoignent de l'aspect innovateur dans sa combinabilité fixe et approuvée par les dictionnaires :

claudeguillon.internet-down.org	baille un reste ; mais le reçoivent <u>comme corbeaux qui</u>	béent	. Ils n'osent demander du meilleur, ou de
regardscroises.blog.tdg.ch	, assurément <u>ceux [godillots] du père</u> , sans lacets et qui	béent	au niveau de la cheville, la blessant légèrement,
les-livres-sont-nos-maisons-de-papier.blogspot.fr	« probablement. <u>Blessures d'enfance</u> . De celles qui	béent	encore tout une vie plus tard. De celles qui
solutionsandco.com	Par contre, sont inacceptables au travail <u>les chemises qui</u>	béent	entre les boutons, les débardeurs, les hauts qui

Deux combinaisons rendent compte de la syntagmatique habituelle de leurs constituants (« ... ceux qui béent d'admiration devant le cinéma américain » ; « ... Ses aujourd'hui béent sur du vide, en leur fond luisent ses hiers... »).

5.2 Le participe présent adjectivé *béant*

Le participe présent adjectivé *béant* est de même que dans le cas du corpus *Frantext*, la forme non infinitive la plus fréquente dans le *Araneum Francogallicum Maius (French, 15.03)*. Elle atteint 339 attestations dans l'ensemble de tous les textes de *Araneum Francogallicum Maius*, ce qui dépasse par le nombre de 295 les cooccurrences repérées dans *Frantext*. Ceci justifie davantage notre décision d'effectuer une analyse parallèle dans la base incluant les textes d'une plus grande variabilité stylistique.

En comparant les résultats obtenus par les deux bases respectives, nous pouvons remarquer plusieurs points communs dans la collocabilité de *béant*. Premièrement, c'est le mot *trou* qui est en tête des deux classements d'après le nombre d'occurrences (187 illustrations tirées de *Araneum Francogallicum Maius (French, 15.03)* et 12 de *Frantext*). Parmi les autres cooccurrents, il y a encore une coïncidence de deux actants : *vide* (14 attestations) et *espace* (4 apparitions). Cependant, conformément à un nombre plus élevé des attestations pour le participe présent *béant*, le *Araneum Francogallicum Maius (French, 15.03)* renferme un éventail plus large des collocatifs. Procédant à une analyse faite par l'intermédiaire de la base textuelle *Araneum Francogallicum Maius (French, 15.03)*, nous avons obtenu 157 résultats pour la requête portant sur la typologie des collocations. Les autres mots autosémantiques dépassant le taux de fréquence de 5 apparitions étaient : *gouffre* (30 attestations), *cul* (16 attestations), *place* (14 attestations), *écart* (8 apparitions), *orifice* et *noir* (7 apparitions). En observant la liste dressée, nous avons identifié un éventail plus large de prépositions que dans le cas des extraits repérés de *Frantext*, qui sont utilisées pour former les énoncés, dont 131 *de* (24 apparitions avec l'élision de la voyelle), 91 *dans*,

31 *par*, 29 *en*, 16 *sur*, 3 *au-dessus*, 3 *vers*, 3 *sous*, 3 *pour*. Nous avons également repéré trois amalgames : *au* (26), *aux* (3) et *du* (59).

5.3 L'infinifif béer

Le moteur de recherche a attesté 21 apparitions de l'infinifif *béer* dans le corpus *Araneum Francogallicum Maius (French, 15.03)*. Si nous prenons en considération que cette base textuelle n'est constituée que de sites internet, nous pouvons de nouveau confirmer l'usage de cet infinitif dans le lexique du français d'aujourd'hui. Trois collocations de l'infinifif en question sont formées avec le substantif *d'admiration*. Les autres actants sont enchaînés à l'aide de 3 prépositions *aux* (... *béer aux choses passées* ... – 2 apparitions et ... *aux lointains bleuâtres* ...) et de 2 prépositions *sur* (... *béer sur un globe* ... et ... *sur du vide* ...). Les autres séquences sont d'ordre plus varié (par ex. : ... *béer en contemplant* ..., ... *béer en découvrant* ..., etc.), ce qui témoigne de la capacité combinatoire vivante de cet infinitif.

5.4 L'imparfait de l'indicatif

Hormis la troisième personne du pluriel de l'imparfait de l'indicatif analysée dans le chapitre 4.1, le corpus *Araneum Francogallicum Maius (French, 15.03)* offre 16 attestations de la troisième personne du singulier du même tiroir verbal. Les sujets sont assez hétérogènes (*il, la porte, la mâchoire, un trou, le portillon, la baie, la fermeture éclair, elle, ce grand benêt*) et il n'y en a que cinq qui sont postposés au prédicat (*une lacune, la grotte, un vase, un œil, le sourire sanglant*). Au sein des collocatifs complétant cette forme verbale, nous n'avons trouvé qu'une seule coïncidence dans le sémion *sa bouche*, qui fut attesté deux fois.

5.5 Le fonctionnement asymétrique du signe linguistique

En examinant le corpus étudié, il est obligatoire d'être conscient des obstacles imposés par le fonctionnement asymétrique du signe linguistique. Afin de pouvoir identifier chacun des signifiés de *béer*, il est nécessaire de prendre en considération les rapports unissant ce verbe aux autres signifiés du contexte donné qui lui confèrent leurs valeurs. Comme constate Jan Šabršula (2005 : 11), « *il serait erroné et non productif de ne considérer qu'un élément signifiant isolant* ». Toute relation de dénotation est le résultat d'un réseau de relations linguistiques externes. Synthétisant les thèses de plusieurs linguistes traitant le sujet en question (Karcenskij ; Rey-Debove, etc.), Jan Šabršula en tire la conclusion qu'« *à un même dénotant (ou même réalité phonique ou graphique) peuvent correspondre des dénotés (« significations ») différents* ».

Ainsi, sans contexte, la séquence linéaire graphique *béasse* est homographe, en ce qu'elle représente deux signes différents. Le nom propre *Béasse* est confondu avec la première personne de l'imparfait du subjonctif *que je béasse*. Selon le dictionnaire *Lexilogos*, ce nom de famille, originaire de la Mayenne et des départements voisins (35, 72), devrait correspondre à l'ancien *beasse*, variante de *baiasse*, avec le sens de « servante, femme de

chambre ». Selon cette ressource dictionnaire, il n’y a aucun lien étymologique avec notre verbe analysé.

Le moteur de recherche a encore extrait deux unités lexicales qui auraient dû s’intégrer au profil actanciel du verbe *béer* : *Béa* et *Béer*. Les deux ne correspondent pas non plus à la lexie pivot *béer*. L’environnement textuel permet de distinguer les fonctions de ces deux mots par leurs positions données. *Béer* coapparaît cinq fois dans le voisinage du substantif *université* et constitue ainsi une appellation propre pour l’*Université Ben Gourion de Béer Sheva*. Le toponyme *Sheva* réapparaît quatre fois avec une modification de son signifiant – *Chéva*.

Aussi, d’autres cooccurrences sont en rapport avec les faits de la culture judaïque comme le Maharal, surnom du rabbin Yeouda Loew ben Bezalel, auteur de *Beer Haggola – Le Puits de l’exil*.

Dans l’ensemble de notre corpus, nous avons identifié trois cooccurrences de l’unité lexicale *béât*. À cause de l’accent fautif, cette lexie était confondue par le moteur de recherche avec la troisième personne du singulier de l’imparfait du subjonctif du verbe *béer*. L’adjectif venant du latin *beatus* « comblé de bien, heureux » n’engendre aucun rapport étymologique avec ce verbe « *ce qui n’empêche pas certains rapprochements de sens dans la langue populaire : on dit rester béat ou béat d’admiration* » (Colin, 1993). Son origine remonte au XIII^e siècle et, par extension, exprime de nous jours, souvent péjorativement et ironiquement, une satisfaction naïve, une attitude confiante et naïve vis-à-vis des événements. *Le Petit Robert 2014* mentionne dans ses exemplifications les collocations *un sourire béat* ou *un optimisme béat*. Les deux dernières sont justement attestées dans le *Araneum Francogallicum Maius (French, 15.03)*. Le troisième groupement de mots comprenant cet adjectif dans le corpus tchèque ressort du domaine de l’universalisme à l’échelle mondiale ou européenne (« *face aux menaces du mondialisme et de l’eupéisme béât.* »).

Le même type de rapprochement, basé sur l’étymologie populaire, est attesté pour le mot en troisième position de notre liste des données tirée de *Araneum Francogallicum Maius (French, 15.03)* (voir *supra*). Il apparaît dans plusieurs syntagmes tels que ... *je suis aussi béa et ignorant...*, ... *nous sommes tous béa...*, etc. Il fonctionne aussi comme troncation du prénom Béatrice. Pour témoigner du non-respect de l’orthographe de la lettre initiale, nous nous permettons de reproduire un exemplaire *ad illustrandum* :

minoute.over-blog.net !!! Beau bébé et bel album en perspective!!! </p><p> Coucou **béa!** C’est excellent!!!!!! Te faisais-tu un album de

Une autre anomalie, qui s’écarte des critères imposés pendant le lancement de la requête portant sur le verbe défectif *béer*, apparaît en treizième position établie en fonction du taux de la fréquence de distribution (5 apparitions). Il s’agit du sigle d’un comité de la Section du Québec du Conseil du bâtiment durable du Canada – *BÉA (Le groupe des Bâtisseurs écologiques de l’avenir)*.

C’est également le mot *Béas* qui n’est pas à lier au verbe *béer*, mais au domaine de l’onomastique. Cet homographe avec la deuxième personne du passé simple y désigne un

sommet des Pyrénées françaises, le nom d'une église et aussi une appellation pour les gens de voyage.

5.6 Les fautes d'orthographe et/ou de frappe ? *Bée* vs. *bée*

Les internautes confondent dans leurs discours relâchés l'ancien participe passé *bée*, dont l'usage s'est figé au cours du temps dans l'expression *bouche bée*, avec la forme régulière du participe passé *bée*. Le *Araneum Francogallicum Maius* (French, 15.03) en reflète un emploi accordé avec le nom au féminin (*bouche bée*), un autre au pluriel sans marque du féminin (*bouche bées*) et sept exemplifications avec le participe passé *bée* sans accord au féminin (*bouche bée*). Pour ne pas dégrader la maîtrise de l'orthographe des usages de l'internet, nous devons affirmer que la majeure partie de cet idiome (35 apparitions) est notée d'une manière correcte. Il nous reste à préciser que, si on explore l'internet comme les astronautes explorent l'espace, il est indispensable de passer à une étape de vérification avant de tirer des règles généralisatrices qui permettent les transferts du savoir ou discerner des évolutions. En comparaison avec le *Araneum Francogallicum Maius* (French, 15.03), le *Frantext*, qui ne comprend que des textes littéraires, n'atteste aucune aberration dans ses 37 cooccurrences de cette unité phraséologique.

6. Conclusion

Tout en nous rendant compte que n'importe quel corpus est toujours loin de permettre de tirer des postulats sûrs, nous sommes persuadée qu'il constitue quand même un indice marquant et non négligeable sur les cooccurrences lexicales dans le cadre des textes réunis. Dans cette optique, les requêtes effectuées dans les deux bases textuelles (*Frantext* et *Araneum Francogallicum Maius* (French, 15.03)) ont renforcé l'idée sous-jacente que, hormis *les blocs lexicaux tout faits* (Frath ; Gledhill, 2005 : 12) fournis par les dictionnaires, le profil combinatoire du verbe défectif *béer* est relativement varié et que quelques modes, temps et personnes restent usités en français contemporain. Ceci confirme le constat que « *ce verbe, en effet, a retrouvé, dans la littérature, sa conjugaison, plus largement même que ne le dit l'Académie* » (Grevisse, 2001 : 1238).

Résumé. Povaha ustálenosti kookurenčních aktantů defektního slovesa *béer*. Francouzské sloveso *béer*, které je charakterizováno jako sloveso defektivní, tedy neúplné z hlediska používání časovaných paradigmatických struktur, má své zastoupení nejen v literární oblasti. Kromě základních kolokací, které jsou zmiňovány ve slovnících (*TLF, Le Petit Robert, Larousse*), poskytují textové databáze *Frantext* a *Araneum Francogallicum Maius* (French, 15.03) řadu cenných dokladů o daleko širší kolokabilitě tohoto slovesa, než je běžně uváděno. Vezmeme-li v úvahu, že se jedná o doklady z textů publikovaných po roce 2000, můžeme na základě těchto exemplifikací považovat nepřechodné sloveso *béer* stále za součást současné francouzské slovní zásoby, v jejímž rámci je schopno tvořit jak běžná, tak i neologizující ustálená slovní spojení.

Bibliographie

- BENKO, Vladimír (2015). *Araneum Francogallicum Maius, verze 15.03* [online]. Ústav Českého národního korpusu FF UK, Praha 2015 [cit. novembre 2015]. Disponible sur : http://https://kontext.korpus.cz/first_form?shuffle=1&reload=&corpname=aranea%2Faranfran_fr_ar13__b_a&queryselector=iqueryrow&iquery=&lemma=&lpos=&phrase=&word=&wpos=&char=&cql=&default_attr=word&fc_lemword_window_type=both&fc_lemword_wsize=5&fc_lemword=&fc_lemword_type=all&fc_pos_window_type=both&fc_pos_wsize=5&fc_pos_type=all&sca_doc.title=&sca_doc.author=&sca_doc.translator=
- Frantext* [online]. [cit. janvier 2014]. Disponible sur : <http://frantext.fr>
- COLIN, Jean-Paul (1993). *Dictionnaire des difficultés du français*. Paris : Dictionnaires Le Robert.
- FRATH, Pierre ; GLEDHILL, Christopher (2005). “Qu’est-ce qu’une unité phraséologique ?”. In : BOLLY, C. ; KLEIN J.-R. ; LAMIROV, B. (éds.). *La Phraséologie dans tous ses états*. Actes du colloque “Phraséologie 2005”, Louvain-La-Neuve, 13–15 oct. 2005, Cahiers de l’Institut de Linguistique de Louvain, 31/2–4, pp.11–25.
- GREVISSE, Maurice (2001). *Le Bon usage*. Paris : Duculot.
- Larousse 2009* [online]. [cit. novembre 2015]. Disponible sur : <http://www.larousse.fr/>
- Le Petit Robert* (2014). Paris : Larousse.
- Lexilogos* [online]. [cit. décembre 2015]. Disponible sur : <http://www.lexilogos.com>
- ŠABRŠULA, Jan (2005). *Le fonctionnement asymétrique du signe linguistique*. Ostrava : Ostravská univerzita.
- Trésor de la langue française informatisé* [online]. [cit. novembre 2015]. Disponible sur : <http://www.tlf.fr>
- TUTIN, Agnès ; GROSSMANN, Francis (2002). “Collocations régulières et irrégulières : esquisse de typologie du phénomène collocatif”. *Revue française de linguistique appliquée*, VII–1, pp. 7–25.

Jana Brňáková
Katedra romanistiky
Filozofická fakulta
Ostravská univerzita v Ostravě
Reální 5
CZ–701 03 OSTRAVA
République tchèque



LE CRÉOLE, LANGUE OFFICIELLE

Jaromír Kadlec

Université Palacký d'Olomouc
République tchèque
jaromir.kadlec@upol.cz

Résumé. L'article a pour objectif de comparer le statut et les domaines d'emploi du créole dans trois pays où le créole a le statut de langue officielle. Il s'agit d'Haïti (avec le français), des Seychelles (avec l'anglais et le français) et du Vanuatu (avec l'anglais et le français) qui a reconnu son pidgin mélanésien, le bichlamar, comme « sa langue officielle parlée ».

Mots clés. Créole. Français. Anglais. Haïti. Seychelles. Vanuatu.

Abstract. The Creole, an Official Language. The objective of this article is to compare the status and the areas of the employment of Creole in the countries where it has the status of an official language. It concerns Haiti (with French), the Seychelles (with English and French), and Vanuatu (with English and French) which has recognized its Melanesian pidgin, Bislama, as “its official spoken language”.

Keywords. Creole. French. English. Haiti. Seychelles. Vanuatu.

1. Introduction

Le terme de *créole* est issu du mot portugais *crioulo* ou du mot espagnol *criollo* qui viennent du mot latin *criare*, signifiant « nourrir » ou « élever ». Le mot *créole* désignait d'abord l'enfant né et élevé dans les colonies françaises d'outre-mer. Par la suite, on a commencé à employer ce mot pour désigner la population noire et la langue parlée par cette population.

Le créole est le résultat du contact et du mixage des langues. Il s'agit de langues mixtes nées aux XVII^e et XVIII^e siècles dans le contexte de la traite négrière organisée par les puissances coloniales européennes (France, Grande-Bretagne, Espagne, Portugal, Pays-Bas).

Lors d'un recensement réalisé en 1977, Ian Hancock de l'Université du Texas¹, a dénombré 127 créoles dans le monde, dont 35 à base d'anglais, 15 à base de français, 14 à base de portugais, 7 à base d'espagnol, 5 à base de néerlandais, 3 à base d'italien, 6 à base d'allemand, 1 à base de slave, 6 à base amérindienne, 21 à base africaine, 10 à base non indo-européenne (asiatique).

La population créolophone la plus importante se situe aux Antilles et dans les Guyanes (Anguilla, Antigua, Antilles néerlandaises, Bahamas, Barbade, Belize, Grenade, Jamaïque, Haïti, Guadeloupe, Martinique, Saint-Barthélemy, Dominique, Sainte-Lucie, Saint-Christophe-et-Niévès, Saint-Vincent-et-les-Grenadines, Trinité-et-Tobago, Surinam, Guyana et Guyane française). Un second groupe de créolophones vit en Afrique (îles du Cap-Vert, Guinée-Bissau, Sierra Leone, îles Saõ Tomé-et-Principe, Cameroun et République centrafricaine) et surtout dans l'océan Indien (Comores, Seychelles, île Maurice et île de La Réunion). Le troisième groupe se trouve en Asie du Sud-Est et en Océanie (Philippines, Singapour, Papouasie-Nouvelle-Guinée, Vanuatu et Nouvelle-Calédonie).

Ce sont les créoles à base de français qui ont le plus de locuteurs dans le monde. On compte environ 12 millions de locuteurs de ces créoles². Les créoles anglais sont parlés par plus de 5 millions de locuteurs³, les créoles portugais par 1 million de locuteurs, les créoles espagnols par environ 300 000 locuteurs et les créoles néerlandais sont pratiquement morts, sauf en ce qui concerne les anciennes Antilles néerlandaises.

Malgré le fait que le créole est parlé par la majorité de la population dans plusieurs pays, rares sont les États qui ont officiellement reconnu leurs créoles. Le créole n'a le statut de langue officielle qu'en Haïti (avec le français), aux Seychelles (avec l'anglais et le français) et au Vanuatu qui a reconnu son pidgin mélanésien, le bichlamar, passé aujourd'hui au stade de créole,⁴ comme « sa langue officielle parlée ». Notre article a pour objectif de comparer le statut et les domaines d'emploi du créole dans ces trois pays.

¹ Ian Hancock, né en 1942 à Londres, est d'origine Rome. Le professeur Hancock a donné plusieurs conférences en Slovaquie et, outre les créoles, il oriente surtout ses recherches vers les études tsiganes.

² Dont 10 millions en Haïti.

³ Dont la moitié en Jamaïque.

⁴ On parle de créole lorsque le pidgin devient la langue maternelle d'une partie importante ou de l'ensemble d'une communauté linguistique qui l'a adopté, ce qui s'est passé au Vanuatu.

2. Haïti

2.1 Situation géographique

Haïti occupe la partie ouest de l'île d'Haïti qu'il partage avec la République dominicaine, située dans la partie est de l'île⁵. La superficie de la République d'Haïti est de 27 750 km². C'est un pays montagneux et surpeuplé⁶. La population est estimée à 10 millions d'habitants. Les villes les plus importantes sont Port-au-Prince (son agglomération compte 2,3 millions d'habitants) et Cap-Haïtien (156 000 habitants). Plus de 3 millions d'Haïtiens vivent à l'étranger.⁷ L'influence de la diaspora sur la vie et l'économie du pays est tellement importante que l'État haïtien a créé en 1994 le Ministère des Haïtiens Vivant à l'Étranger⁸.

2.2 Histoire

L'île a été découverte par Christophe Colomb en 1492 et colonisée par les Français au XVII^e siècle. La colonie de Saint-Domingue est devenue la colonie européenne la plus riche de tout le Nouveau Monde grâce aux plantations de sucre et de café. L'indépendance de la colonie a été proclamée en 1804 et Haïti est devenue la première république noire libre dans le monde. Haïti est l'un des pays les plus pauvres du monde, dépendant de l'aide attribuée par les structures et les organismes non gouvernementaux internationaux.

2.3 Situation démographique et position du créole

Pratiquement tous les Haïtiens (95 %) descendent des esclaves noirs, le reste de la population est constitué de Mulâtres. Le créole à base de français est la langue maternelle de la quasi-totalité des Haïtiens et environ 10 % de la population parlent le créole et le français. Plus de 80 % des Haïtiens sont monolingues et ne maîtrisent que le créole.⁹ Cette langue a une écriture, mais elle n'a pas été officialisée.

Le français a été la seule langue officielle du pays de 1804 à 1987. C'était la constitution de 1964 qui a mentionné la première fois le créole. Son article 35 stipule que le français est la langue officielle, néanmoins, la loi détermine les cas et conditions dans lesquels l'usage du créole est permis et même recommandé pour la sauvegarde des intérêts matériels et moraux des citoyens qui ne connaissent pas suffisamment la langue française. L'article 62 de la constitution de 1983 accordait au créole le statut de langue co-nationale, avec le français, et l'article 5 de la constitution de 1987 a rendu co-officiels le français et le créole, mais il n'y a jamais eu de version créole officielle de cette constitution.

⁵ C'est la seconde plus grande île des Grandes Antilles après Cuba.

⁶ La densité de la population dépasse 360 habitants/km².

⁷ Surtout en République dominicaine, aux États-Unis et au Québec.

⁸ Ce ministère existe donc depuis plus de vingt ans.

⁹ À cause de l'existence de la diaspora haïtienne aux États-Unis et des relations avec ce pays, le nombre d'Haïtiens maîtrisant le créole et l'anglais augmente en continu. Selon certaines sources, le nombre d'Haïtiens parlant anglais a déjà dépassé le nombre d'Haïtiens parlant français.

Haïti est donc officiellement bilingue et les deux langues (le français et le créole) devraient avoir une position équitable et être employées par toutes les structures de l'État. Mais tous les régimes politiques haïtiens ont privilégié le français aux dépens du créole. Les députés parlementaires s'expriment en français et en créole¹⁰, néanmoins, toutes les lois sont rédigées et promulguées exclusivement en français¹¹. Les tribunaux peuvent travailler en créole, mais les jugements sont rendus exclusivement en français.

En 1979, Haïti a adopté la loi autorisant l'usage du créole dans les écoles haïtiennes. Le créole est devenu une matière obligatoire pendant les quatre premières années du primaire. Dans les six premières années du primaire, la position du français et du créole est équitable. Dans la capitale, l'enseignement se fait essentiellement en français, à la campagne en créole. Mais tous les manuels – à l'exception de la grammaire créole – ne sont disponibles qu'en français. La langue de l'ancien colonisateur est la seule langue d'enseignement dans le secondaire et dans le supérieur.

Dans les médias, le créole est la langue la plus utilisée à la radio. C'est l'un des rares domaines où le créole a réellement progressé. En ce qui concerne la télévision, c'est le français et surtout l'anglais qui dominent, car les chaînes haïtiennes (spécialement les chaînes privées) diffusent des émissions américaines. La presse écrite est majoritairement francophone.

3. Seychelles

3.1 Situation géographique

La République des Seychelles forme un archipel constitué de 155 îles situées dans l'océan Indien¹². Le pays s'étend sur 451 km². La plus importante des îles seychelloises est Mahé (144 km²), centre politique et économique du pays. Outre Mahé, les deux îles les plus importantes sont Praslin (38 km²) et la Digue (10 km²). Au total, environ 40 îles sont peuplées. Le pays compte 89 919 habitants. Près de 80 % de la population est concentrée sur l'île de Mahé où l'on retrouve aussi la capitale Victoria (25 000 habitants). Praslin compte 8 % et la Digue 3 % de la population.

3.2 Histoire

L'archipel des Seychelles a été signalé par Vasco de Gama en 1502. La France a pris officiellement possession des Seychelles en 1756. Les Seychelles ont été définitivement occupées par les Anglais en 1810 et le Traité de Paris de 1814 a confirmé l'annexion des îles à la Grande-Bretagne. L'indépendance a été déclarée en 1976. Le pays est à la fois membre du Commonwealth et de la Francophonie¹³.

¹⁰ Néanmoins, les discours en français dominent largement.

¹¹ Certaines d'entre elles sont rarement traduites en créole.

¹² Les Seychelles se trouvent à 1 600 km à l'est des côtes kenyanes.

¹³ La République des Seychelles est membre de la Francophonie depuis 1976.

3.3 Situation démolinguistique et position du créole

La quasi-totalité des Seychellois est d'origine africaine (noire). Les seules minorités ethniques sont les Indiens, les Chinois et les Européens. Les Seychellois parlent, dans une proportion de 95 %, une langue commune, le créole seychellois, appelé *seselwa*. Cette appellation a été proposée par *Lenstiti Kreol*. Ce créole à base de français est doté d'une orthographe et sa grammaire a été codifiée.

La République des Seychelles est un pays officiellement trilingue. Selon l'article 4 de la Constitution de 1993, les langues nationales des Seychelles sont l'anglais, le créole et le français. Même si la Constitution proclame trois langues nationales, équivalent au statut de langues officielles, la position de ces langues n'est pas équilibrée. Le *seselwa* est devenu la première langue nationale, l'anglais la deuxième et le français la troisième. Le créole est la première langue nationale, mais la langue de l'État et de l'Administration publique est l'anglais.

Les députés seychellois s'expriment le plus souvent en créole, mais les lois ne sont rédigées et promulguées qu'en anglais. Le français est exclu de la Législature. Dans les tribunaux, le créole et l'anglais sont les langues utilisées à l'oral, mais les juges rendent leurs sentences quasi-exclusivement en anglais. À la Cour suprême, seul l'anglais est autorisé à l'oral. Dans l'administration publique, c'est l'anglais qui est utilisé à l'écrit et le créole et l'anglais sont employés à l'oral.

Le système éducatif est assez complexe. Après la déclaration de l'indépendance, en 1976, le gouvernement seychellois a préparé une réforme scolaire importante en 1981¹⁴. Cette réforme a officialisé l'alphabétisation en créole et a donné à cette langue le statut de langue d'enseignement. Depuis 1982, le créole seychellois est la seule langue employée et enseignée dans les écoles maternelles et pendant les trois premières années du primaire. Mais les élèves ayant le créole comme langue maternelle commencent à apprendre dès la maternelle les deux langues européennes. À partir de la quatrième année du primaire, le créole devient matière enseignée au même titre que le français, et l'enseignement est dispensé exclusivement en anglais. Autrement dit, dès que l'élève a appris à lire et à écrire en créole, il passe à l'anglais. Toutefois, les enseignants utilisent le créole comme langue de soutien pour expliquer des concepts complexes, surtout dans les filières où les étudiants n'ont pas les compétences linguistiques nécessaires pour suivre les cours complets en anglais. L'intégration du créole dans les écoles seychelloises a amélioré la position du *seselwa* dans la société seychelloise, mais les parents riches font tout pour placer leurs enfants dans une des trois écoles privées où on n'enseigne qu'en anglais ou en français (et où le créole n'a aucune place). Ces écoles sont jugées de meilleure qualité et le sentiment général est que les études en créole ne sont pas très utiles. Dans les écoles secondaires, on enseigne en anglais et en français et, à l'Université des Seychelles, quasi-exclusivement en anglais¹⁵.

¹⁴ Le gouvernement a créé l'Institut pédagogique national, chargé de l'application de sa politique éducative dans la pratique.

¹⁵ L'Université des Seychelles a été créée en 2009.

La presse est majoritairement anglophone, rares sont les articles publiés en créole. La radio et la télévision sont trilingues mais les émissions en créole (radio) et en anglais (télévision) dominent.

4. Vanuatu

4.1 Situation géographique

Le Vanuatu est un archipel mélanésien qui s'étend sur une superficie de 12 281 km². Il est constitué de 12 grandes îles et d'environ 80 îlots formant sur la carte une sorte de « Y ». La population vanuataise est estimée à quelque 243 000 habitants. La capitale Port-Vila (45 000 habitants) se situe dans l'île d'Étafé.

4.2 Histoire

L'archipel de Vanuatu a été découvert en 1606 par le navigateur portugais Pedro Fernandes de Queirós et redécouvert en 1768 par l'explorateur français Louis-Antoine de Bougainville. En 1773, James Cook lui a donné le nom de Nouvelles-Hébrides, en souvenir des îles Hébrides situées en Écosse. Pour éviter les conflits entre la France et la Grande-Bretagne, les deux puissances coloniales ont déclaré en 1887 la neutralité de l'archipel et ont créé en 1901 le condominium de Nouvelles-Hébrides. L'indépendance a été proclamée en 1980 et les Nouvelles-Hébrides sont devenues officiellement la République de Vanuatu, dont l'histoire est caractérisée par la tension entre les populations anglophone et francophone¹⁶.

4.3 Situation démographique et position du créole

La presque totalité de la population (98 %) est constituée de Mélanésiens parlant plus d'une centaine de langues¹⁷. Seules 12 langues autochtones ont plus de 2 000 locuteurs et 3 langues plus de 3 000 locuteurs. C'est la plus forte densité linguistique dans le monde. Le bichlamar est la langue maternelle de 5 000 Vanuatais, mais il est maîtrisé par pratiquement toute la population locale. Aujourd'hui, on peut observer au Vanuatu la pidginisation des langues mélanésiennes qui empruntent beaucoup de mots au bichlamar. Au plan administratif, on peut rattacher environ 60 % de la population locale à la communauté anglophone et 40 % à la communauté francophone¹⁸. Mais, du point de vue sociolinguistique, la situation est plus compliquée. On estime que l'anglais est parlé par la moitié des Vanuatais et le français par un quart de la population locale.

Selon l'article 3 de la Constitution de 1979, sont langues officielles du pays l'anglais, le bichlamar (langue véhiculaire nationale) et le français. L'anglais et le français sont les

¹⁶ En 1980, une révolte sécessionniste francophone a été réprimée avec l'aide des pays anglophones. Les francophones sont considérés comme des « traîtres » par leurs compatriotes anglophones et les relations entre le Vanuatu et la France demeurent tendues.

¹⁷ Au Vanuatu, on compte 110 langues mélanésiennes et 3 langues polynésiennes.

¹⁸ Mais le nombre de francophones est en diminution continue.

langues principales d'éducation. La République protège les différentes langues locales qui font partie de l'héritage national, et peut déclarer l'une d'elles langue nationale.

Le Vanuatu est officiellement trilingue, mais la position des trois langues officielles n'est pas identique. L'anglais et le français sont les langues officielles écrites et le bichlamar, qui n'a pas d'orthographe normalisée, la langue officielle orale. En 2005, le Vanuatu a présenté pour la première fois son projet de politique linguistique nationale, préparé par le Conseil national des langues de Vanuatu. La politique linguistique du pays a pour objectif de promouvoir le multilinguisme et l'enseignement de toutes les langues officielles, accessibles à tout citoyen. L'enseignement dans les écoles maternelles et primaires devrait se réaliser en bichlamar, lingua franca et facteur d'unification de la population vanuataise. Les Vanuatais devraient également avoir la possibilité d'étudier cette langue dans les écoles secondaires. Il faut promouvoir l'emploi du bichlamar dans les médias et sa connaissance devrait constituer une condition contraignante pour obtenir la nationalité vanuataise.

Au parlement, il est possible d'utiliser les trois langues officielles. En réalité, les lois sont discutées en bichlamar, promulguées en anglais et traduites en français. Toutes les langues officielles sont aussi admises dans le domaine de la justice mais les sentences sont prononcées exclusivement en anglais. Selon l'article 64 de la Constitution, tout citoyen de Vanuatu peut avoir un accès aux services dans celle des langues officielles qu'il pratique. En réalité, la communication orale se déroule en bichlamar, et tout ce qui est écrit, les sites internet des services publics inclus, n'existe qu'en anglais. Le système éducatif est extrêmement compliqué et, malgré les proclamations du gouvernement concernant la création des écoles bilingues et l'introduction du bichlamar et des langues mélanésienne dans l'enseignement, il existe au Vanuatu, depuis la création du condominium, deux systèmes éducatifs indépendants. Le français et l'anglais servent de critère à l'appartenance linguistique¹⁹. La population se divise en « francophone » et anglophone, selon que les individus ont fréquenté l'école française ou l'école anglaise. Le choix revient aux parents²⁰. En ce qui concerne les études supérieures, les étudiants anglophones s'inscrivent aux universités néo-zélandaises et les étudiants francophones à l'Université de la Nouvelle-Calédonie car l'enseignement supérieur n'existe pas au Vanuatu.

Dans la presse, prévalent les articles en anglais et en bichlamar. Par contre, à la radio, c'est le bichlamar qui domine. La télévision diffuse en trois langues avec prédominance de l'anglais.

5. Conclusion

Haïti est un pays officiellement bilingue mais il s'agit d'un bilinguisme inégal et symbolique. Le créole n'est pas considéré comme une langue prestigieuse. Le gouvernement favorise le français aux dépens du créole et continue dans la politique linguistique coloniale, pratiquée par la France. La position réelle du créole n'est pas conforme à la

¹⁹ Au Vanuatu, est anglophone celui qui a fréquenté l'école anglaise ou qui est membre de l'église protestante, ou encore, partisan du *Vanuaaku Pati*, parti gouvernemental anglophone. Par contre, « francophone » est celui qui a été inscrit à l'école française ou qui est catholique et opposant du *Vanuaaku Pati*.

²⁰ Dans plusieurs familles, certains enfants sont inscrits à l'école anglaise et d'autres à l'école française.

constitution haïtienne. Pour cette raison, on ne peut pas attendre que les dispositions de la Loi portant création de l'Académie du créole haïtien de 2014 soient appliquées dans les années à venir dans la pratique.

Le gouvernement seychellois proclame le trilinguisme mais le statut des trois langues officielles ne correspond pas toujours aux visées des autorités. Pour les Seychellois, la première langue est le créole, suivie de l'anglais, puis du français. Pour l'État, la première langue est l'anglais, suivie du créole, puis du français. L'anglais est la langue officielle écrite et le créole la langue officielle orale. Le français est en déclin et la diglossie français-créole a été définitivement remplacée par la diglossie anglais-créole.

La situation est similaire au Vanuatu. Le bichlamar est, malgré l'absence d'écriture normalisée, la langue officielle parlée, et l'anglais la langue officielle écrite. Mais le contexte linguistique y est plus complexe à cause de la présence de plus d'une centaine de langues autochtones. Le projet de politique linguistique nationale, présenté en 2005, est trop ambitieux et peu réaliste, car il est impossible et même contradictoire de promouvoir en même temps toutes les langues officielles, autochtones et immigrantes du pays.

Parmi les trois pays où le créole a le statut de langue co-officielle, ce sont les Seychelles qui ont fait et font le plus pour améliorer la position de cette langue dans la société, et où le créole apparaît – grâce à l'existence de l'écriture normalisée – réellement à l'écrit. La promotion du bichlamar au Vanuatu est influencée négativement par le rapprochement du créole vanuatais et de l'anglais, bien qu'il s'agisse de deux langues différentes. Haïti est un pays juridiquement bilingue, mais socialement et réellement unilingue, divisé en créolophones unilingues et en petite élite qui s'est appropriée le français et domine la majorité créolophone.

Résumé. Kreolština, úřední jazyk. Cílem článku je srovnat postavení kreolštiny ve třech zemích, v nichž má tento jazyk status jazyka úředního. Předmětem našeho zájmu je antilský ostrov Haiti, kde je kreolština úředním jazykem společně s francouzštinou, trilingvní Seychely, na nichž je úředním jazykem angličtina, kreolština na bázi francouzštiny a francouzština, a konečně tichomořské Vanuatu, kde byl status úředního jazyka přiznán kromě francouzštiny a angličtiny také bislamštině, kreolizované formě pidgin-english.

Bibliographie

- BOLLÉE, Annegret (1993). "Le français dans un contexte trilingue : le cas des Seychelles". In : ROBILLARD, Didier de ; BENIAMINO, Michel (éds.). *Le français dans l'espace francophone*. Paris : H. Champion, pp. 119–127.
- FATTIER, Dominique (2002). "La créolisation du français en Haïti : Partir du produit pour penser le processus". *Études créoles*, 25, pp. 105–122.
- HAZAËL-MASSIEUX, Marie-Christine (2011). *Les créoles à base française*. Paris : Ophrys.
- HOLEŠ, Jan ; KADLEC, Jaromír (2012). *Jazyková politika frankofonních zemí*. Olomouc : Univerzita Palackého.

- HOAREAU, Marie-Reine (2005). “Le créole seselwa dans tous ses états”. *Études créoles*, 28, pp. 67–89.
- CHARPENTIER, Jean-Michel (1979). *Le pidgin Bislama(n) et le multilinguisme aux Nouvelles-Hébrides*. Paris : SELAF.
- CHAUDENSON, Robert ; VERNET, Pierre (1983). *L'école en créole. Étude comparée des réformes des systèmes éducatifs en Haïti et aux Seychelles*. Paris : ACCT.
- KADLEC, Jaromír (2002). “Postavení a podoba francouzštiny na Haiti na konci 20. století”. *Časopis pro moderní filologii*, 84, pp. 38–49.
- (2013). *Francouzština na ostrovech v Indickém oceánu a Tichomoří*. Olomouc : UP.
- KADLEC, Jaromír ; DRÁŽDANSKÁ, Monika (2015). “Le français, le créole et l'anglais aux Seychelles”. *Interstudia*, 17, pp. 24–30.
- KADLEC, Jaromír ; HOLEŠ, Jan (2006). *Francouzština na americkém kontinentě*. Olomouc : Univerzita Palackého.
- (2014). *Francouzština a kreolštiny v Louisianě, Karibiku a Jižní Americe*. Olomouc : Univerzita Palackého.
- LYNCH, John ; CROWLEY, Terry (2001). *Languages of Vanuatu: A new survey and bibliography*. Canberra : Pacific Linguistics.
- PERREAU, Joëlle (2007). “Enseignement et apprentissage du français en milieu créolophone aux Seychelles”. In : CARPOORAN, Arnaud (éd.). *Appropriation du français et pédagogie convergente dans l'océan Indien*. Paris : AUF – Université de Maurice, pp. 97–109.
- VALDMAN, Albert (1987). “Le cycle vital créole et la standardisation du créole haïtien”. *Études créoles*, 10, pp. 107–125.

Sites internet

<http://www.axl.cefan.ulaval.ca/>

Jaromír Kadlec
Katedra romanistiky
Filozofická fakulta
Univerzita Palackého v Olomouci
Křížkovského 10
CZ-771 80 OLOMOUC
République tchèque



La langue française et les femmes en Afrique du nord. Féminisation des textes institutionnels en Tunisie

Martin Pleško – Jan Holeš

Université Palacký d'Olomouc
République tchèque
martin.plesko@gmail.com
jan.holes@upol.cz

Résumé. Dans cet article, un corpus de formulaires institutionnels rédigés en français et délivrés par les autorités tunisiennes a été soumis à une analyse. L'objectif est d'évaluer le niveau de la féminisation linguistique dans la langue administrative en Tunisie. La première partie de cet article se veut une introduction générale en matière de féminisation linguistique. Elle est suivie par la description de la méthodologie que nous avons utilisée. La dernière partie correspond aux résultats qui sont présentés sous forme des commentaires sur les approches appliquées (ou non appliquées) qui rendent les femmes égales aux hommes dans les textes choisis.

Mots clés. Tunisie. Féminisation linguistique. Formulaires. Langage administratif. Langue française.

Abstract. French Language and Women in North Africa. Feminization of Institutional Texts in Tunisia. A corpus of institutional forms written in French and produced by various Tunisian institutions and authorities was analysed in order to evaluate the level of lexical feminization of administrative language used in Tunisia. The paper contains a general introduction, an explication of the used methodology and the presentation of results, which are resumed, commented and quantified according to various processes applied (or not applied) to make women visible in this type of texts.

Keywords. Tunisia. Feminization. Forms. Administrative language. French.

1. Introduction

La situation linguistique et la position du français au Maghreb (y compris la Tunisie) ont fait l'objet de nombreuses analyses et traités (Lanly, 1962 ; Laroussi, 1997 ; Queffélec ; Benzakour ; Cherrad-Bencheffa, 1995). Dans le contexte tchèque, mentionnons au moins Kadlec (2012 : 85–109) pour un aperçu général du français en Tunisie et Kadlec et Holeš (2012 : 267–276) pour la politique linguistique tunisienne. Comme le constate Leclerc (2015), on estime qu'environ 30 % des Tunisiens seraient en mesure de parler le français, bien que tous l'aient en principe appris. Cet auteur ajoute que la plupart des Tunisiens le maîtrisent mal ou le parlent peu, sans parler de soutenir une conversation. Des trois états francophones du Maghreb, l'Algérie, le Maroc et la Tunisie, ce dernier est le plus homogène au plan linguistique. En effet, 92 % de la population parle l'arabe (ou l'une de ses variantes), le reste utilisant le berbère ou le français (Leclerc, 2015). Rappelons que le français ne bénéficie pas d'un statut officiel en Tunisie, même s'il joue un rôle important dans la vie quotidienne et dans les milieux administratif, scolaire et économique du pays.

Cet article s'inscrit dans le domaine de la sociolinguistique, précisément dans l'étude de la féminisation linguistique. Bien que la féminisation linguistique de la langue française soit un sujet d'actualité depuis au moins quatre décennies, elle n'a pas jusqu'à présent été suffisamment étudiée dans un contexte plus large. Ceci paraît indispensable à l'heure où émerge avec force le multiculturalisme. Dans cette perspective, son étude est intéressante non seulement d'un point de vue linguistique, mais aussi sous les angles culturel et social. Il existe de nombreux textes traitant de la féminisation linguistique, mais ils ne franchissent que très rarement les frontières du pays où ils ont été rédigés (Elmiger, 2008 ; Houdebine-Gravaud, 1998 ; Labrosse, 1996 ; 2002 ; 2005 ; Larivière, 2000a ; 2000b ; Pleško, 2012 ; 2015). Par l'étude et la description simultanées des états des lieux en la matière dans plusieurs pays francophones, nous pourrions envisager cette affaire comme un objet francophone et pas seulement français, belge, québécois ou autre. En effet, l'étude de la féminisation linguistique se justifie par la nécessité actuelle émergeant dans les sociétés modernes (ou la société moderne globale), à savoir le traitement égalitaire des femmes et des hommes à tous les niveaux, c'est-à-dire tant dans la vie professionnelle que dans la vie personnelle.

Le projet intitulé « Langues et littératures romanes en contact, dans le contexte et en contraste »¹ vise à étudier la féminisation linguistique en Afrique du nord (en Algérie, au Maroc et en Tunisie), c.-à-d. dans les pays islamiques où la condition de la femme est parfois controversée². Le présent article est le troisième de la série traitant des textes administratifs et s'appuie sur les formulaires délivrés par des institutions. Nous nous limiterons ici à la féminisation lexicale.

¹ *Románské jazyky a literatury v kontaktu, kontextu a kontrastu*, Faculté des Lettres, Université Palacký d'Olomouc, IGA_FF_2015_027, 2015–2017.

² Pour plus d'informations concernant la position sociale et légale de la femme musulmane, voir par ex. Gaid (2015).

2. Méthode

Nous présumons que l'analyse des formulaires permet à la fois d'examiner le positionnement officiel et institutionnel. Van Dievoet a énoncé sa définition des formulaires dans un contexte juridique médiéval :

Qu'est-ce qu'un formulaire et comment une *ars notaria* ? Si l'on s'en tient aux définitions communément admises, on dira qu'un formulaire est un recueil de formules ou de modèles d'actes. Mais un ensemble incohérent de formules ou de modèles ne peut être considéré comme une œuvre juridique. On devrait donc dire qu'un formulaire juridique est un recueil plus ou moins systématique de formules juridiques ou de modèles d'actes juridiques (Dievoet, 1986 : 75–76).

Pour aller plus loin à partir de cette définition, reprenons le passage « [...] un recueil plus ou moins systématique de formules [...] ». En matière de féminisation linguistique, le caractère systématique est d'une importance capitale. Si l'on ne rend pas de manière systématique les femmes visibles dans la langue, il est impossible de produire un formulaire non sexiste d'un point de vue linguistique.

On peut ajouter que la production des formulaires en Tunisie a fait l'objet du Décret n° 94-1692 du 8 août 1994, relatif aux imprimés administratifs, qui détermine certaines modalités de leur forme, leur contenu et leur distribution. Pourtant, ce texte ne contient aucune mention concernant la féminisation linguistique.

Les modèles des imprimés administratifs sont soumis avant leur production à une étude préalable afin de s'assurer notamment que le nouvel imprimé est nécessaire, clair dans sa forme et son contenu (Chapitre II, Art. 6.).

Les formulaires paraissent idéaux pour une analyse sociolinguistique parce qu'ils reflètent également les approches contemporaines en la matière. Par-là se justifie le choix de notre corpus puisque nous observons à la fois « comment on dit » (→ l'usage, le parler de tous les jours) et « comment on devrait dire » (→ l'aménagement linguistique, ou le cas échéant, la norme).

Un corpus de dix formulaires a été constitué. Nos observations primitives n'ont pas mené à analyser davantage de formulaires parce que ce type de texte est assez répétitif. Pour constituer ce corpus, nous avons veillé aux critères suivants :

1. Les formulaires sont téléchargeables depuis Internet.
2. Le réseau Internet doit être destiné à un public francophone et le texte doit être rédigé en français. Les cas bilingues (franco-arabe) ont été acceptés.
3. Les formulaires concernent des individuels, il ne s'agit pas de personnes morales.
4. Les formulaires sont produits par les autorités tunisiennes. Les formulaires issus par les institutions francophones opérant en Tunisie ont été exclus.

3. Résultats

Nous avons observé les éléments linguistiques dans ces textes, à savoir « la présence linguistique des femmes » → comment et combien ? À l'aide des catégories ci-dessous, nous avons noté le nombre d'occurrences de divers procédés linguistiques. Les résultats sont résumés dans le tableau récapitulatif et accompagnés d'exemples et de commentaires sur les cas particuliers ou difficiles à classer. Dans le tableau qui suit, il n'y a que les procédés réellement repérés. D'autres procédés sont décrits, par exemple, par Pleško (2015 : 104–129).

Notons que par l'*épicène* nous entendons un nom dont la forme ne varie pas selon le genre. La sous-catégorie des épicènes, à savoir les *épicènes* dits *propres* ou *bivalents*, sont réellement accompagnés des déterminants et/ou adjectifs féminins et aussi masculins ou sans déterminants. Par contre, les épicènes dont le déterminant ou les mots accompagnants les rendent soit masculins, soit féminins, fonctionnent en fait comme génériques. Les *doublets* peuvent être abrégés (*un-e étudiant(e), le/la directeur-trice*, etc.) ou intégraux (*les étudiants et étudiantes ; le directeur/la directrice ; etc.*). Les *couples* sont les formes possédant des équivalents masculins/féminins indépendants (*un fils – une fille*).

Procédé		Nombre
Épicènes ou bivalents	Epicènes dits propres	10
	Epicènes employés au masculin	10
Doublets		14
Couples		4
Génériques		34
Total		72

Le tableau récapitulatif ci-dessus montre que les femmes sont linguistiquement invisibles dans 44 cas : 10 épicènes employés au masculin + 34 génériques. Pourtant, il convient de parler de la représentation égale des femmes et des hommes, mais dans 28 cas seulement : 10 épicènes dits propres + 14 doublets + 4 couples.

4. Conclusion

Dans les formulaires tunisiens, le procédé linguistique de féminisation le plus fécond est le masculin générique (34). Suivent les épicènes (20) et les doublets (14). Moins productifs sont les couples (4).

Les épicènes sont représentés par deux catégories. D'abord les épicènes dits propres ou bivalents (10) : *P.D.G., D.G., titulaire du compte, célibataire, maître/responsable, des partenaires, stagiaire, médecin, des bénéficiaires*. Il y a également 10 épicènes employés au masculin. Cette catégorie donne à ces formes la qualité générique. Cette qualité révèle de l'emploi de seuls déterminants masculins ou adjectifs masculins et des formes masculines sans déterminant : *résident, non résident, employeur, tuteur légal, nom du co-titulaire (sic !), signature du titulaire du compte, tuteur, encadrement du stagiaire, l'accueil*

du stagiaire, partie à envoyer au médecin remplacé. Pour les doublets, il y en a trois sous forme intégrale dont l'un, féminin, est juxtaposé : *épouse (époux), veuf(veuve) de mon époux(épouse)*. Ce dernier exemple est une formule maladroite puisqu'il convient mieux d'écrire : *veuf(veuve) de mon épouse(époux)*. Suivent encore onze doublets abrégés dont la terminaison féminine est mise entre parenthèses : *né(e) le..., décédé(e) le..., divorcé(e), Je soussigné(e), veuf(ve), marié(e), ...sera remplacé(e) par..., le(a) patient(e)*. Les couples : *Madame/Mademoiselle/Monsieur, nom du père – nom & prénom de la mère, Mr(me)³ – M(me,elle)⁴*. Voici encore quelques exemples de masculins génériques repérés pour illustrer leur usage dans le contexte tunisien : *Partie à remplir par l'employeur si l'assuré social est salarié ; Durant son congé de maladie, il ne bénéficie pas/il bénéficie du maintien de la totalité de son salaire ; Ce stage a été autorisé par la Faculté des Sciences de Tunis après la demande de l'intéressé (...)* ; *Qualification du promoteur ; Le bénéficiaire – l'assuré social – le conjoint – l'ascendant*, ce dernier exemple étant suivi par « le Père = 01, la Mère = 02 » où il faut choisir le numéro selon le genre / le sexe de l'ascendant.

Notre attention va maintenant porter sur quelques cas particuliers. Dans la *Déclaration sur l'honneur* figurent des doublets (tant abrégés qu'intégraux) ce qui assure la parité linguistique des genres. Pourtant, vers la fin, nous lisons *Vu pour la législation de la signature de M. ...* ce qui permet au masculin de prédominer en quelque sorte. Le seul formulaire tunisien que l'on a analysé et qui est rédigé dans sa totalité au masculin générique est *Demande d'indemnité de maladie*, mais une phrase de ce formulaire est quand même frappante : *Je soussigné... certifie en ma qualité de ... que Mr. ...(...)*. Cela signifie-t-il que seuls les hommes ont le droit à l'indemnité de maladie ? Ensuite, la formulation *du(des) stagiaire(s)* peut être interprétée de deux façons différentes. D'abord, le singulier *du stagiaire* est, selon la terminologie de Pleško (2015), un épïcène employé au masculin qui pourrait éventuellement rendre masculin son pendant pluriel *des stagiaires*. Le pluriel *des stagiaires* peut être classé indépendamment en tant qu'épicène dit propre ou bivalent.

Dans quelques formulaires, les postes haut de gamme sont limités aux hommes. En voici deux exemples : *Demande adressée à Monsieur le Ministre du Commerce et de l'Artisanat* et *Le Président du Conseil régional... de Tunis de l'Ordre des Médecins*. Ou bien ces postes sont actuellement (ou toujours) exercés par des hommes, ou bien il s'agit d'un cas de discrimination linguistique et professionnelle.

Une dernière remarque concerne les abréviations déjà mentionnées, à savoir *P.D.G.* et *D.G.* Nous les classons comme épïcènes dits propres ou bivalents parce que l'usager(ère) de la langue peut les interpréter comme bon lui semble. Ce sont : *président directeur général, directeur général* ou *présidente directrice générale, directrice générale*.

L'article 46 de la nouvelle Constitution de la République Tunisienne, adoptée en 2014, garantit « l'égalité des chances entre la femme et l'homme pour assumer les différentes responsabilités et dans tous les domaines ». Or, notre analyse permet d'affirmer que l'écart entre la parité linguistique des genres (28) et les formes purement masculines (44) reste

³ Le *Mr* vient de l'anglais et son emploi est incorrect dans la langue française.

⁴ Cette nouvelle sous-catégorie des couples, à savoir les « couples abrégés », même s'il ne s'agit pas de dérivation du féminin à partir du masculin, est un terme inventé par nous-même pour les besoins de la présente recherche.

considérable. Les formulaires présentent souvent des inconséquences et, parfois, des contradictions qui ne seront éliminées qu'après l'adoption potentielle d'une loi régissant leur rédaction. Ceci ne veut pourtant pas dire que les femmes ne soient pas invisibles dans la langue française en Tunisie. Certes, il y a encore un long chemin avant d'aboutir à l'égalité linguistique des genres dans les textes officiels issus dans le pays.

Liste des formulaires analysés

(Tous les formulaires en ligne ont été consultés le 15 juin 2015)

1. Ministère de la formation professionnelle et de l'emploi. Déclaration de recrutement (<http://www.emploi.gov.tn/fr/dossier-systeme/services-en-ligne/formulaires-en-ligne>)
2. Déclaration sur l'honneur (http://www.ote.nat.tn/fileadmin/user_upload/doc/doc_utiles/DeclarationHonneur_fr.pdf)
3. Entrée en relation – personnes physiques (<http://www.banquezitouna.com/Fr/telecharger.php?code=11>)
4. Demande d'indemnité de Maladie (<http://www.cnam.nat.tn/telechargements/indemnitmaladie.pdf>)
5. Demande pour prise en charge – soins thermaux (<http://www.cnam.nat.tn/telechargements/AP13curether.pdf>)
6. Université de Tunis El Manar. Faculté des Sciences de Tunis – Formulaire de stage (http://www.fst.rnu.tn/fr/Missions_Stages/formulaire.pdf)
7. Ministère du Commerce et de l'Artisanat – Formulaire de candidature (<http://www.commerce.gov.tn/Fr/image.php?id=56>)
8. Demande d'immatriculation (<http://www.atunisie-ch.org/data/dataimages/Upload/immat.pdf>)
9. Conseil Régional de Tunis de l'Ordre des Médecins. Demande de remplacement (<http://www.medwin.info/docs/remplacem.pdf>)
10. La Poste tunisienne. Demande d'adhésion au service (http://www.poste.tn/formulaires/doc/ccp/ccpnet_pp%2010.pdf)

Résumé. Francouzština a ženy v severní Africe. Feminizace úředních textů v Tunisku. Cílem příspěvku bylo prozkoumat míru jazykové feminizace (především lexikální) v úředních textech užívaných v Tunisku. Na základě analýzy vzorku formulářů z různých oblastí (vzdělávání, zdravotnictví, právo atd.) byla posuzována úroveň užívání feminizovaných tvarů. Podle jejich typu byly tyto tvary rozčleněny do kategorií. Přestože výsledky ukazují, že rovnost při označování žen v tomto typu textů není realizována důsledně, nelze říct, že by neexistovala vůbec (ve 28 případech je použit tvar označující ženu, ve 44 nikoliv).

Bibliographie

- ELMIGER, Daniel (2008). *La féminisation de la langue en français et en allemand. Querelle entre spécialistes et réception par le grand public*. Paris : Honoré Champion.
- GAID, Tahar (2015). *La femme ! quelle place dans la religion musulmane ?* Saint-Barthélemy-Lestra : Éditions IQRA.
- HOUDEBINE-GRAVAUD, Anne-Marie (dir.) (1998). *La féminisation des noms de métiers en français et dans d'autres langues*. Paris : L'Harmattan.
- KADLEC, Jaromír (2012). *Francouzština v Africe*. Olomouc : Univerzita Palackého v Olomouci.
- KADLEC, Jaromír ; HOLEŠ, Jan (2012). *Jazyková politika frankofonních zemí*. Olomouc : Univerzita Palackého v Olomouci.
- LABROSSE, Céline (1996). *Pour une grammaire non sexiste*. Québec : Les éditions du remue-ménage.
- (2002). *Pour une langue française non sexiste*. Québec : Les Intouchables.
- (2005). *Langage non sexiste* [online]. [cit. 18.01.2015]. Disponible sur : <http://www.langagenonsexiste.ca/menu.htm>
- LANLY, André (1962). *Le Français d'Afrique du Nord*. Paris : Bordas-PUF.
- LARIVIÈRE, Louise-Laurence (2000a). *Comment en finir avec la féminisation linguistique ou les mots pour LA dire*. Paris : Éditions 00h00.
- (2000b). *Pourquoi en finir avec la féminisation linguistique ou à la recherche des mots perdus*. Montréal : Boréal.
- LAROUSSI, Foued (1997). *Plurilinguisme et identités au Maghreb*. Rouen : Publications de l'Université de Rouen.
- LECLERC, Jacques (2015). "Tunisie" [online]. In : *L'aménagement linguistique dans le monde*. Québec : Université Laval. [cit. 23.06.2015]. Disponible sur : <http://www.tlfq.ulaval.ca/axl>
- PLEŠKO, Martin (2012). "La féminisation linguistique en milieu francophone". *Romanica Olomucensia* 24(2), pp. 151–158.
- (2015). *Les femmes, le français et la francophonie. La féminisation linguistique en Belgique, en France, au Québec et en Suisse*. Olomouc : Univerzita Palackého v Olomouci.
- QUEFFÉLEC, Ambroise ; BENZAKOUR, Fouzia ; CHERRAD-BENCHEFRA, Yasmina (1995). *Le français au Maghreb*. Aix-en-Provence : Publications de l'Université de Provence.

Martin Pleško et Jan Holeš
Katedra romanistiky
Filozofická fakulta
Univerzita Palackého v Olomouci
Křížkovského 10
CZ-771 80 OLOMOUC
République tchèque



LE FRANÇAIS À DES FINS PROFESSIONNELLES¹ : ENTRE LE LANGAGIER ET LE PROFESSIONNEL

Magdalena Sowa

Université Catholique de Lublin Jean-Paul II
Pologne
msowa@kul.pl

Résumé. Les recherches en linguistique et sociolinguistique s'intéressent de plus en plus souvent aux échanges langagiers propres au milieu du travail. Ces derniers occupent une place importante dans l'activité professionnelle des représentants de nombreux métiers et postes. Étant inhérente à la compétence professionnelle, la compétence langagière est ainsi au cœur des préoccupations des institutions chargées de la politique linguistique commune, de même qu'elle fait agir les établissements d'enseignement des langues vivantes. Suite aux actes de loi relatifs à la formation linguistique dans le monde contemporain, le milieu éducatif puise dans les résultats des recherches en (socio)linguistique pour en extraire les applications pratiques censées améliorer le processus d'enseignement et le rendre conforme aux exigences du marché du travail et des publics cibles variés. L'objectif de ce texte est de rendre compte de la dimension langagière de l'activité professionnelle pour voir ensuite son impact dans les directives européennes et les dispositifs d'enseignement mis en place à l'attention des publics dits spécialisés. Pour illustrer notre raisonnement, nous nous servirons d'exemples relatifs à l'évolution du français à des fins professionnelles.

¹ Nous nous servons de l'appellation « Français à des fins professionnelles » sans y attribuer une dimension conceptuelle particulière. Ce terme – que nous traitons de générique et neutre – englobe un ensemble des acceptions spécifiques qui sont assignées aux concepts didactiques tels que le *Français de spécialité*, le *Français sur objectifs spécifiques*, le *Français Langue Professionnelle*, le *Français de la communication professionnelle*.

Mots clés. Langue / langage. Action langagière. Activité professionnelle. Enseignement du français.

Abstract. French for Vocational Purposes: Between the Linguistic and the Professional. The subject matter of linguistics and sociolinguistics concerns more and more often verbal communication in the work environment, within which language competence is treated as an indispensable part of professional competence. Developing language competence is also of interest to institutions creating the European language policy which set the directions for the practical actions of foreign languages training centres. Drawing on the achievements of science and completing the appropriate educational recommendations, teachers and educational programme makers are looking for didactic solutions that may improve learning process and fulfil to the varied needs of the labour market and learners' expectations. The article presents critical reflections about the linguistic dimension of training activities. The inherent coexistence of both elements, lingual and professional one, in the work environment is presented from the point of view of linguistic research, guidelines of European language policies and approaches to learning the French language for specific purposes.

Keywords. Language. Language action. Professional activity. French teaching.

1. Introduction

Il existe différentes conceptions de la langue qui la circonscrivent à un domaine d'investigation particulier. Les linguistes considèrent la langue comme un système abstrait de signes dont il est possible d'étudier – de manière aléatoire, séparée ou simultanée, en fonction des théories – son évolution, les aspects phonologiques et orthographiques, la morphologie, le lexique, la syntaxe, la sémantique, etc. Les sociolinguistes se prennent à étudier les caractéristiques des variétés linguistiques, des caractéristiques de leurs fonctions et des traits de leurs locuteurs, car, dans cette perspective de recherche, la langue subit des influences des trois facteurs susmentionnés qui agissent sans cesse l'un sur l'autre, changent et se modifient mutuellement au sein d'une communauté linguistique. Enfin, dans le champ d'investigation des didacticiens, la langue est abordée en tant qu'objet d'enseignement et d'apprentissage composé d'un idiome et d'une culture. Les conceptions de la langue rapportées ci-dessus – simplistes comme elles sont – ont certes des fondements justifiés. Cependant, il est difficile de réduire la langue à des éléments fragmentaires et isolés si l'on souhaite y voir un instrument de l'action langagière² complexe, surtout si l'on aborde son rôle dans les échanges langagiers propres au monde professionnel.

L'objectif de cet article est de réfléchir au concept de la langue vue comme outil de travail mis au service des diverses activités professionnelles accomplies par les acteurs professionnels en milieu de travail. La nature de celles-ci, qui combine le langagier et le professionnel à des degrés dissemblables, influence fortement les conceptions relatives à l'enseignement / apprentissage du français à des fins professionnelles. Dans un premier

² Si l'action postule un comportement actif et la coopération avec les autres, cette dernière exige la mise en place d'un mode de communication entre les individus. C'est là le moment où émerge un mode de communication particulier – le langage – qui sert d'intermédiaire dans l'activité coopérative des agents, ce que nous qualifions, d'après Habermas (1987), l'« agir communicationnel ». Nous comprenons ainsi l'action langagière au sens de l'agir communicationnel.

temps, nous aborderons certaines conceptions de la langue et de son rôle dans la communication verbale en milieu professionnel. Ensuite, nous rappellerons les actions communes menées au niveau européen en faveur de la politique éducative relative à la formation en langues vivantes. Finalement, nous rendrons compte de diverses acceptions du français à des fins professionnelles, tout en accentuant les dimensions langagières et professionnelles qui y sont subordonnés.

2. Dimension langagière de l'activité professionnelle

Le travail constitue une des formes basiques de coopération et d'interaction. C'est pourquoi, en toutes circonstances, il faut que les agents soient capables de faire correspondre ce que fait l'un d'eux à ce que fait l'autre. De nos jours, les salariés sont plus autonomes dans leurs activités : il leur arrive de moins en moins souvent d'exécuter les tâches selon les ordres de leurs supérieurs, car ces derniers se laissent remplacer par les indications graphiques ou alphanumériques affichées sur les écrans des appareils et machines. L'occupation des postes de travail, même d'un bas niveau de qualification, ne peut se faire sans compétences de lire, d'écrire, de transmettre, etc. (Boutet, 2005). Rares sont les métiers ne demandant pas de verbalisation, ce qui signifie que les compétences linguistiques ne peuvent pas être dissociées des compétences professionnelles. Comme le remarque Boutet, « la part des activités de langage, orales comme écrites, dans l'accomplissement du travail s'est accrue au point que certaines tâches ne font plus désormais appel qu'à des activités langagières » (Boutet, 2005 : 19). La connaissance de la langue devient alors une condition *sine qua non* pour accéder à l'emploi et surtout pour se maintenir dans cet emploi³.

L'augmentation de l'importance de la langue et de la communication au travail est due aux changements qui ont affecté le monde professionnel. Il ne faut convaincre personne de la constatation banale que travailler consiste, entre autres, à communiquer. La communication se réalise sous différentes formes, le plus fréquemment comme l'interaction : directement avec autrui ou par l'intermédiaire d'un support. Même si de simples transferts d'informations ne sont pas encore sortis d'usage, la communication interactive s'applique de plus en plus souvent à des actions que l'on mène et/ou gère en commun, des actions réciproques déclenchées par un problème ou un événement inattendu auxquels il importe de remédier. Une interaction productive et efficace n'est pas possible sans une compréhension

³ Les compétences exigées auprès des employés changent progressivement de manière naturelle, notamment au niveau des attitudes langagières. Il importe désormais de savoir parler, écrire et lire en français dans tous les secteurs du travail, ce qui contraint à acquérir de nouvelles compétences. Dans bien des cas, il est obligatoire de pouvoir lire sur des supports informatiques / numériques. On requiert de l'employé chargé de la propreté des toilettes de remplir un registre de nettoyage. L'employé de préfecture est tenu de répondre de façon courtoise et professionnelle aux personnes qui se présentent à son guichet. En fin de journée, le policier doit remplir des rapports sur tout ce qu'il a fait au travail. De plus, on constate une parfaite corrélation entre les compétences langagières et l'importance du poste occupé. Plus on est important dans la hiérarchie, plus on doit lire et envoyer des courriels. Les directives pour un cadre sont ainsi transmises en grande majorité par voie écrite.

mutuelle et des rudiments d'accord censés garantir le succès de l'entreprise. Dans cette nouvelle réalité professionnelle, Zarifian (2001 : 41) trouve que communiquer c'est :

- comprendre les problèmes et contraintes des autres (les autres individus au sein d'une équipe, les autres équipes de travail, les autres métiers, les autres services, ...), en même temps que l'interdépendance, la complémentarité et la solidarité des actions ;
- arriver à se comprendre soi-même et à évaluer les effets de sa propre action sur les autres, en fonction de cette compréhension ;
- se mettre d'accord ensemble sur des enjeux et des objectifs d'action, pris et assumés en commun, et sur les règles qui vont permettre d'organiser ces actions ;
- enfin, partager des normes minimales de justice, qui autorisent un égal accès à la communication et une équitable répartition de ses gains.

Définie de cette manière, la communication repose sur la capacité de coopération avec les autres, mais elle est également conditionnée par la circulation de l'information et le degré de l'information partagée par ceux qui communiquent / agissent ensemble. Coopérer avec les autres, ainsi que faire circuler l'information à l'attention de ses pairs, se réalise forcément par l'intermédiaire du langage, qui constitue à la fois le mode de communication et l'outil d'action.

Cette représentation de la communication subordonnée aux objectifs de l'action nous amène inévitablement à la notion de l'agir communicationnel (Habermas, 1987) ou de l'action langagière (Bronckart, 1996). Agir et coopérer avec les autres requiert de la compréhension mutuelle avec les autres, ce qui n'est pas possible sans le langage, qui est le seul à permettre la négociation des représentations communes de la situation dans laquelle l'activité est inscrite. Pour s'entendre, les agents doivent avoir une vision identique des choses, partager des valeurs et des idées plus ou moins ressemblantes. Si les signes, qui permettent de restructurer les représentations, sont disponibles pour chacun des individus particuliers, ils véhiculent également les représentations collectives du milieu, ce qui met en œuvre trois mondes représentés (Habermas, 1987). Il y a d'abord un monde objectif référant à ce que les signes encodent comme physique dans l'environnement. Pour agir, il faut nécessairement disposer des représentations pertinentes des paramètres de l'environnement. Ensuite, comme chaque activité, y compris celle au travail, se déroule dans une dimension sociale selon les principes organisationnels définis, il importe de reconnaître dans les signes les modalités conventionnelles de coopération entre les individus qui constituent, deuxièmement, un monde social. Enfin, les signes traduisent toutes les caractéristiques (adresse, efficacité, rapidité, courage, etc.) propres aux individus exerçant l'activité, tout en correspondant à un troisième monde subjectif.

Ceci dit, l'action langagière doit être envisagée à deux niveaux. Il y a d'abord le niveau externe, sociologique, où l'action n'est qu'un fragment de l'activité langagière du groupe et le niveau interne, psychologique, où l'action langagière relève d'une « connaissance, disponible en l'organisme actif, des différentes facettes de sa propre responsabilité dans l'intervention verbale » (Bronckart, 1996 : 101). Il en résulte que les actions (qu'elles

soient langagières ou non) accomplies par l'individu sont des actions individuelles, mais font partie de l'activité sociale, celle-ci étant commune et collective⁴.

Si tel est le cas, toute action langagière s'inscrivant dans l'activité sociale d'un groupe est médiatisée par le langage. À chaque fois que le locuteur utilise le langage, il se trouve soumis à une évaluation sociale par rapport à la façon dont il se sert du langage. Et, pareillement, il effectue la même opération par rapport aux autres qui, par le fait d'agir et d'être évalués, se dotent du statut d'agents. Être agent leur confère des capacités cognitives et comportementales résultant de leurs relations avec le monde objectif, un rôle et une position issus de leur rapport aux règles du monde social, des caractéristiques personnelles, d'une image de soi, des représentations d'eux-mêmes inductibles d'un style individuel de leur participation à l'activité, ce qui appartient au monde subjectif. Autrement dit, comme le constate Bronckart (1996 : 44), grâce à l'évaluation sociale, les agents sont dotés de capacités d'action (« un *pouvoir-faire* probable »), d'intentions (« un *vouloir-faire* plus ou moins sincère ») et de motifs (« des *raisons d'agir* plus ou moins crédibles ») et ils se chargent d'être responsables de leur intervention active, ce que résume leur statut d'agent. Il se met ainsi en marche un procès évaluatif permanent et circulaire dans lequel les individus évaluent les autres et se sentent simultanément soumis aux mêmes critères d'évaluation.

Il résulte de ce qui précède que la dimension langagière de l'activité professionnelle n'est pas à sous-estimer. Agir au travail suppose de participer à de multiples situations où le langage apparaît sous formes variées (par rapport aux personnes, objets, événements, actes, etc.) tout en constituant leur partie intégrale. Citons à ce propos Lacoste (2001) qui évoque :

- « la parole dans l'activité » que le contexte même suscite et transforme⁵,
- « la parole comme activité » lorsque le travail est d'ordre langagier, le faire équivaut donc au dire,
- « la parole sur l'activité » qui se situe au niveau *méta* et contraint à une attitude réflexive,
- la parole comme garante de l'identité personnelle et le signe d'appartenance à un groupe cohérent (Lacoste, 2001 : 33).

Un tel point de vue nous fait constater que le langage est omniprésent dans le travail quotidien des entreprises, aussi bien dans la production que dans les services. Le langage y revêt des formes variées : à l'oral, il s'accompagne du non-verbal (intonation, regard, mimique, geste) ; à l'écrit, il circule sous formes officielles et standardisées (lettre, compte rendu,

⁴ Nous rejoignons ici l'avis de certains chercheurs (Leont'ev, 1978 ; Béguin ; Clot, 2004) affirmant que seules les actions peuvent être accomplies au niveau individuel alors que l'activité émerge au niveau d'un groupe.

⁵ « Il est rare que l'on applique aveuglement un plan préétabli ; on l'infléchit, on l'adapte en tenant compte des circonstances : urgence, charge de travail, aléas font qu'aucun jour ne ressemble à un autre. Aucune consigne ne peut supprimer cette part d'improvisation contrôlée ; aucune tâche ne peut se dispenser d'une constante mise à jour, ni échapper à la variabilité, ni se passer d'un engagement personnel de ceux qui l'effectuent » (Lacoste, 1995 : 29).

procès-verbal), mais aussi en incarnant les formes de « post-it », pense-bête informels, fiches, formulaires, codes, listes, graphiques, images, chiffres, écrans, etc. L'emploi du langage, et sa compréhension, sont dictés par le contexte inhérent à la profession, les circonstances immédiates, le « moi-ici-maintenant », puisque la façon de dire s'inscrit dans un univers professionnel donné (personnes, objets, institutions, événements, lieux, etc.), cadré par les instances administratives et soumis à des régulations sociales.

3. Actions linguistiques de la politique européenne

Conscientes de l'importance des langues dans le monde professionnel, les instances européennes se sont engagées dans plusieurs actions promouvant les formations en langues étrangères (désormais LE). Cet engagement a été déclenché suite à de grands problèmes langagiers qui étaient survenus au sein des Communautés européennes dans le contexte relatif à l'économie et au travail (Gajewska ; Sowa, 2008). Étant donné qu'une réelle application du droit à la mobilité et au libre exercice de sa profession ne pourrait pas se faire sans la connaissance des LE, des projets centrés sur les adultes monolingues sont apparus en premier à partir de 1971, dans le cadre du Projet n°4 (1971–1981) portant sur les besoins des publics adultes actifs débutants dans l'apprentissage d'une LE et orientés par des objectifs professionnels. Les mesures entreprises lors du Symposium de Rüschtikon (3–7 mai 1971) s'orientent vers la conception de formations en LE strictement adaptées aux exigences des postes précis, ce qui est une preuve que l'intégration européenne se réalise en étroite corrélation avec les échanges langagiers entre les professionnels.

Vient ensuite le Projet n°12, programmé pour les années 1982–1987, qui définit les objectifs linguistiques de plus large envergure. L'idée de l'appropriation des LE s'accompagne d'un élément complémentaire censé garantir l'intercompréhension culturelle et, en conséquence, le développement de l'organisation communautaire, ce qui ne reste pas sans influence sur les recommandations relatives aux formations en LE à concevoir. Les conclusions formulées dans le rapport final du Projet n° 12 (CDCC 1988) mettent en évidence le rôle pesant d'une analyse approfondie des besoins des publics spécifiques et les effets stimulants de l'apprentissage par l'action. Les auteurs du rapport tiennent compte de ce qu'il est extrêmement difficile de prévoir les conditions de travail du futur, à cause de la mutation économique et technique, alors qu'il est fort probable que la plupart des jeunes aient à changer d'emploi et d'activité au cours de leur vie active. Ainsi, l'objectif éducatif s'oriente plutôt en direction de larges compétences de base que de connaissances spécifiques. Il importe dorénavant « de cerner les fonctions de travail requises dans un contexte de travail particulier mais susceptibles aussi de trouver également leur application dans d'autres situations professionnelles, ainsi que dans la vie privée » (CDCC, 1988 : 57).

Les années suivantes, marquées par l'élargissement progressif de l'espace européen commun, ont apporté de nouveaux actes de loi et documents relatifs à la politique linguistique. Le *Cadre européen commun de référence pour les langues* (2001) en est l'un des plus significatifs. À part la distinction des fameux niveaux de référence, le CECRL est censé aider à concevoir des programmes de formation en langues, ces derniers s'inscrivant dans une démarche pédagogique active, voire actionnelle, où l'apprenant de LE

équivalait à un acteur social utilisant la langue dans divers contextes (le contexte professionnel entre autres) pour réaliser des tâches variées. Il s'ensuit que l'utilisateur de la langue n'est jamais isolé des circonstances physiques d'une situation de communication donnée. Les actions sont donc constamment enracinées dans un domaine défini dont les caractéristiques influencent obligatoirement le comportement de l'utilisateur de la langue.

Finalement, l'importance des LE dans l'activité socio-professionnelle des citoyens européens ressort des documents plus récents, qui orientent la politique linguistique commune dans le cadre des programmes *Éducation et formation 2010* et *Éducation et formation 2020*. De plus, la communication en langues étrangères occupe le deuxième rang parmi les huit compétences clés⁶ recommandées par le Parlement européen, qui, toutes ensemble, comportent une « valeur ajoutée au marché du travail, à la cohésion sociale et à la citoyenneté active ». « L'enjeu principal est de faire en sorte que chacun puisse acquérir les compétences clés, tout en encourageant le développement de l'excellence et de l'attrait à tous les niveaux de l'éducation et de la formation qui permettront à l'Europe de rester un acteur mondial de premier plan. Pour atteindre cet objectif d'une manière durable, il convient d'accorder une plus grande attention au relèvement du niveau des compétences de base telles que la maîtrise de la langue (...) et en renforçant les compétences linguistiques » (JO UE 2009 : C 119/3-4).

Suite à ce bref parcours historique des actions menées par les instances européennes en faveur de la politique linguistique commune, nous concluons que la compétence langagière de communication n'est jamais privée de la dimension socio-professionnelle dans laquelle interagissent les professionnels et citoyens des différents pays. Si le langagier et le professionnel sont considérés comme inséparables dans les recherches en linguistique (cf. supra 1) et les recommandations politiques de l'Europe (cf. supra 2), il importe de leur faire correspondre des applications adéquates dans l'enseignement des langues étrangères.

4. Le langagier et le professionnel dans l'appropriation du français

Si la langue constitue un outil de l'action, comme le veulent les linguistes et sociolinguistes, elle doit être conformément appropriée⁷ par l'individu. Différents concepts linguistico-pédagogiques⁸ rendent compte de l'appropriation du français à des fins professionnelles tout en insistant sur le degré dissemblable du linguistique et du professionnel qu'elles sont censées revendiquer. Parmi les plus connus que nous aimerions aborder dans

⁶ Les compétences-clés sont, chronologiquement, la communication dans la langue maternelle, la communication en langues étrangères, la compétence mathématique et les compétences de base en sciences et technologies, la compétence numérique, apprendre à apprendre, les compétences sociales et civiques, l'esprit d'initiative et d'entreprise, la sensibilité et expression culturelles. Toutes ces compétences-clés sont indispensables à l'individu pour l'épanouissement et le développement personnels, la citoyenneté active, l'intégration sociale et l'emploi.

⁷ Comme il est possible de s'approprier la langue dans le milieu institutionnel aussi bien que sur le terrain de travail de référence, nous utiliserons le terme d'appropriation pour éviter la dichotomie acquisition vs apprentissage, celle-ci étant injustifiée dans le cadre de ce texte.

⁸ Nous les avons présentés en détail dans nos publications antérieures (Sowa, 2011 ; 2012).

le cadre de notre réflexion se trouvent le *Français de spécialité*, le *Français sur objectifs spécifiques*, le *Français de la communication professionnelle* ou *Français à visée professionnelle* et le *Français Langue Professionnelle*.

Le *Français de spécialité* (désormais FS) apparaît dans les années 80 du dernier siècle pour désigner « la langue de spécialité, ou plus particulièrement l'ensemble des discours propres à une spécialité ou à une discipline donnée : spécificités des structures syntaxiques, lexique de spécialité, mode de communication privilégié... » (Mangiante, 2007 : 130). Il est souvent mis en contraste avec le *Français sur objectifs spécifiques* (désormais FOS), ce dernier cherchant à répondre « à une demande précise de formation linguistique formulée par un public clairement identifié avec un objectif spécifique » (Mangiante, 2007 : 130). Le FS n'est pas enraciné dans une conception didactique particulière. Son appellation résulte d'« un découpage empirique en domaines de spécialité plus ou moins bien délimités. Il s'agit d'un moyen commode de circonscrire des champs d'intervention, des contenus thématiques, des types de publics » (Mourlhon-Dallies, 2008 : 26). Cependant, cette division en domaines pose pourtant un problème majeur : celui de leur contenu. Dans tous les cas, il s'agit d'un terrain très étendu, couvert par chacune des spécialités (tourisme, droit, affaires, médecine, etc.), ce qui a pour corollaire leur subdivision en sous domaines (p. ex. tourisme : hôtellerie, restauration ; droit : pénal, civil, constitutionnel, etc.) sans préserver pourtant l'exhaustivité de chacun de ceux-ci. Il se trouve qu'à l'intérieur de chaque domaine, il existe des sujets très pointus et/ou nouvellement apparus et relatifs à des niches qui auraient été difficilement abordés dans les formations destinées à un public de profils professionnels affinés mais variés, car relevant de divers métiers. Ceci dit, le FS est une approche pédagogique de la langue qui met en avant des contenus linguistico-disciplinaires relatifs à un domaine professionnel et qui réduit, à la fois, leur degré de spécialisation par la sélection des situations de communication et des contenus communs à plusieurs métiers / postes s'inscrivant dans le même terrain de référence. « Le souci est de couvrir aussi largement que possible le domaine ou la discipline, d'identifier les textes de toute nature (écrits, oraux, en ligne...) qui y circulent et d'en extraire un échantillon représentatif (du point de vue du contenu et du point de vue de la forme) à des fins d'enseignements » (Kahn, 2000 : 168). Ainsi, le langagier et le professionnel sont-ils abordés de manière aléatoire dans les formations de FS à travers les comportements verbaux et non-verbaux que les textes et discours propres à des acteurs professionnels mettent en place dans différents contextes de travail d'un vaste domaine de spécialité.

Le FOS, comme nous l'avons mentionné, est une approche abordant des contenus linguistiques et professionnels de manière plus restreinte que le FS, car elle est centrée sur un métier, voire un poste concret : il « travaille au cas par cas, ou en d'autres termes, métier par métier, en fonction des demandes et des besoins d'un public précis » (Mangiante ; Parpette, 2004 : 17). Par le fait de se concentrer sur une cible bien définie (métier ou poste), le degré de spécialisation des contenus disciplinaires s'accroît ainsi que la spécificité des échanges langagiers augmente, même si le FOS s'adresse prioritairement à des non spécialistes en français orientés principalement sur un objectif linguistique (Mourlhon-Dallies, 2008 : 49). Ce type de formation renvoie à des programmes d'enseignement sollicités par des demandes d'ordre professionnel, ou dont l'objectif est de perfectionner

les compétences en langue des étudiants se préparant à une activité professionnelle bien déterminée. Ceci dit, lors de la formation, il s'agira de l'appropriation des éléments langagiers requis pour l'exercice d'un métier (ou poste) réel et des éléments professionnels (culturels, communicatifs, disciplinaires) qui relèvent des actions professionnelles accomplies à l'oral et à l'écrit lors de l'exécution du métier (ou poste) en question.

L'approche suivante, qui apparaît vers l'an 2000, est celle de *Français de la communication professionnelle* (FCP). Elle se propose en tant que courant transversal à différents domaines de spécialité, ce qui permet d'échapper à une spécialité concrète et s'applique à l'exercice d'une large gamme d'activités professionnelles en français. Pour les formations en FCP, l'objectif est de travailler les aspects linguistiques et culturels de la vie professionnelle à travers les situations de communication associées au monde du travail. Ces aspects sont présentés sous forme d'informations situées dans un contexte socio-économique, mais aussi sous forme de tâches professionnelles à résoudre, en rapprochant ainsi les activités pédagogiques de celles de l'activité professionnelle. Les formations de FCP sont ainsi organisées autour des compétences transversales (p. ex. rédiger une lettre formelle, organiser un voyage d'affaires, accueillir au téléphone, animer une réunion, etc.) propres à plusieurs spécialités, métiers, postes, etc., ce qui permet de satisfaire aux attentes d'audiences plus nombreuses.

Le FCP se laisse remplacer par une nouvelle appellation, celle de *Français à visée professionnelle* (FVP), qui résulte de l'apparition de nouveaux demandeurs de formation. Il est d'un côté question d'étudiants étrangers venus en France pour de petits jobs et/ou pour des stages en entreprise et, de l'autre, de personnes en reconversion professionnelle dont le nombre ne cesse de croître. Comme le dénominateur commun aux différents domaines professionnels, véhiculé par le FCP, ne s'est pas montré suffisant dans les formations pour certains publics, il s'est avéré nécessaire de circonscrire certaines d'entre elles dans le contexte de spécialité. Cela a rendu possible la prise en compte simultanée de la langue utilisée par une spécialité et des besoins spécifiques des publics auxquels la formation s'adresse. Ainsi, le FVP se veut une appellation générique englobant les différents français de spécialité, mais l'objectif n'est pas d'atteindre un haut niveau de spécialisation.

Enfin, en 2006, Mourlhon-Dallies propose la démarche de *Français Langue Professionnelle* (FLP) se distinguant de celles qui étaient en vigueur jusqu'alors par l'interdépendance du langagier et du contexte d'action : les compétences requises en langue et en métier ne peuvent pas être dissociées de l'agir même. Une telle conception postule d'articuler constamment des contenus relatifs à la langue à ceux relevant de la logique du métier. Le FLP vise avant tout le public devant exercer sa profession entièrement en français. Comme le niveau de professionnalisation du public FLP n'est pas très élevé, l'objectif est soit de perfectionner le français que ce public connaît déjà, soit de le lui enseigner dès le début pour pouvoir accéder à l'emploi et s'intégrer à la communauté professionnelle francophone. Les contenus des programmes de formations en FLP sont déclinés par branches professionnelles ou par métiers, en se focalisant sur les interactions entre différents acteurs du secteur en question, sur le fonctionnement de celui-ci, sur les postures professionnelles requises. Se référant à la fois à la formation en langue et en métier, le FLP est « apprécié de tous les publics en cours de professionnalisation, dans la mesure où il constitue une

tentative d'appréhender, par la réflexion sur les discours tenus au travail, la logique même des activités professionnelles » (Mourlhon-Dallies, 2006 : 28). Une telle manière de procéder permet d'explorer plusieurs zones : celle de la langue (les aspects langagiers et linguistiques), celle de l'activité de travail (les dispositifs, les rôles, les échanges, etc.), celle du métier (l'exercice des professions).

5. En guise de conclusion

Tout au long de notre réflexion proposée dans le cadre de ce bref texte, nous avons cherché à démontrer le rôle de la langue dans les actions accomplies en milieu de travail, ces actions étant parallèlement l'objet d'enseignement des publics dits à objectif spécifique. À partir des exemples rapportés ci-dessus, il nous faut reconnaître la langue comme compétence professionnelle⁹. Si, comme le démontrent les recherches en linguistique et sociolinguistique (cf. supra 1), la dimension langagière s'articule à la dimension professionnelle, cette idée est également reprise dans les dispositifs d'enseignement, ce que nous avons vu à travers les approches pédagogiques relatives au français décrites dans ce qui précède. Il n'est point question de s'approprier le linguistique d'abord et le professionnel après. Même si le poids de ces deux composantes est inégal dans les conceptions présentées ci-dessus, elles en tiennent toutes compte dans le développement des compétences langagières orientées par les besoins des bénéficiaires des formations en français. Nous tenons à remarquer que l'évolution des conceptions d'enseignement des langues à des fins professionnelles n'aurait pu avoir lieu sans les résultats du travail des linguistes et les facteurs politico-économiques qui y ont laissé leur empreinte. D'un côté, une telle influence a favorisé le passage du niveau de la langue au profit du discours. De l'autre, elle a contraint à ne plus s'arrêter sur tout ce qui était connoté comme spécialisé, mais à viser plutôt le professionnel en tant que la finalité de la formation. Pour atteindre un tel objectif, il a fallu prendre en considération les facteurs contextuels de la langue qui la façonnent, ce dont témoignent les approches décrites dans ce qui précède.

Résumé. Profesně zaměřená francouzština – mezi složkou jazykovou a profesní. Lingvistické a sociolingvistické výzkumy se stále častěji zajímají o jazykovou komunikaci na pracovišti, která zaujímá důležité místo v činnosti mnoha profesí. Jazyková kompetence, jež je spojena s kompetencí profesní, tak stojí v centru pozornosti institucí, které mají na starost společnou jazykovou politiku či se věnují výuce živých jazyků. Článek pojednává o tom, jakou roli hraje jazyk v rámci profesní aktivity a jaký dopad má na evropskou jazykovou politiku a přístupy k výuce profesně orientovaného jazyka. Jako příklad nám poslouží vývoj, kterým prošla profesně zaměřená francouzština.

Bibliographie

BEGUIN, Pascal ; CLOT, Yves (2004). "L'action située dans le développement de l'activité". *Activités Revue électronique*, Vol 1, n° 2, pp. 35–49.

⁹ Ce qui se fait d'ailleurs dans les programmes officiels d'enseignement en Pologne, en France, en Grande Bretagne.

- BOUET, Josiane (2005). "Genres de discours en situation de travail". In : FILLIETAZ, Laurent ; BRONCKART, Jean-Paul (dirs.). *L'Analyse des actions et des discours en situation de travail. Concepts, méthodes et applications*. Louvain-la-Neuve : Peeters, BCILL, pp. 19–35.
- BRONCKART, Jean-Paul (1996). *Activité langagière, textes et discours. Pour un interactionnisme socio-discursif*. Lausanne-Paris : Delachaux & Niestlé.
- C.C.E. (2009). *Les compétences clés dans un monde en mutation*. SEC (2009) 1598.
- C.D.C.C. (1988). *Apprentissage et enseignement des LV aux fins de communication. Rapport final du Groupe du Projet n° 12*. Strasbourg : Conseil de l'Europe.
- GAJEWSKA, Elżbieta ; SOWA, Magdalena (2008). "Cadre Européen Commun de Référence et enseignement sur objectifs professionnels". *Synergies Espagne*, n° 1, pp. 229–239.
- HABERMAS, Jürgen (1987). *Théorie de l'agir communicationnel*. Paris : Fayard.
- JOURNAL OFFICIEL DE L'UNION EUROPÉENNE (2009). *Conclusions du Conseil du 12 mai 2009 concernant un cadre stratégique pour la coopération européenne dans le domaine de l'éducation et de la formation (« Éducation et formation 2020 »)*, (2009/C 119). 28.05.2009.
- KAHN, Gisèle (2000). "Choix de documents et approches didactiques en français de spécialité". In : *Les langues de spécialité : état de la question et enjeux. Actes de colloque, Institut supérieur des Langues de Tunis*, pp. 165–175.
- LACOSTE, Michèle (2001). "Peut-on travailler sans communiquer ?". In : BORZEIX, Annie ; FRAENKEL, Béatrice (dirs.). *Langage et travail*. Paris : CNRS Éditions, pp. 21–54.
- LEONT'EV, Aleksei (1978). *Activity, consciousness and personality*. Englewood Cliffs: Prentice-Hall.
- MANGIANTE, Jean-Marc (2007). "Une démarche de référentialisation en français des professions : le partenariat universités – Chambre de Commerce et d'Industrie de Paris (CCIP)". *Le Français dans le Monde. Recherches et Applications*, n° 42, pp. 129–144.
- MANGIANTE, Jean-Marc ; PARPETTE, Chantal (2004). *Le français sur Objectif Spécifique : de l'analyse des besoins à l'élaboration d'un cours*. Paris : Hachette.
- MOURLHON-DALLIES, Florence (2006). "Penser le français langue professionnelle". *Le Français dans le Monde*, n° 346, pp. 25–28.
- (2008), *Enseigner une langue à des fins professionnelles*. Paris : Didier.
- SOWA, Magdalena (2011). *D'une activité pédagogique à l'activité professionnelle. Le cheminement vers la compétence*. Lublin : TN KUL.
- (2012). "Kształtowanie się koncepcji nauczania języka francuskiego dla potrzeb zawodowych". *Lingwistyka stosowana*, n° 5, pp. 189–205.
- ZARIFIAN, Philippe (2001). *Objectif compétence. Pour une nouvelle logique*, Paris : Éditions Liaison.

Magdalena Sowa
Instytut Filologii Romańskiej
Katolicki Uniwersytet Lubelski Jana Pawła II
Aleje Raławickie 14
PL-20-950 LUBLIN
Pologne



Literatura / Littérature / Letteratura



ROQUE DALTON: VIDA, IDEOLOGÍA Y REVOLUCIÓN

Maksymilian Drozdowicz

Universidad de Ostrava
Republica Checa
maksymilian.drozdowicz@osu.cz

Resumen. El poeta salvadoreño Roque Dalton se sitúa en la línea de los escritores de la revolución. Su obra poética tiene acentos muy marcados por el compromiso político e ideológico y suele ser releída según las premisas interpretativas comunes para la llamada poesía concreta, la de Ernesto Cardenal y Juan Gelman entre otros. Con el poeta nicaragüense y el argentino, Dalton compone una tríada muy significativa y de estos tres autores, es el que —en nuestra opinión— menos se preocupa por la poética y sobrevalora el mensaje. Dalton es el poeta descontento con la realidad de su país olvidado, el activista indignado por la miseria y dictadura reinantes. Tratamos de presentar su compromiso con la revolución.

Palabras clave. El Salvador. Marxismo. Ernesto Cardenal. Juan Gelman. Revolución.

Abstract. Roque Dalton : Life, Ideology and Revolution. Roque Dalton is a Salvadorian revolutionary poet, whose work is considerably marked with his political and ideological commitment. It is usually interpreted in a similar way as the so-called concrete poetry, which is typical of Ernesto Cardenal and Juan Gelman, for instance. The Nicaraguan Cardenal and the Argentinean Gelman form, together with Dalton, an important group of authors. According to our opinion, in this three-some, Dalton is the one who cares the least about poetics and prefers the message. Dalton is both a poet dissatisfied with the reality of his forgotten country and an activist expressing his anger with the unjustifiable poverty and the ruling dictatorship. This contribution aims to show the poet's commitment to the revolution.

Keywords. Salvador. Marxism. Ernesto Cardenal. Juan Gelman. Revolution.

1. Roque Dalton. Huidas y luchas

El poeta y militante comunista salvadoreño Roque Dalton (1935–1975) tuvo una vida difícil, siendo hijo natural de un millonario norteamericano y madre salvadoreña, una enfermera de clase humilde. Educado con los jesuitas, en el colegio el joven Roque perdió la fe, convirtiéndose en marxista-comunista. Ingresó en la universidad en San Salvador y estudió Derecho y Antropología, también en las universidades de Chile y México. Desde muy joven se dedicó al periodismo y a la literatura, con la cual obtuvo diversos premios en certámenes nacionales y centroamericanos (González Peña, 2008). Era sobre todo poeta y su poesía es mundialmente conocida de tal modo que Jiří Piškula lo define como el escritor más importante en El Salvador de todos los tiempos¹.

En Chile tiene sus primeros contactos con el materialismo dialéctico:

Los estudios y la literatura de Roque Dalton están marcados por la ideología revolucionaria desde su viaje a Chile, en 1952, cuando realizó los primeros contactos con la intelectualidad de izquierdas del continente. Al volver a su país tomó la decisión que cambiaría toda su vida: utilizar la palabra como arma contra las injusticias sociales y la represión política imperante. El primer paso fue integrarse en el nuevo grupo de jóvenes poetas, narradores y artistas que configurarían el Círculo Universitario Salvadoreño y la Generación Comprometida, después (Martín Hernández, 2009: 129).

Un gran impacto en su vida causó su visita, en 1957, a la Unión Soviética como participante en el VI Festival Mundial de la Juventud y los Estudiantes por la Paz y la Amistad. Allá conoció por ejemplo a otros intelectuales de izquierdas: Carlos Fonseca, Miguel Ángel Asturias, Juan Gelman y Nazim Hikmet (Martín Hernández, 2009: 140). En el mismo 1957 se afilió al Partido Comunista salvadoreño y en 1959 el gobierno militar lo encarceló por su militancia en esta organización. Fue capturado, encarcelado y, en 1960, condenado a muerte, pero se liberó por la caída del dictador de El Salvador, José María Lemus (1911–1993), cuatro días antes de la fecha fijada para la ejecución. Después pudo denunciar los hechos ante los tribunales del país y su testimonio apareció en el editorial de *El Diario de Hoy* (Martín Hernández, 2009: 141). En enero de 1961, la inestabilidad política obligó al poeta al exilio. Durante varios años viajó y trabajó en Guatemala, México, La Habana, instalándose en esta última ciudad por más tiempo. Bajo la protección del gobierno de Fidel Castro, trabajó en la agencia Prensa Latina y la Radio de la Habana. En la capital cubana tuvo la oportunidad de frecuentar los círculos literarios más influyentes como la Casa de

¹ Piškula (2014: 109) escribe: *Svým dílem se dodnes řadí mezi nejvýraznější básníky Latinské Ameriky a je patrně neznámějším salvadorským básníkem vůbec*. El crítico afirma, sin embargo, que Dalton sigue siendo un escritor casi desconocido en la República Checa, si exceptuamos un estudio de Michal Zourek de la Universidad Carolina: *Tak jako nenaleznete mnoho příspěvků českých či iberoamerických badatelů k básníku Daltonovi, také pátrání po jeho jménu v českých archivech připomíná příslovečné hledání jehly v kupce sena* (Piškula, 2014: 109).

las Américas y la Unión de Escritores y Artistas Cubanos. En Cuba se desarrollaron más sus ideas comunistas marxistas, cuando participó en publicaciones colectivas como *El intelectual y la sociedad* (1969). Poco tiempo después regresó a su ciudad natal para vivir clandestinamente durante los meses finales de 1963 hasta que en septiembre de 1964 fue encarcelado. El 3 de mayo de 1965 hubo un terremoto en Cojutepe que derrumbó su celda y gracias a eso pudo escaparse y se exilió de nuevo a La Habana donde continuó con su actividad intelectual. En 1966 viajó a Praga para instalarse y trabajar en la revista *Problemas de la Paz y el Socialismo* (Martín Hernández, 2009: 141; Dalton, 2013: 3)².

El año 1970 supuso la cristalización de las ideas que él mismo había promovido desde su juventud (Martín Hernández, 2009: 142). Organizó el Ejército Revolucionario del Pueblo (ERP), una de las más fuertes organizaciones guerrilleras de El Salvador de su tiempo. Poco antes de cumplir los cuarenta años regresó clandestinamente a su país y, el 10 de mayo de 1975, fue asesinado por una fracción ultraizquierdista de la misma organización a la que pertenecía (Dalton 2013: 3). Oviedo y González Peña (2008) consideran a los asesinos de Dalton como una *facción disidente de esa organización clandestina a la que había ingresado para participar de la lucha armada y no [...] grupos paramilitares de derecha, sino [...] sus propios compañeros, tras una pugna faccional*. Luego, oficialmente, se siguió un intento por hacer pasar su muerte como una *muerte en combate* y silenciar el escándalo atendiendo a conveniencias ideológicas (Oviedo, 2005: 436; González Peña, 2008). También lo afirman Łukaszyk y Pluta (2010: 329) y Canales (1997: 4). Sin embargo, Beatriz Barrera Parrilla (2008: 572) divulga la falsa versión de sus compañeros y afirma que el poeta cayó asesinado *por la guerrilla maoísta*. Años más tarde, el principal responsable, Joaquín Villalobos reconoció que su muerte había sido un trágico error. El líder de la organización, Rico Mira, al sentir cuestionado su poder, acusó al poeta de ser un infiltrado de la CIA y lo ordenó matar. Para Molinari (2010: 7), el tema de la muerte de Dalton hasta hoy no está resuelto en El Salvador, aunque —subraya— *los hijos de Roque Dalton han logrado reinstalar el debate al pedir explicaciones a los responsables*. Los estudios más recientes, por ejemplo el de Charles Lane y, posteriormente, el texto de Jiří Piškula (2014), hechos a base de los documentos desvelados por la CIA, echan más luz sobre la actividad clandestina de Dalton — persona por la que se interesaban tanto los servicios secretos cubanos como norteamericanos³.

² El poeta salvadoreño escribió en Praga algunas obras, *entre ellas su libro más famoso*, Taberna y otros lugares, *en el que describe el ambiente de la taberna «U Fleků»* (Piškula, 2014: 108).

³ El autor checo subraya: *Hlavním objevem jsou záznamy kubánské rozvědky* Dirección General de Inteligencia (DGI) *v držení CIA, které o Daltonovi mluví jako o svém agentovi, a také dokumenty svědčící o pokusu CIA převertovat Daltona na svou stranu. Ty tak vnesly nové světlo do životopisu tohoto básníka [...], zatemnily však okolnosti jeho smrti [...]* (Piškula, 2014: 108, 113). En este contexto, postula Piškula, sería interesante verificar los archivos de la checoslovaca StB por dos razones: porque Dalton vivió en Praga (Dejvice) entre los años 1965 y 1967 y porque Cuba tuvo entonces muy estrechas relaciones con el gobierno checoslovaco. Dicho historiador llega a la conclusión de que la vida Dalton fue más complicada de lo pensado antes, ya que el escritor participó en cierto juego entre los servicios secretos norteamericanos, cubanos y checos (véase Piškula, 2014: 116).

2. La evolución de Dalton

Entre las tres corrientes principales de la poesía latinoamericana descritas por Saúl Yurkievich: el retorno a la tradición española (Paz; Lezama Lima), el *pathos* existencialista (Paz tardío), el surrealismo y el llamado “neorrealismo” (Parra, Cardenal, Adoum, Gelman), Roque Dalton pertenece a este tercer grupo que, en general, son los poetas que enfocan *el contacto con la vida cotidiana, con la experiencia concreta, con la calle, con lo popular, con la historia, sin renunciar al experimentalismo verbal* (Yurkievich, cit. en Binns 2008: 506–507). Este “nuevo realismo” es la tendencia más productiva en la postvanguardia después de Vallejos y Neruda. Los representantes tales como Benedetti, Dalton y Cardenal añaden, además, el elemento del «realismo socialista» (Binns, 2008: 506–507). Para Barrera Parrilla (2008: 572), Dalton es el poeta más representativo del «neorrealismo», el que obtiene por la autora española la calificación de «marxista».

Tirso Canales (1997: 2–4) establece ciertas etapas en la creación artística de Roque Dalton, aunque valga decir que las fechas de publicación no coinciden con la cronología del nacimiento de sus textos, muchos de ellos guardados en la clandestinidad. En la primera, el poeta se muestra romántico y en la segunda se vuelve más antirreligioso e iconoclasta, empieza a denunciar las injusticias explorando las concepciones revolucionarias. Esta etapa culmina con dos libros: el poemario *Historias prohibidas del Pulgarcito* (1974) y la novela *Pobrecito poeta que era yo* (1976). *Taberna y otros lugares* (1969), además de otros libros principalmente de ensayo, vienen a constituir una tercera etapa, muy ideologizada. En el primero de estos libros el poeta destaca el compromiso del escritor para con la sociedad y la revolución. La idea general del libro plantea la controversia ideológica-política (Canales, 1997: 3). La última etapa ya es marcada por la acción y su militancia en el grupo guerrillero. Como dice Canales, en aquellos tiempos la *voz de urgencias no le daba tregua a la poesía* (Canales, 1997: 4). Para evitar más problemas, firma sus textos con cinco seudónimos: Vilma Flores, Juan Zapata, Luis Luna, Timoteo Lúe y Jorge Cruz. Su producción se quedó, en parte, en la clandestinidad y recién en 1982 vio la luz la colección *Poemas clandestinos*.

La obra de Dalton se basa en la intertextualidad y la burla. Estos recursos sirven para mostrar la impotencia de convenciones poéticas frente a las desgracias humanas. Łukaszyk y Pluta subrayan el carácter de cita de su poesía que busca anular distancias entre el sujeto literario y la persona pública. Aquí el deseo de la libertad y de la justicia social se iguala con los deseos íntimos, la política tiene un encuentro con el amor. El poeta está en desacuerdo con la bestialidad, la brutalidad de los Estados centroamericanos y con este fin le ayudan citas irónicas y la poética marcada con el estilo de prosa. Protesta y denuncia a los gobiernos militares, a los dictadores y la omnipresencia norteamericana. Esta ironía y la predominación de citas es un rasgo característico de la poesía coloquial que no está lejos de la poética exteriorista de Ernesto Cardenal (Łukaszyk; Pluta, 2010: 329, 331). Es de saber que Roque Dalton, entre otros, ha empezado a estudiar el verso cardenalino (Drozdowicz, 2015: 94). El poeta evoluciona hacia la coloquialidad y la denuncia política, marcada de forma constante por la metafísica cristiana y la praxis revolucionaria. En la misma línea temática siguen escribiendo tres autores a quienes se suele juntar: Roque Dalton, Juan Gelman y Ernesto Cardenal. Carmen Alemany Bay no ve inconvenientes para

clasificar la poesía de Dalton de «coloquial», cuyos mentores serían tanto Vallejo y Neruda como los promotores de una nueva poética en América Latina a fines de los años 50: Jaime Sabines, Juan Gelman o Enrique Lihn (Alemany Bay, 2008: 601).

Dalton también pertenece a los, llamados por Mario Benedetti, autores-cultores del humor en poesía, en cierto modo siguiendo el camino de Nicanor Parra. El escritor uruguayo sugiere que en el caso de Dalton conviene, en vez de «humor en poesía», hablar de su «humor poético» (Benedetti, 2003: 11). Es el autor que elabora poéticamente el humor, convirtiéndolo en poesía, siendo un buen narrador y coleccionista de chistes. A su poesía no llega una broma pura, sino *la metáfora humorística*. En sus poemas encontramos numerosas menciones asociadas con el sentido de humor, ironía, sátira o burla. Por ejemplo, en “Poeticus efficaciae”, que forma parte de *Poemas clandestinos*, leemos que la realidad política de un país es observada *por los ojos de un poeta satírico* (Dalton, 1975: 12). El rótulo encima de la cabeza del Cristo crucificado, INRI, el poeta lo descifra como el título honorífico del *Instigador Natural de la Rebelión de los Infelices* (“Credo del Che”, Dalton, 1975: 37) y, de un mismo modo, operando con burla creada por el juego de palabras, define el fascismo: *No olvides nunca / que los menos fascistas / de entre los fascistas / también son / fascistas* (“Consejo que ya nos necesario...”, Dalton, 1975: 54). En “Los escandalizados”, cuyo tema es la risa, el poeta varias veces subraya que reír es sano, aunque indigna a los demás. Con más razón se siente seguro en su actitud: *Yo me río // Bajo las sábanas me río // Es fruta fácil / generosa / la risa. // Yo me río* (Dalton, 1980: 78). Un aporte muy original del poeta salvadoreño en el desarrollo del «humor poético» son las deformaciones de palabras usualmente consideradas como pertenecientes a un registro culto que, escritas con errores muestran la patología de los pseudointelectuales que tratan de convertir el arte de escribir en un oficio estrictamente estético, sin consecuencias para la sociedad ni utilidad ética. Por esta razón en “Tampoco así” aparece una burla de los cultismos casi de una manera vanguardista parecida a la utilizada por Huidobro en sus intentos de desmembrar el vocabulario para hacerlo refrescar. Los términos considerados como cultos, por ejemplo ‘poesía’, obtienen formas transcritas fonéticamente con una clara intención de ridiculizar a los pseudointelectuales calificados como *preocupados, Hombres Nuevos de segunda mano, cultos, los la-Guardia-muere-pero-no-se-rinde / entre el tercero y cuarto trago* (Dalton, 1980: 268). Aparece entonces una lista de variaciones despectivas: *poesija, poecia, pohesia, poesilla* y hasta *pues-si-ya*, mientras el que escribe así es un *pueta* (Dalton, 1980: 267). Esta última forma, considerada ostensiblemente irreverente, aparece, sobre todo, en el poema “Historia de una poética” donde, jocosamente, se rinde el homenaje a un tal *Pueta Nacional* (Dalton, 2013: 18–19).

En los textos de Dalton se puede descubrir un retrato de las sociedades centroamericanas en la etapa de la dictadura, pero también la *revisión crítica y desencantada de los dogmatismos políticos*, cuya mejor muestra es la novela autobiográfica *Pobrecito poeta que era yo*. Para Ole Østergaard (1984), la poesía daltoniana importa por tres principales razones: porque manifiesta elementos reprimidos, renueva el

discurso poético social-revolucionario mediante el humor, el desenfado, la paradoja, etc., a menudo como el resultado inevitable de la inmensa distancia experimentada

entre lo que se quiere y lo que se puede, entre discursos más o menos triunfalistas y la dura realidad del oprimido que lo tiene que mirar todo desde el subdesarrollo (Østergaard, 1984: 46–47).

Finalmente, pone en tela de juicio las posturas marxistas y revolucionarias dogmáticas, hipócritas o inhumanas, lo que lleva, en consecuencia, al cuestionamiento, a las reformas y a una reflexión sin prejuicios (Østergaard, 1984: 48–49).

3. Poesía comprometida

Gracias a tales autores salvadoreños como Manlio Argueta, Roque Dalton y Otto René Castillo (guatemalteco exiliado en El Salvador), José Enrique Silva, Jorge Arias Gómez, René Arteaga, Roberto Armijo, José Napoleón Rodríguez Ruiz y José Roberto Cea se estableció la llamada Generación Comprometida (Martín Hernández, 2009: 135). Varios escritores engrosaron las filas del Partido Comunista Salvadoreño (entre ellos Dalton, Cea, Argueta, Canales y otros). Los poetas reunidos bajo esta denominación pueden y saben expresar su furia, su desacuerdo junto con la esperanza de una revolución (Canales, 1997: 3). Nial Binns (2008: 510) se refiere a la misma base ideológica que alimentaba a la Generación Comprometida, que, para él, se ve expuesta y apoyada en los estatutos de la Unión de Escritores Soviéticos (1932), regida por Máximo Gorki. Gracias al apoyo de los gobernadores de la Unión Soviética, los postulados de sus escritores ganaron popularidad y, en todas las partes del bloque socialista y entre las organizaciones revolucionarias, se institucionalizó el repudio hacia las vanguardias, así como la promoción de la nueva estética: el realismo socialista. Según este concepto, el escritor era un *ingeniero de almas*, que debía buscar *el realismo en la forma y el socialismo en el contenido*. El grupo impulsor de esta revolución ético-estética, los poetas comprometidos, eran también admiradores de César Vallejo y del Pablo Neruda revolucionario y de toda la poesía social. Muchos de ellos pasaron de la revolución en las palabras a la revolución armada, viendo en este paso la única vía para promover el cambio y conseguir una sociedad justa. El papel decisivo lo tuvo en este proceso la Revolución Cubana, su triunfo y la influencia de la Unión Soviética, por lo cual se hizo formar guerrillas que promovían en práctica el cambio social y político (Martín Hernández, 2009: 129).

El segundo pilar de la formación de tal literatura (y poesía) se encuentra en la conciencia de un número determinado y creciente de literatos centroamericanos, asociados de mayor o menor manera con la corriente, surgida en los años 60 del siglo XX, de la Teología de la Liberación, un movimiento que ve sus principios en la Segunda Conferencia General del Episcopado Latinoamericano (CELAM) en Medellín (1968). A partir de este hecho, aparecen a nivel continental teólogos y sociólogos que descubren en la pobreza y la injusticia las causas de la crisis de los valores morales y religiosos de la sociedad latinoamericana. Para cambiar el estado fatal de cosas, inspirándose en el marxismo que parecía el mejor método de análisis por su perspectiva dialéctica materialista, muchos de los adscritos a esta tendencia participaron de los movimientos guerrilleros y aceptaron el cambio social a través de la revolución armada con base marxista-leninista. Muchos de los

teólogos de la liberación, igual que los miembros de la Generación Comprometida, comparten la creencia de que la realidad es política y de ahí que se debería partir del cambio político hacia una «praxis liberadora» a nivel social y nacional. Los ideales a los que se refería tanto la Teología de la Liberación como la Generación Comprometida, eran el compartir los bienes espirituales y materiales, promover la comunidad, entendida en clave leninista, es decir practicando el comunismo y colectivismo (Martín Hernández, 2009: 132). Los jóvenes comprometidos concebían el arte en función social, según la significativa frase de Miguel Ángel Asturias: «El poeta es una conducta moral». Ser poeta implicaba para ellos no evadir la responsabilidad por el pueblo (Molinari, 2010: 3).

Como continuador de una literatura de denuncia social (en la línea trazada por Oswaldo Escobar⁴ y Pedro Geoffroy⁵), Roque Dalton decidió hablar como poeta y como hombre de partido, por lo que toda su obra, evidentemente, *refleja esta duplicidad humana, unas veces más inclinada hacia el aspecto lírico, y otras hacia la vertiente del compromiso político*⁶ (Dalton, 2013: 4), *su literatura está mucho más politizada que la de otros escritores pertenecientes a la Generación Comprometida*, afirma Inmaculada Martín Hernández (2009: 129)⁷. Es el representante más internacionalmente reconocido de los poetas comprometidos. Expresaba la existencia de una *moral poética*. Él mismo estaba convencido de que *la poesía no está hecha sólo de palabras* y ser poeta significaba *una conducta moral* en el empeño de cambiar (violentamente) el destino de su pueblo (González Peña, 2008). Esta postura se nota al mencionar la afiliación partidaria del poeta que determina todo su ser y pensar. Veamos un ejemplo de los muchos, del texto “*Poems in law to Lisa*”: *Pobre de mí, / pobre de mí, / que soy marxista y me como las uñas [...]* (Dalton, 1980: 32).

En Dalton se ve favorecida la tendencia de introducir los elementos políticos a los líricos, empleando incluso el nivel subconsciente. Un ejemplo contundente lo tenemos en un fragmento de “Taberna. Conversatorio”, donde el poeta expresa sus temores:

⁴ Oswaldo Escobar Velado (1919–1961), poeta social salvadoreño y abogado.

⁵ Pedro Geoffroy Rivas (1908–1979), poeta de denuncia política, antropólogo y lingüista salvadoreño, radicado en México.

⁶ Uno de los poemas de *Las historias prohibidas de Pulgarcito*, “Poema de amor”, es considerado por muchos salvadoreños como el verdadero himno nacional de su patria. Dalton cultivó también la narrativa, con obras como *Miguel Mármol. Los sucesos de 1932*, y su novela *Pobrecito poeta que era yo*. Un crítico se refiere a la importancia de la voz de Dalton: *Si los años inmediatos a las masacres de 1932 y la subida al poder del gral. Martínez (Martínez-Kampf como lo llamaría más tarde R. Dalton) significaron (con la excepción de P. Geoffroy Rivas) el acallamiento de las voces críticas, es con el advenimiento de los gobiernos democráticos, de tendencia progresista, en Guatemala (1944–1954) cuando vemos surgir, en el exilio, una poesía salvadoreña renovadora y revolucionaria* (Østergaard, 1984: 42).

⁷ Presentamos una definición más de la literatura comprometida salvadoreña: [...] *una literatura que niega la autonomía absoluta del arte (el «artepurismo») de los escritores mayores de ese entonces) y que busca interpelar «al hombre de carne y hueso». Se trataría de una literatura que estaría al servicio de las transformaciones históricas necesarias para humanizar a El Salvador* (Alvarenga, 2010: 13). Como se evidencia, es una postura contraria a los planteamientos de José Ortega y Gasset de *La deshumanización del arte*.

Tengo miedo de dormir solo
con ese libro de Trotski en la mesa de noche:
es terrible como una lámpara,
como un cubo de hielo
en el espíritu del anciano resfriado (Dalton, 1969).

Siguiendo las pautas que establece Østergaard (1984: 45), en esta poesía se nota una práctica de retórica para cantar denigrando y atacando a la oligarquía y las injusticias. Dalton también llama a la lucha social:

En la lucha social también los grandes ríos
nacen de los pequeños ojos de agua
caminan mucho y crecen
hasta llegar al mar (“Ley de vida”, en *Un libro rojo para Lenin*, Dalton, 2013: 29).

Es interesante observar en el texto precedente el aprovechamiento de arquetipos literarios universales como lo son los ríos del medieval Jorge Manrique, que simbolizan las vidas humanas. En el contexto daltoniano la vida humana tiene sentido en el esfuerzo y en la lucha, claro está, entendida a la manera de lucha de clases marxista.

4. Revolución

El tema recurrente entre los poetas comprometidos, la revolución, está presente en muchos pasajes de la creación lírica del poeta salvadoreño. Para Lucrecia Molinari, Dalton parece casi extremista en su actitud de compromiso con la revolución. Para ilustrar su tesis presenta unas palabras significativas acerca del poeta:

Dalton lleva al límite su convicción de que ser poeta es ante todo una actitud de compromiso con las mayorías y, en consecuencia, de compromiso con la revolución: [...] no queremos decir que un escritor es bueno para la revolución únicamente si sube a la montaña y mata al Director General de la Policía, pero creemos que un buen escritor en una guerrilla está más cerca de todo lo que significa la lucha por el futuro, el advenimiento de la esperanza, etc. (Molinari, 2010: 16).

Las frecuentes estadías en las cárceles, las molestias que derivaban de este hecho, el odio acumulado y el sentido de misión causaron que el poeta sintiera necesario revertir todo lo que le había sido negado. En palabras de Østergaard, sus sentimientos y deseos se sintetizan en un estado de ánimo agresivo y liberador. Uniendo deseo y agresión, el poeta salvadoreño puede ir preparando la empresa de grandes revolucionarios, siguiendo el ejemplo del modélico ‘Che’ Guevara y otros que le antecieron (Østergaard, 1984: 47). De ahí que tenga tanta significación la alabanza a este héroe de la Revolución Cubana, presentada en el poema “Credo del Che” (en *Poemas clandestinos*). Obedeciendo a las premisas de la Teología de la Liberación y a las creencias marxistas, Dalton con este texto se inscribe en una tendencia aclarada en cierta ocasión por Ernesto Cardenal: «[...] el cristiano necesita

del marxista para hacer la Revolución y que el marxista puede también necesitar del cristiano para la consolidación de la misma Revolución» (Drozdowicz, 2015: 193).

La violencia guerrillera no pudo retroceder frente a las atrocidades de las dictaduras militares. Hubo que eliminar no sólo a enemigos directos, sino también a simples simpatizantes de éstos o inocentes (Oviedo, 2005: 435). Por consiguiente, Roque Dalton considera que en la poesía cumplía un papel imprescindible la organización revolucionaria. Hace entonces la agitación política como una tarea irrenunciable a la que se siente llamado a colaborar. Toma posturas provocadoras que sirven para la acción revolucionaria, pero, al mismo tiempo, que pueden provocar a sus compañeros no decididos para las acciones violentas. A veces le es difícil elegir entre la postura de su partido y la de la situación concreta del combate (Molinari, 2010: 4). Un volumen cargado de ideas revolucionarias es *Un libro rojo para Lenin* (1986). Presenta las discusiones internas en el seno del Partido Comunista de El Salvador y está dedicado a *Fidel Castro, primer leninista latinoamericano, en el XX aniversario del asalto al Cuartel de Moncada, inicio de la actualidad de la revolución en nuestro continente*. Esta dedicatoria muestra que el autor discute acerca de la importancia de la Revolución Cubana. Cuba, el primer país socialista, está marcando, según el autor, un nuevo camino a seguir por el resto de las fuerzas revolucionarias latinoamericanas. Como para provocar, sostiene que *uno de los factores excepcionales de Cuba era la presencia de Fidel Castro*. Lo excepcional de *Un libro rojo para Lenin*, afirma Lucrecia Molinari, es el intento de convencer al lector de las ideas políticas, abrir el diálogo con su interlocutor, reservando para la poesía la función meramente política (Molinari, 2010: 17–18). En los textos que caben en esta publicación Dalton construye un *collage* de citas tomadas de *Castro, Lenin, Mao Tse Tung, Kim Il Sung, Guevara, un campesino salvadoreño, manuales de entrenamiento de las fuerza armadas norteamericanas*, con el fin bien pensado de dar la última palabra en la discusión y poner su fin. Después vienen solo los hechos. Los textos de Dalton son *poemas-problema* y sus libros *no son odas al Partido, a los obreros, a los indígenas, a Lenin, ni mucho menos a él mismo*⁸, a la manera nerudiana (Molinari, 2010: 21).

La revolución se ve enriquecida con el elemento cristiano y la divinización de la figura del ‘Che’ Guevara resulta ser una consecuencia lógica de las tendencias piadosas del pueblo latinoamericano. Según la perspectiva cristiano-marxista (típica del sandinismo nicaragüense, por ejemplo), el ‘Che’ Guevara personifica a Cristo, sufre como él y muere, acompañado de los coros de los indignados: fariseos y autoridades responsables del orden público. He aquí los fragmentos de “Credo del Che” más significantes:

El Che Jesucristo
fue hecho prisionero
después de concluir su sermón en la montaña
[...]
por rangeros bolivianos y judíos
comandados por jefes yankees-romanos (Dalton, 1975: 37).

⁸ La tipografía en negrita es de Lucrecia Molinari.

Después de haber sufrido un juicio injusto y humillado, el “Che-Cristo” queda subido a la cruz, igual que Jesús. El motivo de su muerte está inscrito en el cartel pegado a su cuerpo con la explicación de su “culpa”: es la revolución a la que había incitado y por la que, aparentemente, fracasa. Leemos una interesante imagen del Salvador-Che-crucificado:

[...]
y le colgaron un rótulo del pescuezo
en son de burla
INRI: Instigador Natural
de la Rebelión de los Infelices (Dalton, 1975: 37).

Con el personaje del argentino Ernesto Guevara, como parece sugerir el poeta, tiene el inicio el culto casi sacrílego de un mártir de la revolución. Los mártires, según la antigua sentencia de Tertuliano – *Sanguis martyrurum semen christianorum*, provocan el nacimiento de nuevas generaciones de combatientes, así como lo muestra, por ejemplo, una serie de *hombres míticos* (expresión de Pedro Trigo) en *Hijo de hombre*, de Augusto Roa Bastos. Por eso, miedosos, los cómplices del asesinato del ‘Che’ hacen todo lo posible para que no resucite un nuevo santo:

[...]
y le cortaron la cabeza y las manos
y quemaron todo lo demás
para que la ceniza
desapareciera con el viento
en vista de lo cual
no le ha quedado al Che otro camino
que el de resucitar
y quedarse a la izquierda de los hombres
exigiéndoles que apresuren el paso
por los siglos de los siglos
Amén (Dalton, 1975: 38).

El discurso revolucionario está marcado por el oficialismo mezclado con la ironía de las citas tomadas del discurso oficial. Observan esta tendencia Ewa Łukaszyk y Nina Pluta (2010: 331), también Drozdowicz (2015: 202). El poeta-revolucionario es activo al escribir sus versos, pero también haciendo provocaciones callejeras. A veces con sentido del humor (el uso de *pueta* en vez de ‘poeta’, como uno de sus recursos favoritos que provocan risa) Dalton demuestra las tareas “poéticas” a menor o mayor escala. En “Historia de una poética” leemos:

De ahí que el pueta agarrara vara de una vez
y se metiera a la guerrilla urbana
(ERP: Sección de Propaganda y Agitación de
la Dirección Nacional)
para quien ahora pinta en los muros
cuestiones como estas:

“viva la guerrilla”
“lucha armada hoy – socialismo mañana”
“ERP”
[...] (Dalton, 2013: 19–20).

Es normal que el poeta comprometido sufra. Muchas veces le meten preso justa o injustamente y el sufrir es su segunda naturaleza. El salvadoreño expresa metafóricamente el choque brusco entre la inspiración y la cruel realidad con la que se encuentra a menudo un revolucionario, por ejemplo en su celda:

El poeta cara a cara con la luna
[...]
bebe su dosis de palabras ajenas
vuela con sus pinceles de rocío
[...]
Hasta que se destroza los hocicos
en el áspero muro de un cuartel (“Américalatina” [¡sic!], Dalton, 1980: 119).

Lo burlesco lo descubrimos fácilmente en la relectura de un proverbio popular español, hecho a la manera evidentemente infantil. Un puro juego de palabras a veces no necesita análisis profundos, como ocurre en el caso de “Las rimas en la historia nacional”:

Rimas salvadoreñas antes de 1972:
El que fue a Sevilla perdió su silla
hártate un huevo con mantequilla
porque ahí viene don Pancho Villa
con sus dos putas a la orilla
me cojo a tu tía
simplemente María
chiquilla
mía.
Rimas salvadoreñas después de 1972:
El que fue a Sevilla perdió su silla
guerrilla, guerrilla, guerrilla
guerrilla, guerrilla, guerrilla, guerrilla
guerrilla, guerrilla, guerrilla, guerrilla (Dalton, 1975: 84).

La poética de Dalton se inscribe en el concepto de *sistema literario social-revolucionario*, acuñado por A. Losada, consiste en relacionarse con la sociedad y tomando partido por los oprimidos. Tal sistema poético busca utopías para pretender formar un sistema alternativo socialista (Østergaard, 1984: 41–42). En “Las nuevas escuelas” se detecta el *ethos* de un lírico en acción, un peripatético en suma, inspirado en los aristotélicos de antaño:

Los poetas combatientes
somos más peripatéticos que aquellos peripatéticos de Aristóteles
porque aprendemos la filosofía y la poesía del pueblo,

mientras caminamos
por las ciudades y las montañas de nuestro país (Dalton, 1975: 83).

Con esa estética se avisa un nuevo paradigma, nuevas estructuras poéticas aptas para liberar, junto con los deseos imprescindibles de una vida mejor. El padre de este tipo de poezizar es el salvadoreño mencionado anteriormente, Oswaldo Escobar Velado (Østergaard, 1984: 42). Lo ético, lo revolucionario y lo utópico se encuentran presentes en un poema escrito como un tipo de hagiografía, titulado “Cantos a Anastasio Aquino”, donde se exponen claramente los valores de un revolucionario⁹ valiente y mártir:

Anastasio Aquino fue la encarnación del más antiguo ideal del hombre pacíficamente americano: el ideal de convivir con la tierra, con la libertad, con el amor repartiéndose.
[...]
Después de muchas batallas victoriosos, fue capturado por las fuerzas del gobierno salvadoreño y fusilado el 24 de junio de 1833 (Dalton, 1983a: 42–43)¹⁰.

En la siguiente composición de esta temática martiroológico-revolucionaria, “Anastasio Aquino, tu lucha...”, siguen las alabanzas:

Detrás de ti, combate en combate,
arquitecto del pan, padre del surco,
llevando tu alto pecho por escudo
nació la lucha, estatua de los vientos.

⁹ Anastasio Mártir Aquino (1792–1833), líder indígena salvadoreño. Encabezó el levantamiento de los nonualcos en 1833.

¹⁰ A Farabundo Martí le está también dedicado el poema titulado “Las confrontaciones de los santos auxilios”, cuyo extenso fragmento, por significativo, muestra a este revolucionario con rasgos patéticos de un Roldán de los cantares de gesta:

Agustín Farabundo Martí
dejó que lo abrazara
el cura con quien se había negado a confesarse
y caminó firmemente al paredón.
De pronto se volvió
y llamó a Chinto Castellanos
secretario presidencial, quien lo había acompañado
toda la noche
platicando y fumando puros
la capilla ardiente
–Dame un abrazo vos –le dijo en el oído–,
está fregado que sea de un cura tan intrigante
el último abrazo que me lleve de la vida.
–¿Y por qué yo? –le dijo Chinto.
–Ah –le contestó Farabundo–, porque vas a ser uno de
nosotros,
ya verás.
Y fue a ponerse frente al pelotón que lo fusiló (Dalton, 1974: 180).

[...]
una voz alta y múltiple
de sangre roja y pura que eliminó las lágrimas;
una palabra errante
que definió la condición enorme de los días futuros (Dalton, 1983a: 45).

No pueden faltar menciones a los hechos dolorosos de 1932 que marcaron a toda la sociedad salvadoreña en la segunda mitad del siglo XX¹¹. La imagen de El Salvador convulsionado por las guerras, violencia y dictaduras se ve enriquecida con el ejemplo positivo de los cambios acaecidos en la Nicaragua de los sandinistas. Como se nota, el interés de la lucha contra la opresión es común de todos los pueblos centroamericanos, lo que recuerda notablemente el texto “La soberanía”, donde se citan las proclamas de Sandino y se evoca la masacre de 1932:

El guerrillero nicaragüense
Augusto César Sandino
dijo a los militares yanquis
que habían invadido Nicaragua:
“*La soberanía de un pueblo no se discute:
se defiende con las armas en la mano.*”

Cuando el levantamiento obrero-campesino
en El Salvador en 1932
los yanquis y los ingleses propusieron
al General Maximiliano Hernández Martínez
desembarcar tropas en el Puerto de La Libertad
para ayudarle a reprimir la rebelión (Dalton, 2013: 26)

De resumen a los casos precedentes puede servir la opinión de Molinari de que el guerrillero nunca muere, sigue viviendo en sus compañeros. También, «el revolucionario va a ser asesinado y la resignación con la cual esto se expresa da cuenta del carácter indefectible de esta afirmación» (Molinari, 2010: 10).

El revolucionario es el hombre de la esperanza. Tiene fe en un futuro mejor y siempre la expresa. Un caso conocido es el poema “El Salvador será”, donde el empleo del tiempo futuro imperfecto indica la certeza, sobre todo en palabras tales como *El Salvador será un lindo / y (sin exagerar) serio país / [...] / Habrá que darle un poco de machete [...]* (Dalton, 1983b: 64). También están a mano otros ejemplos: [...] y *hagamos libre de verdad a la empresa / convirtiéndolas en propiedad y empresa de todos. / De todos los de la Patria* (“Proposición”, Dalton, 1975: 91). El “XVI. Poema” (de *Las historias prohibidas del Pulgarcito*) Dalton hace el anuncio de un país futuro justo y para los pobres incluidos en el proceso de gobernar: *Cuando los pobres hagan las leyes / ya no habrá ricos* (Dalton,

¹¹ «En 1932 una rebelión de campesinos dirigida por Agustín Farabundo Martí fue suprimida por la represión del ejército Salvadoreño [sic!]. El ejército asesinó a cualquier persona que pareciera indígena Pipil de El Salvador, en una matanza que se estima que cobró [sic!] entre 10.000 y 30.000 vidas» (<http://www.destinyschildren.org/es/timeline/the-massacre-in-el-salvador/>; cit. 31.01.2016).

1983a: 58). Lo «justo» significa, ni más ni menos, «socialista», y a esa realidad se refiere el texto “En el futuro”:

Cuando nuestra sociedad sea
básicamente justa
o sea
socialista,
en las conversaciones de las cervecerías
a la hora de las confesiones íntimas
más de alguno dirá, con la mirada baja
“yo tuve propiedad privada sobre los medios de producción”
[...] (Dalton, 1980: 321).

Siempre el poeta-guerrillero está ocupado con preparar la revolución, con todos los métodos disponibles. El fin, como es de esperar, vendrá pronto y será la llegada del comunismo, el sistema esperado por todos. Con cierta ingenuidad Dalton viste este ideal de las siguientes palabras:

En la lucha por la Revolución la cabeza es una bomba de retardo.
En la construcción socialista planificamos el dolor de cabeza
lo cual no lo hace escasear, sino todo lo contrario.
El comunismo será, entre otras cosas,
Una aspirina del tamaño del sol (“Sobre dolores de cabeza”, Dalton, 1980: 183).

Presentemos también, al final, una cita llamativa, proveniente del texto “Dos religiones”, del volumen *Historias y poemas de una lucha de clases*:

Cuando en el horizonte se perfila la revolución
se alborota el viejo caldero de las religiones.
[...]
Pero Camilo Torres, entre otros,
nos dejó dicho que también hay una religión positiva
que surge del alma de la revolución
[...]
En esta religión militan hombres que son
(como los verdaderos comunistas)
la sal de la tierra (Dalton, 1983b: 76)¹²

Se nota que el revolucionario-poeta prevé obstáculos, oposiciones y críticas y siempre muestra una fe inquebrantable. Su muerte tiene, además, una función fertilizante. El

¹² *Creo que a él [el padre Camilo Torres –MD] se debe en gran parte el movimiento revolucionario que ahora se ha extendido en toda América Latina en el sector católico* (palabras de Ernesto Cardenal en: Drozdowicz, 2015: 273, nota 384).

concepto religioso de la revolución es una peculiaridad que tiene cierta relación con la Teología de la Liberación.

5. Conclusión

Comúnmente conocida la actividad política, el compromiso político y la poesía cargada de cuestionamientos de Roque Dalton, no son cuestiones que pueden opacar su imagen de gran poeta y artífice de palabras. Quizás sea más razonable, pasados 40 años de su muerte, ir revalorizando su arte y la fuerza de su palabra poética. De una cosa deberíamos estar seguros: Aunque como escritor a veces desigual (especialmente cuando escribe textos que él mismo llama *proyectos de poemas*), Dalton es el gran poeta entre los revolucionarios y el gran revolucionario entre los poetas. Ya lo había reconocido Ernesto ‘Che’ Guevara al comentar que *Roque es el pretexto ideal para poder dedicarle una tarde a la poesía* y al declarar el día del nacimiento de Roque Dalton como el Día Nacional de la Poesía en Cuba (Murcia 2003). Recordando también las palabras de Elena Poniatowska: *Nadie tan latinoamericano como Roque Dalton y nadie tan multitudinario* (Poniatowska, 1989: 6), es necesario recordar que este salvadoreño es sobre todo hombre de ideas, uniendo la vida con su pensamiento y misión percibida en términos ideológicos y su conciencia le hizo tomar las armas, igual que lo habían hecho sus ídolos: Ernesto ‘Che’ Guevara, Camilo Torres y los poetas centroamericanos: Leonel Rugama en Nicaragua, Javier Heraud en Perú, Otto René Castillo en Guatemala (Drozdowicz, 2015: 272).

Résumé. Roque Dalton – jeho život, ideologie a revoluce. Salvadorský básník Roque Dalton patří ke spisovatelům revoluce. Jeho básnické dílo je výrazně poznamenáno jeho politickou a ideologickou angažovaností a bývá interpretováno obdobným způsobem jako tzv. konkrétní poezie, která je typická mj. pro Ernesta Cardenala a Juana Gelmana. Nikaragujec Cardenal a Argentinec Gelman tvoří spolu s Daltonem významnou skupinu autorů, přičemž právě Dalton, podle našeho názoru, je v této trojici tím, kdo nejméně dbá o poetiku ve prospěch sdělení. Dalton je básníkem, nespokojeným s realitou své zapomenuté země, je aktivistou, který se rozhořčuje nad panující bídou a diktaturou. V tomto příspěvku se snažíme ukázat básníkovu revoluční angažovanost.

Bibliografía

- ALEMANY BAY, Carmen (2008). “Panorama de la poesía cubana después del modernismo”. In: BARRERA, Trinidad (coord.) (2008). *Historia de la literatura hispanoamericana. Tomo III. Siglo XX*. 1ª ed. Madrid: Ediciones Cátedra, pp. 579–609.
- ALVARENGA, Luis (2010). “La Generación Comprometida de El Salvador: problemas de una denominación” [online]. *Istmo* 21 [cit. 21.01.2016]. Disponible en: http://istmo.denison.edu/n21/articulos/11-alvarenga_luis_form.pdf
- BARRERA PARRILLA, Beatriz (2008). “La poesía de Centroamérica: vanguardia y post-vanguardia”. In: BARRERA, Trinidad (coord.) (2008). *Historia de la literatura hispanoamericana. Tomo III. Siglo XX*. Madrid: Ediciones Cátedra, pp. 559–577.

- BENEDETTI, Mario (1972). *Los poetas comunicantes*. Montevideo: Biblioteca de Marcha (Colección Testimonio 10).
- (2003). “Roque Dalton, cada día más indócil”. In: DALTON, Roque (2003). *La ventana en el rostro*. Prólogo de Mario Benedetti. Tegueste (Tenerife): Ediciones de Baile del Sol, pp. 9–19.
- BERRIO, Juan Carlos (1995). “Presentación”. In: DALTON, Roque (1995). *Antología*. Selección a cargo de Juan Carlos Berrio. Tafalla (Navarra): Editorial Txala Parta, pp. 7–11.
- BINNS, Niall (2008). “Últimas tendencias: postvanguardia y posmodernidad”. In: BARRERA, Trinidad (coord.) (2008). *Historia de la literatura hispanoamericana. Tomo III. Siglo XX*. Madrid: Ediciones Cátedra, pp. 499–517.
- CANALES, Tirso (1997). “Cuatro etapas en la literatura de Roque Dalton”. *El Diario Co-Latino* 09.08.1997. In: DALTON, Roque. *Antología*. Cuadernos de la Memoria. Dichoso el árbol [online], 1983, pp. 2–5 [cit. 08.01.2016]. Disponible en: <http://www.elortiba.org/pdf/Roque-Dalton-Antologia.pdf>
- DALTON, Roque (1969). *Taberna y otros lugares* [online]. La Habana: Casa de Las Américas [cit. 29.01.2016]. Disponible en: <http://www.literatura.us/roque/taberna.html>
- (1974). *Las historias prohibidas del Pulgarcito*. México: Siglo XXI Editores.
- (1975). *Poemas clandestinos*. 2.^a ed. San José: Editorial Universitaria Centroamericana (Colección Séptimo Día).
- (1980). *Poesía*. Selección de Mario Benedetti. La Habana: Casa de las Américas (Colección La Honda).
- (1983a). *Antología*. Cuadernos de la Memoria. Dichoso el árbol [online]. [cit. 08.01.2016]. Disponible en: <http://www.elortiba.org/pdf/Roque-Dalton-Antologia.pdf>
- (1983b). *A la revolución por la poesía. 39 poemas de Roque Dalton* [online]. San Nicolás de los Garza: Universidad Autónoma de Nuevo León – Ediciones de la Escuela Preparatoria no. 5 [cit. 02.01.2016]. Disponible en: <http://cdigital.dgb.uanl.mx/la/1020082252/1020082252.PDF>.
- (2013). “Entre los poetas míos...” [online]. *Roque Dalton. Cuaderno de Poesía Social* 12 [cit. 08.01.2016]. Disponible en: <http://omegalfa.es/downloadfile.php?file=libros/cuaderno-de-poesia-critica-n-12-roque-dalton.pdf>
- DROZDOWICZ, Maksymilian (2015). *En busca del Reino de Dios. La dimensión comunitaria de la obra de Ernesto Cardenal*. Ostrava: Ostravská univerzita v Ostravě.
- GONZÁLEZ PEÑA, Yeanny (2008). “Roque Dalton, semblanza de un poeta revolucionario” [online]. *Prensa Latina* 12.06.2008 [cit.02.01.2016]. Disponible en: <http://www.rdarchivo.net/biografia/roque-dalton-semblanza-de-un-poeta-revolucionario>
- ŁUKASZYK, Ewa; PLUTA Nina (2010). *Historia literatur iberoamerykańskich*. Wrocław: Zakład Narodowy im. Ossolińskich-Wydawnictwo.
- MARTÍN HERNÁNDEZ, Inmaculada (2009). “Roque Dalton y la Generación Comprometida. Literatura e historia” [online]. *Cartaphilus. Revista de Investigación y Crítica Estética* 6, pp. 129–142 [cit. 21.01.2016].
- Disponible en: <http://revistas.um.es/cartaphilus/article/viewFile/91421/88071>
- MURCIA, Diego (2003). “Roque Dalton, el «pueta» irreverente” [online]. *El faro.net* 19.05.2003 [cit. 26.03.2016]. Disponible en:

- http://archivo.elfaro.net/secciones/el_agora/20030519/elagora4_20030519.asp
- MOLINARI, Lucrecia (2011). “Roque Dalton: la poesía y la crítica”. In: *VI Jornadas de Jóvenes Investigadores* [online]. Buenos Aires: Instituto de Investigaciones Gino Germani, Facultad de Ciencias Sociales – Universidad de Buenos Aires, 1–22 [cit. 21.01.2016]. Disponible en: <http://www.academica.org/000-093/150>
- ØSTERGAARD, Ole (1984). “La poesía social-revolucionaria en El Salvador y Nicaragua: Roque Dalton, Ernesto Cardenal” [online]. *Caravelle. Cahiers du Monde Hispanique et Luso-Brésilien* 42, 41–59 [cit. 02.01.2016]. Disponible en: http://www.persee.fr/docAsPDF/carav_0008-0152_1984_num_42_1_1667.pdf
- OVIEDO, José Miguel (2005). *Historia de la literatura hispanoamericana 4. De Borges al presente*. 3ª ed. Madrid: Alianza Editorial.
- PIŠKULA, Jiří (2014). “Roque Dalton García. Básník, bohém a partyzán očima tří tajných služeb” [online]. *Paměť a dějiny* 10, pp. 108–116. [cit. 22.03.2016]. Disponible en: <http://www.ustrcr.cz/data/pdf/pamet-dejiny/pad1401/108-116.pdf>
- PONIATOWSKA, Elena (1989). “Prólogo a *Un libro levemente odioso*”. *El Diario Co-Latino* 09.08.1997. In: DALTON, Roque. *Antología*. Cuadernos de la Memoria. Dichoso el árbol [online], 1983, pp. 6–7. [cit. 08.01.2016]. Disponible en: <http://www.elortiba.org/pdf/Roque-Dalton-Antologia.pdf>

Otros enlaces

- http://www.artepoetica.net/Antologia_poetica_de_Roque_Dalton.pdf [cit. 02.01.2016]
- <http://www.destinyschildren.org/es/timeline/the-massacre-in-el-salvador/> [cit.31.01.2016].

Maksymilian Drozdowicz
Katedra romanistiky
Filozofická fakulta
Ostravská univerzita v Ostravě
Reální 5
CZ–701 03 Ostrava
República Checa



Traductología / Traductologie / Traduttologia



LA EXPRESIÓN DE LA OBLIGACIÓN, NECESIDAD Y POSIBILIDAD EN POLACO Y EN ESPAÑOL: EL CASO DEL VERBO *POWINIEN*

Monika Głowicka

Universidad de Wrocław
Polonia
monika.glowicka@uwr.edu.pl

Resumen. La finalidad de este estudio es analizar el verbo modal *powinien* y buscar sus equivalentes en español. Examinamos este verbo en términos de traductología, lo que requiere la detección del mismo en los textos originales en la lengua de partida y la búsqueda de sus equivalencias traductorales en las versiones españolas a fin de formular juicios de carácter confrontativo. En el estudio analizamos también la modalidad que expresa el verbo *powinien* que, según el contexto, tiene la capacidad de anunciar obligación, necesidad o probabilidad de un hecho. Intentamos comparar la manifestación de la modalidad en ambas lenguas y los valores semánticos del verbo *powinien* que por su estructura peculiar, origen y empleo se considera un verbo problemático.

Palabras clave. Verbo modal. Modalidad. Equivalentes. Traducción. Lingüística contrastiva.

Abstract. **Expressing Obligation, Necessity and Possibility in Polish and Spanish: the Verb *powinien*.** The main purpose of this study is to analyse the modal verb *powinien* and to compare it with corresponding Spanish equivalents. We examine this verb in terms of translation study: we search this Polish lexeme in original and actual texts, we search its equivalents in translation and describe them with the objective to present some comparative observations. In this study we also analyse the modality expressed by the verb *powinien* that in different contexts may announce

obligation, necessity or possibility of the action. We try to compare the expression of modality in both languages and semantic values of *powinien* as it has an interesting structure, origin and use and is a problematic verb.

Keywords. Modal verb. Modality. Equivalents. Translation. Contrastive linguistics.

1. Introducción

La obligación y la necesidad se expresa en español y en polaco mediante los medios gramaticales y los recursos léxicos. A la hora de articular una exhortación los hispanohablantes emplean el imperativo (*Sal*), el subjuntivo (*Te digo que salgas*) o el modo indicativo en el tiempo presente o futuro simple (*Sales ahora mismo de aquí; Mañana irás al médico*). También disponen de infinitivo (*A trabajar*) o gerundio (*¡Caminando!*). Además de las oraciones imperativas (exhortativas), los mandatos se enuncian mediante las interrogaciones (*¿Te puedes callar?*). En polaco para expresar la obligación se emplea el modo imperativo, el indicativo con las formas temporales del presente y del futuro y asimismo el infinitivo.

Entre los recursos léxicos que sirven para formular los juicios de carácter obligatorio se encuentran los verbos denominados modales (*tener, deber*) que en español forman construcciones perifrásticas o los adjetivos de tipo *necesario, obligatorio*. La obligación impersonal se indica a través de la construcción *hay que* más infinitivo, los giros unipersonales (*es necesario, es preciso*) acompañados de infinitivo. Por lo que se refiere a la lengua polaca, entre los medios léxicos que manifiestan la obligación destacan los verbos *musieć, powinien* (ambos con el significado de deber), el verbo *mieć* (tener) con valor deóntico, también las estructuras no personales *trzeba, należy (hay que)* y los adverbios (expresiones modales *koniecznie, obowiązkowo*). El verbo *powinien* que tiene en polaco un índice de frecuencia bien alto es un verbo interesante teniendo en cuenta su amplio ámbito de empleo, su significado (expresa obligación, necesidad y probabilidad), estructura y origen. Tiene una conjugación curiosa y se considera un verbo problemático.

Powinien tiene un valor semejante al lexema *winien* que también nos hemos propuesto someter al análisis confrontativo, pero como se ha detectado tan solo siete veces en los textos revisados, lo hemos excluido de la investigación. *Powinien* se considera un verbo modal, es decir, un lexema mediante el cual el hablante manifiesta su actitud hacia el enunciado y hacia el oyente. Los verbos modales, entre otros *powinien*, se estudian en relación con la categoría de la modalidad. El examen de la modalidad, o más bien, de las modalidades de la lengua se basa en las modalidades de la lógica. De la lógica provienen la terminología y la tipología adaptadas por los lingüistas. La modalidad siendo una noción complicada y compleja se explica como un conjunto de relaciones entre el hablante, el oyente y el enunciado. Cuando nos referimos a las relaciones entre el hablante y el oyente, hablamos de la modalidad de la enunciación. Así distinguimos la modalidad imperativa, declarativa, interrogativa. Por otro lado, existe la modalidad del enunciado, basada en la actitud del hablante hacia el contenido del enunciado. La expresión de la obligación, necesidad y posibilidad se realiza dentro de las modalidades del enunciado.

En el ámbito hispano la modalidad se estudia sobre todo en las gramáticas generales en relación con la categoría del modo. Entre los autores que se dedicaron al examen de la modalidad podemos citar a Gili Gaya (1994), Mariner Bigorra (1971) en cuyas consideraciones acerca de la triple noción de la modalidad se han basado otros gramáticos. Destaca asimismo Hernández Alonso (1996) y las gramáticas de la Real Academia Española. En las gramáticas se estudia la modalidad en estrecha relación con el concepto de modo, que se considera como forma lingüística capaz de manifestar la modalidad. No obstante, la investigación de la modalidad no se puede limitar al examen de los modos, primero, porque el modo no es la forma exclusiva de expresar la modalidad y segundo, porque el estudio de los modos no es suficiente a la hora de observar las formas de expresión de la necesidad o posibilidad.

La modalidad parece despertar más interés en la lingüística polaca. Durante los últimos años se observa un crecimiento de investigaciones sobre la expresión de la actitud del hablante en las lenguas eslavas. En Polonia las estructuras que expresan la obligación, necesidad, posibilidad u otras posturas modales han sido sometidas a varios estudios de carácter confrontativo. Destacan los trabajos de Koseska-Toszeva (entre otros la monografía de 1996) y de Maldźieva (1989), dedicados a la modalidad en polaco y en búlgaro. Las estructuras de obligación se comparan con el esloveno en varios trabajos de Kryzia (entre otros en la monografía sobre los verbos modales de 2005), con el checo (Rytel, 1982), el eslovaco (Honowska, 1988), o ruso (Mocarz, 2005). En cuanto a las lenguas no eslavas, destaca la monografía de Ligara (1997) dedicada al análisis de los verbos modales en polaco y en francés y un reciente doctorado sobre la expresión de la obligación en polaco y en español en el lenguaje jurídico (Nowak, 2011).

En el presente estudio que tiene un enfoque contrastivo para comparar el verbo *powinien* con sus homólogos en español nos basamos en las equivalencias traductoras. Quisiéramos verificar cómo se traduce al español el verbo *powinien*, si sus equivalentes forman estructuras semejantes y si manifiestan el mismo tipo de modalidad. Asimismo nos gustaría comentar qué procedimientos de traducción se han aplicado y cuál es el grado de equivalencia traductora. A la hora de contrastar los lexemas se ha tenido en cuenta el corpus de la lengua polaca y los diccionarios, pero ante todo queríamos comprobar cómo funciona el verbo modal elegido en la práctica, es decir, en los textos actuales. A fin de realizar una investigación representativa hemos reunido un corpus de 98 ejemplos de uso de *powinien* procedentes de cuatro obras literarias contemporáneas y sus traducciones al español. Para recibir resultados representativos hemos elegido textos de diferentes autores. Se trata de un ciclo de reportajes escritos por Ryszard Kapuściński, titulados *Ébano* de 1998, traducidos por Agata Orzeszek, de una novela criminal *Fin del mundo en Breslau* de Marek Krajewski, un escritor contemporáneo muy conocido (traducción de Fernando Otero Macías). Hemos elegido asimismo la novela *Casa del Ángel Fuerte* de 2000, escrita por Jerzy Pilch y traducida por Joanna Albin y una novela de ciencia ficción de Andrzej Sapkowski (de 1999) titulada *La saga de Geralt de Rivia*. Su volumen número 7 que lleva el título *La dama del lago* ha sido traducido por José María Faraldo y Fernando Otero Macías.

Desde el punto de vista formal el lexema *powinien* manifiesta una cierta peculiaridad. Es un verbo que no tiene forma en infinitivo. Se clasifica como un verbo defectivo por no disponer del paradigma pleno de conjugación (no dispone de los exponentes del tiempo futuro). Su conjugación en los tiempos tampoco es necesaria puesto que la forma *powinien* puede referirse tanto al presente, como al pasado y al futuro. Como el verbo en polaco tiene la categoría de género, *powinien* va a tener dos paradigmas de flexión. En el modo indicativo tiene las siguientes formas de género masculino: *powinienem*, *powinienes*, *powinien* (para el singular), *powinniśmy*, *powinniście*, *powinni* (para el plural). Las formas femeninas son las siguientes: *powinnam*, *powinnaś*, *powinna*, *powinnyśmy*, *powinnyście*, *powinny*. Este verbo tiene también la forma impersonal *powinno* (*Powinno padać*. *Powinno ci się podobać*). Como ya se ha mencionado, los exponentes del tiempo presente de modo indicativo pueden designar cualquier circunstancia temporal, referirse al presente, pasado y futuro. Serán el contexto y los recursos léxicos (adverbios o locuciones adverbiales) los responsables de deducir si los hechos son pasados, actuales o se refieren al futuro. Existe también la forma correspondiente al antiguo pluscuamperfecto (*Jan powinien był Ci to powiedzieć*) que se refiere exclusivamente al pasado.

Las formas tan peculiares de *powinien*, la falta de infinitivo y su empleo indistinto en todos los tiempos se deben a su origen. En el siglo XV fue una forma predicativa del adjetivo *powinny* (como *powinien jest*, literalmente “él debido es”). Entre el siglo XV y XVII se usaba en el sentido jurídico “tiene obligación jurídica.” Desde el siglo XVIII el lexema empieza a funcionar como un pseudo-verbo *powinienem*, *powinienes* ya sin el lexema *jest* y amplía su ámbito semántico¹. El verbo *powinien* no funciona solo: al igual que en el caso de otros verbos modales su contenido debe completarse con un infinitivo. Por su forma tan específica *powinien* se clasifica a veces de otra manera, como un lexema predicativo modal y no como un verbo.

En cuanto al significado, *powinien*, al igual que los demás verbos modales expresa el juicio del sujeto hablante sobre la necesidad de realización de un hecho. Como las fronteras entre los conceptos de la obligación y la necesidad no están bien delimitadas, la distinción de ambas nociones se hace de manera más bien intuitiva. El lexema *powinien* puede recibir tres lecturas. En ocasiones denota obligatoriedad (*Każdy powinien to wiedzieć*), con lo cual expresa la modalidad deóntica que señala la obligación de realizar un hecho (de griego *deón*, obligación). A veces indica necesidad, una acción que merece ser realizada por el hablante (*Powinienes zadzwonić*), y, finalmente, en ciertos contextos puede señalar algo esperado, por tanto, posible (*Jutro powinien poczuć się lepiej*). En este caso el hablante hace una evaluación acerca del grado de probabilidad del enunciado con respecto al mundo real (modalidad epistémica).

Antes de presentar los resultados de nuestra investigación cabe señalar las entradas de los diccionarios bilingües para comprobar luego si en la práctica funcionan los mismos equivalentes. En la entrada del verbo *powinien* en el *Pequeño diccionario español-polaco* y *polaco-español* se hallan las voces que a primera vista parecen sorprendentes: *él debe*, *él tiene que*. Son verbos conjugados y tal forma resulta de la falta de infinitivo del lexema

¹ Ver www.rjp.pan.pl.

powinien. El diccionario de Perlin (2000) ofrece también como equivalentes las formas flexionadas, pero primero aparece *debe de*, perífrasis que expresa probabilidad del evento. Curiosamente, como ejemplo aparece la oración *deben hacerlo ellas*. En realidad, las perífrasis *deber* y *deber de* más infinitivo se confunden tanto en la lengua hablada como la escrita y con frecuencia se añade la preposición *de* por error aunque Alicia Yllera sostiene (1980: 127–130) que en vista del origen y de la evolución de ambas estructuras el empleo actual confuso de *deber* y *deber de* es justificado y las dos construcciones significan lo mismo. Otro equivalente propuesto por el diccionario de Perlin es *tiene que*. La última fuente que queremos citar, el diccionario manual (2010) ofrece en su entrada los verbos *debe*, *debe de*, *tiene que* y propone el mismo ejemplo *deben hacerlo ellas*. Los diccionarios bilingües registran entonces tan solo dos lexemas.

2. La traducción de *powinien* mediante el verbo *deber*

Entre las traducciones que hemos estudiado el lexema más empleado es *deber*²:

1. Natychmiast **powinienem** się błyskawicznie ubrać... (*Casa del Ángel Fuerte*)³
Debía inmediatamente vestirme con velocidad de rayo... (p. 7)
2. Gdy śniłam, nie wyczułam tragedii, a w zasadzie **powinnam** coś odczuć, gdyby...
(*La dama del lago*)
Cuando soñé, no percibí tragedia y, de hecho, **debiera** haber sentido algo si [...]

El verbo *deber* acompañado de infinitivo, que forma una construcción perifrástica, expresa la obligación o la obligación derivada del deseo del hablante. Gómez Torrego (2000: 3349) afirma que los valores semánticos más frecuentes de esta construcción perifrástica son los de obligación activa (*Vosotros debéis trabajar más*), de obligación pasiva (*Los hijos deben ser amados por sus padres*) que puede conducir al valor de necesidad. *Deber* combinado con infinitivo puede denotar la obligación unida al deseo del hablante sobre la necesidad de realizar una acción. Tiene el valor esencial de necesidad, pero posee una doble interpretación: puede tratarse de la obligatoriedad o probabilidad. Según Fernández de Castro (1999: 176–179), se trata más bien del carácter obligatorio. Lo manifiestan los ejemplos citados 1 y 2.

Como ya hemos mencionado, *powinien* tiene en polaco tres significados. Indica la obligación de hacer algo, es decir expresa la modalidad deóntica, como *Powinien spłacić dług* (Debería pagar la deuda). En ciertos contextos denota que es recomendable que una persona, cosa o un evento cumplan ciertas condiciones, por ejemplo *Zupa powinna być gorąca* (La sopa debe estar caliente). Tales valores, en nuestra opinión, están representados en los siguientes ejemplos:

² El subrayado en todos los ejemplos ilustrativos es nuestro.

³ En las versiones electrónicas de las novelas polacas y de *La dama del lago* que hemos explorado no se indican los números de las páginas.

3. — Może po prostu **powinieneś** się leczyć. (*Casa del Ángel Fuerte*)
— A lo mejor simplemente **debes** someterte a un tratamiento. (p. 60)
4. Za dwa dni już wracał do Europy, ale dał mi nazwisko i adres kolegi, do którego **powiniennem** się zgłosić. (*Ébano*)
Al cabo de dos días volvía a Europa, pero me dio el nombre y las señas de un colega suyo a quien yo **debía** acudir. (p. 33)

Powinien designa también algo esperado, previsto, por tanto, probable: *Powinien zaraz wrócić* que significa “Debería volver enseguida”. *Powinien*, en la segunda acepción que hemos señalado, tiene la marca de recomendación y sugerencia. En los ejemplos anteriores y en el siguiente estamos ante la segunda interpretación de algo que es aconsejable, digno de ser realizado:

5. Lalibela jest jednym z ośmiu cudów świata. A jeśli nie jest, **powinna** być. (*Ébano*)
Finalmente, Lalibela.
Es una de las ocho maravillas del mundo. Y si no lo es, **debería** serlo. (p. 61)

A nivel pragmático *powinien* tiene una característica más: el verbo por expresar una recomendación, por sugerir alguna acción suena menos dogmático y más cortés. Se considera menos categórico que otras formas modales de obligación (Ligara, 1997: 117). En la oración (3) el carácter deóntico queda suavizado mediante el empleo del adverbio modal *może* (traducido normalmente como “quizá”).

Hay situaciones donde resulta difícil interpretar la intención y la actitud del hablante ante las palabras enunciadas. A veces cuesta constatar de manera definitiva si estamos ante la expresión de la necesidad o posibilidad de hacer algo (el tercer significado de *powinien*, el epistémico). *Jan powinien coś zrobić* puede significar que Jan debe hacerlo o que puede hacerlo (en el punto final de nuestro artículo volveremos a esta cuestión).

6. Wedle opisu, który dostał od Mocka, Sophie **powinna** mieć długie włosy. (*Fin del mundo en Breslau*)
Según la descripción que le había proporcionado Mock, Sophie **debería** tener el pelo largo. (p. 133)
7. —[...] Gdzie mogę znaleźć Erwina? (*Fin del mundo en Breslau*)
—**Powinien** być w domu.
—[...] ¿dónde puedo encontrar a Erwin?
—**Debería** estar en casa. (p. 187)
8. A książkę Joachim też już chyba **powinien** być przy swoich wojskach [...] (*La dama del lago*)
Y el duque Joachim creo que también **deberá** estar junto a sus ejércitos [...]

En los ejemplos citados estamos ante la tercera interpretación, de probabilidad alta del evento y en las versiones españolas realizamos la misma lectura, es decir, la epistémica, de algo esperado, por lo tanto, posible (*Sophie debería tener el pelo largo; Debería estar en casa*). El enunciado *Debería estar en casa* en otros contextos podría interpretarse de manera deóntica: debería estar en casa porque se lo ha dicho, por ejemplo, el médico o porque le prohíben salir.

Como hemos mencionado, los límites entre los conceptos de la obligación y la necesidad no están muy claros. La noción de la modalidad concebida como el conjunto de relaciones entre el hablante, el oyente y el contenido del enunciado se refiere a la manera de ver los hechos con respecto al mundo exterior. El hablante puede conceptualizar los hechos como reales o no reales, verlos como deseados, posibles, hipotéticos, irreales. La visión de un evento como, por ejemplo, probable, crea un mundo posible; la visión de un evento como obligatorio crea un mundo diferente de aquí que se hable de los mundos posibles (reales o no, imaginados, hipotéticos). Al margen de este análisis quisiéramos señalar que a la hora de descifrar los límites entre la obligación y la necesidad expresadas en los textos de tipo jurídico (códigos, reglamentos, etc.) no son los lingüistas sino los jueces los que finalmente establecen una interpretación definitiva y vigente de las formas verbales.

A la complejidad de la interpretación del lexema *powinien* o su equivalente *deber*, como de otros verbos modales (*poder, querer, haber de*) se suma su empleo en los distintos modos y tiempos gramaticales. *Deber* usado en los tiempos de modo indicativo o subjuntivo va a tener diferentes gradaciones de certeza.

9. Niektóre pytania są intymne i kłopotliwe, ale **powinien** pan na nie odpowiedzieć, choćby „nie wiem”. (*Fin del mundo en Breslau*)
Algunas preguntas son íntimas y resultan embarazosas, pero **debe** usted responderlas, aunque sea con un «no sé». (p. 110)
10. —**Powinieneś** zostać kupcem, nie rycerzem. (*La dama del lago*)
—**Debieras** ser mercader y no caballero.
11. [...] nie odezwałem się ani słowem, choć **powinienem**, niezawodnie **powinienem**, pod każdym względem **powinienem** zabrać głos [...] (*Casa del Ángel Fuerte*)
[...] no dije ni una palabra, aunque **hubiera debido**, infaliblemente, a todas luces **hubiera debido** tomar la palabra [...] (p. 21)

En todos estos ejemplos *deber* designa la necesidad de efectuar una acción. En el ejemplo (9) (*debe usted responderlas*) se expresa la llamada obligación débil con el grado más alto de certeza, en el siguiente el hablante hace referencia a algo hipotético. En el ejemplo (11) *deber* se emplea en el tiempo pluscuamperfecto de subjuntivo y estamos ante un hecho que no ha ocurrido y cuyo cumplimiento es irreal. En la versión original se emplea el verbo modal *powinien* en su forma presente, pero se entiende perfectamente que denota una acción no realizada en el pasado. Los enunciados en ambas versiones tienen el valor contrafactivo, corresponden a la modalidad irreal y denotan una situación hipotética,

no llevada a cabo, una acción que pudo haber ocurrido y ya no puede realizarse. En el enunciado

12. **Powinien** pan otworzyć jedno bez atu, nie dwa. (*Fin del mundo en Breslau*)
Debería haber abierto con «uno sin triunfos», en vez de con «dos». (p. 40)

se emplea el infinitivo compuesto: en la interpretación del pasado el hablante también hace referencia a algo imposible de cumplir (en polaco se emplea tan solo el infinitivo simple y la referencia al pasado se entiende por el contexto). La no realización de un hecho conduce a la suposición de que el hablante evalúa de forma negativa su propia actitud (ejemplo (11)) o la actitud de otro sujeto.

Evidentemente, en polaco no se expresan tantos matices de evaluación del grado de certeza de un evento, lo cual se debe a las propiedades morfológicas especiales del verbo estudiado que tiene una forma indistinta para todos los tiempos (aunque, en el caso de otros verbos, tales matices tampoco se manifestarían puesto que el polaco dispone de tan solo tres tiempos de modo indicativo frente a los nueve en español y de un tiempo de modo potencial frente a cuatro formas de subjuntivo).

En pocas ocasiones (en concreto, tres) hemos encontrado en los textos la forma *powinien był* (el tiempo antepasado). Su empleo tiene carácter arcaico y corresponde a la modalidad irreal:

13. —Nie **powinienem był** nigdzie wychodzić. Ani na chwilę. (*Fin del mundo en Breslau*)
 —Yo no **debería** haber salido. Ni un momento. (p. 30)

Una vez más se hace referencia a algo hipotético, a un hecho que no se ha realizado y cuyo cumplimiento no es nada posible. La forma *powinienem był* es el exponente del tiempo pluscuamperfecto de indicativo que cayó en desuso. Se estima que las formas *powinienes był*, *powinna była* tienen un valor culto, literario y raramente se emplean en la lengua hablada. En efecto, el uso de la forma pasada no es obligatorio. Normalmente el contexto, los adverbios o locuciones adverbiales señalan claramente si se trata de un hecho pasado. Aunque este tiempo se considera anticuado y no económico, el corpus de la lengua polaca (NKJP) demuestra que la forma compuesta *powinien był* tiene en la actualidad bastante empleo.

3. La traducción de *powinien* mediante *tener que más infinitivo*

Conforme a los diccionarios bilingües, *powinien* se traduce a través de la perífrasis *tener que más infinitivo*. No obstante, hemos encontrado solamente doce usos de esta estructura.

14. —Wiem, wiem, kochanie, **powinnam** już kończyć. (*Fin del mundo en Breslau*)
 —Ya sé, ya sé, cariño. **Tengo que** cortar ya. (p. 55)

15. Tak, a nie inaczej, **powinna** się kończyć legenda [...] (*La dama del lago*) Así, y no de otro modo, **tienen que** acabarse las leyendas [...]

La construcción *tener que* seguida de infinitivo es una perífrasis modal, gramaticalizada, con valor de necesidad. Puede tener más de una interpretación. A veces manifiesta la modalidad obligatoria o de necesidad ineludible; asimismo, puede expresar probabilidad. La misma oración, por ejemplo *Juan ha tenido que salir* puede recibir dos lecturas, una deóntica (“Juan se ha visto obligado a salir”), otra, epistémica (“Juan probablemente ha salido”). García Fernández y Carrasco Gutiérrez (2006: 258) afirman que del valor de necesidad se desprende el de deseo. En la oración *Tendría que levantarme y replicarle* se anuncia un deseo sobre la necesidad de un hecho que no se ha cumplido (en nuestra opinión la necesidad derivada del deseo se expresa en el ejemplo (15)). Conforme a las consideraciones de Gómez Torrego (1988: 82–86), la perífrasis examinada tiene también la modalidad que el autor denomina intencional (*Tengo que contaros la última noticia*) y que manifiesta el ejemplo (14). Si se produce la duda en cuanto a la actitud del hablante, es el aspecto pragmático (el contexto) o la entonación los elementos que pueden ayudarnos a descifrar la idea del mensaje.

Los equivalentes españoles del verbo estudiado (*deber, tener que* con infinitivo) se clasifican como perífrasis (en concreto, las modales). En la lingüística polaca la estructura formada por *powinien* acompañado de infinitivo no se considera una perífrasis. En polaco existe la misma denominación (*peryfraza*), pero su noción es bien diferente. *Peryfraza* denota las construcciones analíticas de tipo *mieć nadzieję* o las formas del tiempo futuro de aspecto imperfectivo (*będzie pracować*), pero no se refiere a las combinaciones de dos verbos. Las estructuras estudiadas de tipo *powinien wiedzieć, powinien wyjść* forman predicados verbales compuestos y no reciben ninguna denominación específica (de hecho, no todos los gramáticos los consideran predicados compuestos).

Aparte de las oraciones en el tiempo presente de modo indicativo se producen las traducciones en otros tiempos y modos:

16. **Powinniśmy** wtedy działać: zetrzeć ich z powierzchni ziemi. (*Ébano*)
Teníamos que haber actuado entonces: debimos haberlos borrado de la faz de la Tierra. (p. 80)
17. **Powiniennem był** każdą minutę tego wieczoru spędzić z tobą [...] (*Fin del mundo en Breslau*)
Anoche, **tendría que** haber pasado cada minuto a tu lado. (p. 30)

En los estudios dedicados a la categoría de la modalidad deóntica se distingue la obligación fuerte y la obligación débil. El recurso léxico señalado como ejemplar de la obligación fuerte en español es la construcción *tener que* más infinitivo mientras que el verbo *deber* se asocia con la manifestación de la obligación débil. Se podría afirmar que en polaco y en español se observan las evaluaciones semejantes de la expresión de la obligación. En polaco el verbo deóntico con el nivel más alto de frecuencia es *musieć* y denota

la obligatoriedad de alto grado, es decir, la obligación fuerte. El lexema modal *powinien* se considera en la lingüística polaca un verbo que designa más bien el deber, la necesidad, mientras que a *musieć* se le asigna la obligación incondicional. No obstante, hay una excepción: se trata de los textos jurídicos y administrativos en los que *powinien* se acerca al significado de *musieć* y no permite la interpretación de la posibilidad.

Tanto *powinien* como *musieć* son verbos modales, ambos tienen el valor de necesidad deóntica, pero *powinien* empleado con el valor obligatorio es menos categórico. En los estudios sobre la modalidad deóntica y la ética se afirma que la categoría de la obligación está relacionada con las normas jurídicas o sociales en tanto que la necesidad se une a la ética u obligación interior. La selección entre *tener que* o *deber* en español o entre *musieć* o *powinien* dependería, por tanto, del grado de obligatoriedad y de la autoridad (fuente) que impone la obligación. En realidad, las teorías sobre el significado de los lexemas modales no siempre quedan reflejadas en la lengua: tanto la obligación como la necesidad pueden tener carácter jurídico y ético, externo e interno.

Los equivalentes localizados en las obras literarias estudiadas demuestran que los traductores sí que hacen distinción entre los matices de las perífrasis modales reservando el verbo *deber* a la expresión de la obligación débil y de la necesidad.

4. Otras traducciones

Además de las estructuras con *deber* (en la inmensa mayoría) y *tener que* en las traducciones se observan otros equivalentes. En ocasiones se omite el verbo modal:

18. Biały człowiek [...] zamyka sprawę. Zamyka! Kiedy ona w tym momencie **powinna** się właśnie zacząć! (*Ébano*)
El blanco [...] cierra el caso. ¡Lo cierra! Y lo hace en el momento en que ¡el caso sólo **empieza!** (p. 83)

En este ejemplo como en otros no mencionados la elisión que se realiza por motivos semánticos y estilísticos no afecta al significado global del enunciado. Hemos localizado también tres empleos de otro verbo:

19. Los wykonał robotę za Knüfera i ten **powinien** skakać z radości spokojnie i wesoło spędzając zimowe ferie w kurorcie Wiesbaden. (*Fin del mundo en Breslau*)
El destino había hecho el trabajo de Knüfer y éste bien **podía** dar saltos de alegría y disfrutar, feliz y tranquilo, de las fiestas invernales en el balneario de Wiesbaden. (p. 150)
20. To wieś islamska – nic w ubiorze kobiety nie **powinno** sugerować, że chciałyby czymś kusić mężczyznę. (*Ébano*)
Es una aldea islámica: nada de la vestimenta de una mujer **puede** sugerir que su portadora pretende seducir a un hombre. (p. 94)

Entendemos la frase “*powinien skakać z radości*” como expresión de algo recomendable para el protagonista, algo que merece ser realizado. En la versión española “*éste bien podía dar saltos de alegría*” se señala más bien la posibilidad de realizar la acción y tal traducción parece justificada. Se emplea *poder*, otro verbo modal mediante el cual los traductores reflejan el valor semántico de *powinien* de designar también la posibilidad (como en *Powinien tu być* que puede interpretarse como *Puede que esté aquí*). No obstante, el uso de *poder* es bien raro en las versiones españolas. Entre otras traducciones esporádicas podemos mencionar la estructura *estar obligado a* más infinitivo que asimismo tiene el valor modal deóntico y la expresión *es mejor que*, relacionada, en nuestra opinión, con la recomendación de realizar una acción.

5. Observaciones finales

El análisis de nuestro corpus de ejemplos se corresponde con las equivalencias registradas por los diccionarios bilingües. El homólogo más frecuente del verbo modal *powinien* es el verbo *deber*. Las traducciones reflejan los valores modales de *powinien* que son de obligación débil, de necesidad y posibilidad. Al verbo *deber* los estudiosos atribuyen cualidades semejantes.

Raras veces se emplea la perífrasis *tener que* más infinitivo, lo cual confirma la distinción de sus características que hacen los traductores (de obligación fuerte). También se registra el verbo *poder* y las expresiones de carácter modal. Las traducciones manifiestan el mismo tipo de modalidad, pero debido a las diferencias de los sistemas temporales, en español observamos más matices de grados de posibilidad de la realización de un evento. En polaco los valores hipotéticos se deducen gracias a los medios léxicos (adverbios temporales).

A nivel de los procedimientos de traducción observamos, por lo general, la traducción literal. En la mayoría de los casos se usa el equivalente pleno (denominado también acuñado), es decir, un equivalente registrado por los diccionarios o sancionado por el uso lingüístico. Los verbos forman estructuras bien parecidas, compuestas de un verbo más su complemento en infinitivo. De forma esporádica observamos la elisión o la creación discursiva (*estar obligado a, es mejor que, etc.*).

Las investigaciones sobre la expresión de la obligación o necesidad podrían ampliarse con el examen de otros verbos modales como *musieć* o *mieć* (*tener*) con valor deóntico o *poder*. Asimismo, quedan por analizar las expresiones impersonales de tipo *można* (*se puede*), *trzeba*, *należy* (ambos con el significado *hay que*).

Résumé. Vyjadřování povinnosti, nutnosti a možnosti v polštině a ve španělštině – případ slovesa *powinien*. Cílem této kontrastivní studie je analýza používání polského modálního slovesa *powinien* (muset) v literárních textech a hledání jeho ekvivalentů v překladu do španělštiny. Článek se zabývá větnou modalitou, kterou vyjadřuje mj. sloveso *powinien*. Podle kontextu má toto sloveso schopnost označovat nejen povinnost, nutnost a možnost, ale i pravděpodobnost nějakého děje. Autorka se snaží porovnat prostředky předmětné modalit v obou jazycích a vyzdvihnout různé

sémantické hodnoty slovesa *powinien*, které je pro svou konstrukci, původ a způsob používání v polštině považováno za sloveso problematické.

Bibliografía

- FERNÁNDEZ DE CASTRO, Félix (1999). *Las perífrasis verbales en el español actual*. Madrid: Gredos.
- GARCÍA FERNÁNDEZ, Luis; CARRASCO GUTIÉRREZ, Ángeles (ed.) (2006). *Diccionario de las perífrasis verbales*. Madrid: Gredos.
- GILI GAYA, Samuel (1994 [1943]). *Curso superior de sintaxis española Vox*. Barcelona: Bibliograf.
- GÓMEZ TORREGO, Leonardo (1988). *Perífrasis verbales. Sintaxis, semántica y estilística*. Madrid: Arco Libros.
- GÓMEZ TORREGO, Leonardo (2000). “Los verbos auxiliares. Las perífrasis verbales de infinitivo”. In: BOSQUE, Ignacio; DEMONTE, Violeta (eds.). *Gramática descriptiva de la lengua española*. Madrid: Espasa Calpe.
- HERNÁNDEZ ALONSO, César (1996). *Gramática funcional de español*. Madrid: Gredos.
- HONOWSKA Maria (1988). “Polski bezokolicznik na tle słowackiego”. *Studia Lingüística-Polono-Slovaca*. T 1, pp. 125–140.
- KOSESKA-TOSZEWA, Violetta (1996). *Gramatyka konfrontatywna bułgarsko-polska. Tom 6, cz. 1. Modalność – problemy teoretyczne*. Warszawa, Slawistyczny Ośrodek Wydawniczy PAN.
- KRYZIA, Władysław (2005). *Polskie i słoweńskie predykaty modalne o znaczeniu ‘chcieć’, ‘móc’, ‘musieć’, ‘powinien’ na poszerzonym tle słowiańskim*. Katowice: Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego.
- LIGARA, Bronisława (1997). *Polskie czasowniki modalne i ich francuskie ekwiwalenty tłumaczeniowe*. Kraków: Universitas.
- MALDŹIEVA, Vjara (1989). *Gramatyczne sposoby wyrażania znaczenia “możliwość” w języku polskim i bułgarskim*. Wrocław: Zakład Narodowy im. Ossolińskich.
- MARINER BIGORRA, Sebastián (1971). “Triple noción básica en la categoría modal castellana”. *Revista de Filología española* (Instituto de Lengua, Literatura y Antropología). LIV, pp. 209–243.
- MARTÍ MARCA, Antonio; MARTÍ MARCA, Juan; JARDEL, Barbara (2012). *Powszechny słownik hiszpańsko-polski, polsko hiszpański*. Warszawa: Wiedza Powszechna.
- MOCARZ, Maria (2005). *Predykatywy leksykalne w konfrontacji przekładowej*. Lublin: Towarzystwo Naukowe Katolickiego Uniwersytetu Lubelskiego.
- Narodowy korpus języka polskiego PWN [online]. [cit. 25.11.2015]. Disponible en: <http://www.nkjp.pl/poliqarp/nkjp300/query/>
- Rada Języka Polskiego [online]. [cit. 25.11.2015]. Disponible en: http://www.rjp.pan.pl/index.php?option=com_content&view=article&id=1004:powinien-&catid=44:porady-jzykowe&Itemid=58

- NOWAK, Joanna (2001). *Modalność deontyczna w języku prawa na przykładzie polskiego i hiszpańskiego kodeksu cywilnego* [online]. Poznań [cit. 25.11.2015]. Disponible en: <https://repozytorium.amu.edu.pl/jspui/bitstream/10593/1002/1/>
- PERLIN, Janina; PERLIN, Oskar (2005). *Słownik polsko-hiszpański, hiszpańsko-polski* [online]. Warszawa: Langenscheidt [cit. 18.12.2015]. Disponible en: http://www.rjp.pan.pl/index.php?option=com_content&id=1004:powinien-&Itemid=58
- RYTEL, Danuta (1982). "Leksykalne środki wyrażania modalności w języku czeskim i polskim". Wrocław: Zakład Narodowy im. Ossolińskich.
- YLLERA, Alicia (1980). *Sintaxis histórica del verbo español: las perífrasis medievales*. Zaragoza: Universidad de Zaragoza.
- WAWRZKOWICZ, Stanisław; HISZPAŃSKI, Kazimierz (2010). *Podręczny słownik hiszpańsko-polski*, Warszawa: Wiedza Powszechna.

Fuentes del corpus

- KAPUŚCIŃSKI, Ryszard (1998). *Heban*. Warszawa: Czytelnik.
- (2000). *Ébano*. Agata Orzeszek (trad.). Barcelona: Anagrama.
- KRAJEWSKI, Marek (2003). *Koniec świata w Breslau*. Warszawa: Wydawnictwo WAB.
- (2008). *Fin del mundo en Breslau*. Fernando Otero Macías (trad.). Madrid: Almut.
- PILCH, Jerzy (2000). *Pod mocnym aniołem*. Kraków: Wydawnictwo Literackie.
- (2004). *Casa del Ángel Fuerte*. Joanna Albin (trad.). Barcelona: Acantilado.
- SAPKOWSKI, Andrzej (1999). *Pani jeziora. Saga o wiedźminie*. Warszawa: Super Nova.
- (2011). *La dama del lago, La saga de Geralt de Rivia Libro VII*. José María Faraldo Jarrillo; Fernando Otero Macías (trad.). Madrid: Almut.

Monika Głowicka
Zakład Iberystyki
Instytut Filologii Romańskiej
Uniwersytet Wrocławski
pl. Nankiera 4
PL-50-140 WROCŁAW
Polonia



MISCELÁNEA – MÉLANGE – MISCELA



La mouvance identitaire en France

Pierre Brouland – Kateřina Dvořáková

Université d'économie de Prague
République tchèque

pierre.brouland@vse.cz, katerina.dvorakova@vse.cz

Résumé. L'article décrit le mouvement identitaire apparu en France au tournant des années 2000. École de pensée plus que mouvement politique au sens traditionnel du terme, les Identitaires ont banalisé dans l'espace public des concepts comme ceux de « Français de souche », « Grand remplacement » ou « remigration ». Après avoir présenté les hommes, les organisations et l'idéologie de cette mouvance, l'article s'interroge sur les liens qu'elle entretient avec le Front national.

Mots clés. Les Identitaires. France. Extrême droite. Nationalisme. Bloc identitaire.

Abstract. The Identitarian Movement in France. The article describes the identity movement appeared in France at the turn of the 2000s. A school of thought rather than a political movement in the traditional sense, the Identitaires made commonplace in the public space concepts such as “native French”, “Great replacement” or “re-migration”. After presenting men, organizations and ideology of this movement, the article questions the links it has with the National Front.

Keywords. The Identitarians. France. Far-right. Nationalism. Bloc identitaire.

1. Introduction

Dans un monde où les frontières apparaissent de plus en plus virtuelles, où des organismes supranationaux prennent la plupart des décisions qui régissent notre vie quotidienne, où les flux migratoires connaissent une ampleur sans précédent, la question de l'identité revient

sur le devant de la scène, en particulier dans un pays comme la France, dans lequel le sentiment d'appartenir à une nation s'est forgé de façon précoce, dès la fin du Moyen-âge (Beaune, 1985). Il existe, en effet, depuis quelques années, une crainte diffuse dans la société française de voir son identité se dissoudre. Cette question n'est pas vraiment nouvelle. Elle surgit régulièrement dans le débat public après des périodes de latence plus ou moins longues. Depuis la défaite de 1870–1871, les intellectuels français aiment s'interroger sur le déclin, en apparence inéluctable, de leur nation (Digeon, 1959). Le sujet est revenu en force depuis la fin de Guerre froide. Avec la réunification de l'Allemagne et les élargissements successifs de l'Union européenne, la France a vu son influence décroître au sein des instances européennes, de même que sur la scène internationale. De plus, les traités de Maastricht et de Lisbonne ont redéfini l'Europe dans un sens plus libéral, plus fédéral et plus atlantiste, très éloigné du cap fixé jadis par le général de Gaulle.

Le devenir de l'identité française fut un des thèmes majeurs de la campagne présidentielle de 2007. Si, dans le discours dominant, celui transmis à l'école, l'identité française se confond avec l'adhésion à la République et à ses « valeurs » – qu'on se garde en général de définir mais qui correspondent *grosso modo* aux Droits de l'Homme, à la laïcité et à l'universalisme républicain (nation « civique » en tant que construction politique réunissant des citoyens libres et égaux) – il existe aussi une autre conception qui insiste davantage sur l'enracinement et sur le particularisme culturel (nation « ethnique » fondée, dans la conception de Herder ou de Fichte, sur le sol, la langue, la race, la culture). En France, il s'agit d'un vieux débat remis au goût du jour, celui qui opposa dans le dernier tiers du XIX^e siècle Ernest Renan à Maurice Barrès. Si pour le premier, la nation est *un plébiscite de tous les jours* et qu'elle *n'est esclave ni de la race, ni de la langue, ni de la religion, ni des fleuves, ni des massifs de montagne* (Renan, 1882), pour le second, elle se fonde sur *la terre et les morts* (Barrès, 1899), pour reprendre le titre d'une de ses conférences.

Cette question de l'identité française et de son devenir alimente depuis une quinzaine d'années une abondante littérature, dont *Le suicide français* d'Eric Zemmour (2014)¹ constitue le titre le plus emblématique. L'ouvrage de Zemmour reprend le vieux thème de la trahison des élites, accusées non seulement d'avoir livré la France à l'étranger, mais de tout mettre en œuvre pour détruire ses traditions et ses valeurs. Nombre des thèses développées par Zemmour viennent des milieux identitaires et ont contribué à focaliser l'attention sur ce courant né au tournant des années 1990–2000 aux marges de l'extrême-droite. Les Identitaires (et ceux qui leur sont associés, à tort ou à raison, comme Zemmour, mais aussi le philosophe Alain Finkielkraut) semblent aujourd'hui dominer le débat d'idées, remettant en cause l'hégémonie quasi absolue qu'exerçaient les intellectuels de gauche depuis la fin de la Seconde guerre mondiale. Du coup, tout le microcosme « politico-médiatico-intellectuel » s'enflamme sur la question des Identitaires. Il ne se passe pas un jour sans que la grande presse (*Le Figaro*, *Le Monde*, *Libération*, etc.) ne consacre d'articles à la « mouvance identitaire ». Selon le Premier ministre socialiste, Manuel Valls, il « faut proscrire définitivement les groupes identitaires »². À gauche, on hurle au retour des réac-

¹ Immense succès de librairie (entre 350 000 et 500 000 exemplaires vendus – *Le Figaro*, 16 octobre 2014).

² Entretien paru dans *Le Parisien – Aujourd'hui en France*, le 29 décembre 2015.

tionnaires. Les représentants de la droite traditionnelle (Les Républicains – LR), eux, ne savent pas très bien comment réagir face à un tel phénomène : d'un côté, ils ne veulent pas cautionner ce courant de pensée dont les dérives extrémistes ne peuvent que les inquiéter ; d'autre part, ils ne veulent pas non plus condamner ouvertement un discours qui rencontre un réel écho dans leur électorat³. Même la fiction s'en mêle : Michel Houellebecq, dans son dernier roman, *Soumission* (2015), accorde plusieurs développements aux Identitaires et fait même d'un des principaux personnages du roman, le « méchant » recteur Rediger, un ancien militant de cette cause.

Les Identitaires sont donc omniprésents, en tout cas dans les médias, mais il reste difficile de les cerner de façon précise. À la différence du Front national, qui fait l'objet d'une bibliographie considérable, il n'existe quasiment pas de travaux universitaires sur cette mouvance, et les rares études qui lui sont consacrées portent essentiellement sur l'analyse de son discours (Casajus, 2012 ou Durand ; Sindaco, 2015). Qui sont les Identitaires ? Faut-il les réduire aux groupuscules qui se réclament de cette idéologie ? Ou ne convient-il plutôt pas de considérer la mouvance identitaire comme symptomatique d'une nouvelle façon de faire de la politique, dans laquelle Internet, avec les réseaux sociaux ou les médias en ligne, joue un rôle central par rapport aux partis ou aux organisations traditionnelles ? Le but de notre article est de présenter cette mouvance identitaire et d'en examiner la cohérence. Dans une première partie, nous tenterons de cerner les hommes, les organisations et les médias au cœur de ce mouvement. Puis, nous essaierons d'en définir l'idéologie. Dans une dernière partie, nous examinerons les relations ambiguës qu'entretiennent les Identitaires avec le Front National.

2. Qui sont les Identitaires ?

La mouvance identitaire se veut d'abord un mouvement intellectuel. Elle éprouve une réelle défiance à l'égard des partis politiques, et, au-delà envers l'action politique en général. De façon constante, les idéologues « identitaires » (par exemple Le Gallou, 2008) font référence au théoricien marxiste italien Gramsci : la conquête du pouvoir doit d'abord passer par un long travail idéologique, une lente préparation du terrain au sein de la société civile. Il faut, peu à peu, subvertir les esprits, installer les valeurs que l'on défend dans le domaine public afin de s'assurer d'une hégémonie culturelle préalable, dans le but de prendre le pouvoir. Pour cette raison, la grande majorité des figures de proue de la mouvance identitaire se recrute parmi des gens de lettres et des intellectuels – tradition d'ailleurs répandue en France, où la littérature a toujours entretenu des liens intimes avec la politique, particulièrement dans le milieu de l'extrême droite. Même si certains ont pu militer au Front national, voire y occuper des postes importants (comme Jean-Yves Le

³ Voir cette ambiguïté dans le cas de Nicolas Sarkozy qui, d'un côté nourrit ses discours de la rhétorique identitaire (faisant référence aux « valeurs identitaires » ou aux « racines chrétiennes ») ; de l'autre supprime par exemple, lors de son exercice du pouvoir, la « double peine » (l'expulsion automatique des délinquants étrangers après l'exécution de leur peine) et parle de « l'obligation du métissage » – discours du 17 décembre 2008 [<http://aphec.it-sudparis.eu/spip.php?article376>].

Gallou ou Yvan Blot, qui furent députés européens dans les années 1990), tous se sont rapidement éloignés du combat politique, n’y trouvant pas leur compte.

2.1 Les hommes

Parmi les acteurs de ce qu’il est convenu d’appeler la mouvance identitaire, nous pouvons distinguer trois catégories d’hommes :

2.1.1 Les anciens

L’un des faits saillants réside dans le retour par le biais du mouvement identitaire de nombreux anciens de la « Nouvelle droite » (Taguieff, 1993). Cette expression, qui avait été lancée en 1977 par Alain de Benoist (né en 1943), avait défrayé la chronique au tournant des années 1970–1980. Sous ce vocable ont été réunis des groupes de réflexions comme le GRECE ou le Club de l’Horloge, des revues comme *Eléments*, *Nouvelle école* ou *Krisis*, diverses individualités ainsi que quelques groupuscules et micro-partis à l’existence aussi brève qu’insignifiante. La Nouvelle droite n’a cependant jamais acquis de véritable cohérence et a fini par disparaître au milieu des années 1980, minée par des querelles intestines. Parmi, les principaux théoriciens du mouvement identitaires figurent plusieurs personnalités qui ont débuté leur engagement politique dans la Nouvelle droite. Nous pouvons citer ainsi, sans vouloir être exhaustif : Jean-Yves Le Gallou (né en 1948), Ivan Blot (né en 1948), Henry de Lesquen (né en 1949) ou Guillaume Faye (né en 1949). Tous ces hommes ont en commun d’être nés autour de 1950, et donc d’être étrangers aux controverses sur l’Occupation et la guerre d’Algérie. L’anticommunisme et, dans une moindre mesure, le rejet de mai 1968 ont été les moteurs de leur engagement politique. Presque tous ont, à un moment ou à un autre, rejoint le Front national, pour le quitter lors de la crise qui secoua ce parti en 1998. Prenant en compte cet échec, ils renouent durant les années 2000 avec le débat d’idées, dans le but de donner à la « *droite de conviction* » une nouvelle armature idéologique. Tout en reprenant nombre de thématiques développées dans le passé par la Nouvelle droite, comme le concept de « *guerre culturelle* », le principe de la « *préférence nationale* » dont Le Gallou fut l’inventeur en 1985 (Le Gallou, 1985), le rejet de l’universalisme des Droits de l’homme et des valeurs égalitaires, ils introduisent en détail, comme nous le verrons plus loin, de nouveaux concepts en adéquation avec les réalités du monde du XXI^e siècle. Surtout, ils ont mis une sourdine à l’anti-christianisme militant qui était l’une des caractéristiques majeures de la doctrine de la Nouvelle droite. Il est à noter que celui qui passait pour le maître à penser de la Nouvelle droite, Alain de Benoist, reste à l’écart des milieux identitaires, même s’il figure toujours parmi leurs références favorites et qu’il donne de loin en loin des contributions à leurs médias.

2.1.2 Les nouveaux

À côté des anciens de la Nouvelle droite figurent un certain nombre de personnalités venues d’autres horizons. Le cas le plus étonnant demeure celui de Renaud Camus (né

en 1948). Intellectuel de gauche, auteur d'une œuvre aussi abondante qu'exigeante, qui s'étend de la poésie expérimentale (*Églogues*) aux récits de voyage, homosexuel militant, proche de Roland Barthes, rien ne semblait le prédisposer à rejoindre la cause des Identitaires. Il réalise dans les années 2000 un virage à 180° pour apparaître aujourd'hui comme la personnalité la plus en vue de ce mouvement. On lui doit, entre autres, le concept du « *Grand remplacement* ». Autre figure atypique, celle de Laurent Ozon (né en 1967) qui se présente comme un écologiste « localiste ». Il fréquente un temps Europe Écologie – Les Verts, participant à plusieurs de leurs congrès, avant de rejoindre brièvement le Front national, dont il reste un peu moins d'un an, en 2011, le porte-parole pour les questions d'environnement. Depuis sa rupture avec le FN, il se définit à la fois comme le théoricien de la « *remigration* » et celui d'une « *écologie enracinée* ». Il fonde, en 2015, le *Mouvement pour la Remigration*. Dernière figure notable : Julien Rochedy (né en 1988). En 2006, alors qu'il n'a que dix-huit ans, il adhère au Front national, dont il devient en 2012 responsable des mouvements de jeunesse. Esprit brillant, il publie son premier essai en 2010 : *Le marteau : Déclaration de guerre à la décadence moderne*. En désaccord avec Marine Le Pen, il démissionne de ses fonctions en 2014 et quitte peu après le FN. Il se veut le théoricien d'un nouveau « *communautarisme blanc* ».

2.1.3 Les compagnons de route

Ce terme qui désignait, dans les années 1930, les intellectuels qui soutenaient le Parti communiste sans y adhérer s'applique parfaitement à un certain nombre de personnalités qui sans reprendre à leur compte la totalité des thèses défendus par les milieux identitaires en diffusent certaines. Le cas le plus typique reste le journaliste Eric Zemmour (né en 1958), auquel nous faisons allusion dans l'introduction, qui a plus que quiconque contribué à vulgariser les théories développées dans les groupes de réflexions proches de la mouvance identitaire. Dans le même ordre d'idée, nous pouvons aussi citer quelques plumes célèbres de la presse parisienne comme Ivan Rioufol (né en 1952), éditorialiste au *Figaro*, ou Dominique Jamet (né en 1936), des écrivains comme Richard Millet (né en 1953). Le philosophe Alain Finkielkraut (né en 1949) constitue un cas à part. Fils d'immigrés juifs polonais, il symbolise, à lui tout seul, la méritocratie républicaine. Comme nombre d'intellectuels de sa génération, son engagement politique débute à gauche, dans le sillage de mai 1968, il milite même un temps dans un groupuscule maoïste. Progressivement, à partir de la seconde moitié des années 1980, il s'éloigne de la gauche, d'abord pour protester contre les réformes pédagogiques, ensuite pour s'inquiéter des dérives du tiers-mondisme et du multiculturalisme. En 2013, dans l'*Identité malheureuse*, il accuse l'immigration arabo-musulmane d'être à l'origine de la crise d'identité que traverse la France. Ces compagnons de route jouent un rôle déterminant dans la diffusion des thèses identitaires, en leur permettant de toucher directement le grand public.

2.2 Les organisations

2.2.1 Les partis politiques

Les Identitaires, comme nous l'avons déjà relevé, ne croient pas à l'action politique traditionnelle. Une demi-douzaine de groupuscules se réclame de la mouvance identitaire. Il s'agit d'organisations fantomatiques qui ne font souvent que profiter de l'effet de mode qu'apporte le label « identitaire ». La Nouvelle droite avait suscité en son temps la même floraison de groupuscules. Le plus en vue de ces micro-partis est le Bloc Identitaire et son mouvement de jeunesse, Génération identitaire. Fondé en 2003 par Fabrice Robert à la suite de la dissolution du groupe d'extrême droite Unité radicale par le gouvernement français pour tentative d'assassinat contre le président Jacques Chirac, il s'est surtout signalé par quelques actions « coup de poing » : comme l'occupation du chantier d'une mosquée à Poitiers (département de la Vienne) en octobre 2012, l'invasion à Villeurbanne (département du Rhône) d'un restaurant de la chaîne *Quick* qui servait de la nourriture halal par des manifestants portant des masques de cochon, ou l'organisation d'une « soupe au cochon » pour les sans domicile fixe à Paris. Il revendiquait, en 2013, 2 000 adhérents avec ses organisations satellites, mais ce chiffre est invérifiable et probablement très exagéré. Pour le reste, les activités de ce parti semblent à peu près nulles : une candidature avortée à l'élection présidentielle de 2012, un seul candidat présenté aux législatives en 2012, trois listes aux dernières élections municipales en 2014 (*sources : Ministère de l'Intérieur*). Les autres groupuscules, comme le Parti de la France, Synthèse nationale, l'Union de la Droite nationale, le Mouvement national républicain ainsi que d'autres organisations associées au Bloc identitaire afin d'assurer une présence locale et mieux y propager leur idéologie, comme Alsace d'abord, la Ligue du Sud ou Nissa RebeLa, paraissent n'avoir qu'une existence virtuelle et se résumer à un site Internet. Ces mouvements, qui vivent dans une quasi clandestinité, et qui sont l'objet de poursuites régulières par les pouvoirs publics (Génération identitaire a fait l'objet de plusieurs condamnations en 2007, 2008, 2010 et 2012), ne regroupent probablement que quelques centaines de militants, en général très jeunes, si l'on se fie aux photographies ou reportages publiés sur ces organisations.

2.2.2 Les groupes de réflexions

Il s'agit du mode d'action principal des Identitaires. Celui qui se penche sur le milieu identitaire est toujours surpris face aux très nombreux colloques, forums, groupes de réflexions, fondations, etc. qui se réclament de cette tendance. Il y a cependant un effet trompeur, car quand on se penche en détail sur les responsables de ces organisations ou sur les personnalités qui y interviennent, on retrouve toujours les mêmes noms (ceux-là même que nous avons cités plus haut). Jean-Yves Le Gallou apparaît comme le cas le plus emblématique. Il fait figure de véritable homme orchestre de toutes ces organisations : président de la *Fondation Polémia*, de l'*Observatoire des Médias* et de l'*Institut ILIADE pour la longue mémoire européenne*, membre du *Carrefour de l'Horloge* (qui a succédé en 2015 au *Club de l'Horloge*), organisateur du *Forum de la Dissidence* et de la cérémonie des *Bobards d'or*, rédacteur en chef du *Bulletin quotidien de Réinformation* sur Radio Courtoisie, animateur

d'*e-médias* sur TV Libertés, et la liste n'est pas exhaustive. Parmi tous ces groupes de réflexions, le plus actif semble être la *Fondation Polémia* qui apparaît comme le laboratoire d'où sortent la plupart des concepts qui irriguent l'idéologie identitaire. Fondé en 2003, *Polémia* se donne pour objectif « d'affirmer sans complexe la supériorité de la civilisation européenne » et de donner aux « Euro-Français » des « armes de reconquête intellectuelle, politique et morale » (*Le Monde*, 26.09.2011). Les manifestations organisées par *Polémia* comme les *Journées de la Réinformation*, les *Bobards d'or* ou le *Forum de la dissidence* sont autant d'occasion de réunir toute la mouvance identitaire. Ces événements ont même un impact bien au-delà de ces cercles, puisque même des médias grand public, qui ne peuvent guère être suspectés de sympathie pour l'extrême-droite, comme la revue les *Inrockuptibles*, leur consacrent des articles (*Les Inrockuptibles*, 11.03.2015).

2.3 Les médias

2.3.1 Le concept de la « réinformation »

Ce concept a été inventé au début des années 2000 par J.Y. Le Gallou qui le définit ainsi : « Le politiquement correct s'impose au monde politique, administratif et intellectuel à travers les médias traditionnels. Le principe de la réinformation c'est donc de donner des informations et des points de vue alternatifs face à cette censure ». L'expression « Grand remplacement », par exemple, est entrée dans le vocabulaire courant grâce aux médias alternatifs » (*Les Inrockuptibles*, 11.03.2015). Du point de vue de la « réinformation », les médias traditionnels constituent l'ennemi à abattre, car ils sont aux mains de « l'oligarchie » et défendent les intérêts de « la superclasse mondiale ». Les grands médias serviraient de vecteur à une seule idéologie, celle qui prône « le mondialisme et le libre-échange économique », « l'antiracisme » et « la rupture des traditions et la lutte contre toute forme de valeurs familiales ». Comme toujours, le discours d'extrême droite se nourrit de thèmes apparemment anticapitalistes contre « l'oligarchie » ou la « tyrannie médiatique », et se drapent derrière la défense du « peuple » – le « vrai » – contre les « élites apatrides et mondialisées ».

2.3.2 L'utilisation habile d'Internet

Les Identitaires n'ont guère accès aux médias traditionnels. À la différence de la Nouvelle Droite qui, dans les années 1970–1980, pouvait s'appuyer sur le *Figaro Magazine* (qui tirait à l'époque à plus de 800 000 exemplaires), les Identitaires ne disposent aujourd'hui d'aucune tribune comparable, même si, comme nous l'avons déjà évoqué, certains éditorialistes de la grande presse comme Eric Zemmour, Dominique Jamet ou Yvan Rioufol, pour ne citer que les plus connus, peuvent relayer certaines de leurs idées. C'est la raison pour laquelle, dès la fin des années 1990, le milieu identitaire s'est appuyé sur Internet pour diffuser son idéologie. Ce que la presse de gauche appelle la « réactosphère » représente aujourd'hui des centaines de sites qui atteignent une audience cumulée considérable (*L'Express*, 03.12.2014 ; Sari, 2014). Notons que ces sites ne font souvent que reprendre en

boucle les mêmes articles et informations. Nous nous contenterons de présenter trois sites particulièrement révélateurs de cette mouvance.

Commençons par *fdesouche.com*, un des sites politiques les plus consultés en France, avec environ 1,5 million de visiteurs chaque mois (*Source : Alexa – Top sites in France*). Lancé en 2005 comme un blog censé relater « *les pérégrinations d'un Français de souche dans le Paris occupé* » (par les immigrés non européens et leurs descendants, s'entend...), *fdesouche.com*, dont le nom est tiré du pseudonyme de son auteur, François Desouche, prend son essor en 2006, en devenant un site qui permet aux internautes de donner leurs propres commentaires de l'actualité. Il se présente comme une revue de presse qui sélectionne et hiérarchise les « informations » jugées pertinentes selon des critères aussi étroits qu'obsessionnels. Bien que ventilés dans les rubriques traditionnelles de la presse d'information politique et générale, les articles reproduits traitent inlassablement des trois mêmes thèmes : l'immigration, l'islam, et l'insécurité, présentés plus ou moins explicitement comme des menaces pour l'identité nationale.

Ensuite *fr.novopress.info* qui s'autodésigne pompeusement comme une « agence de presse ». Le site a été fondé en 2005 par Fabrice Robert, leader du Bloc identitaire, et aurait une audience comprise entre 400 000 et 500 000 visiteurs par mois (*Source : Alexa – Top sites in France*). À la différence de *fdesouche.com*, *fr.novopress.info* produit une partie du contenu qu'il propose, mais le même travers obsessionnel domine : l'actualité n'y est vue qu'à travers la crainte de voir la « *culture occidentale* » et « *l'identité française* » submergées par des populations venues du sud de la Méditerranée et un Islam conquérant.

Enfin, *TV Libertés*, la web-télévision de la mouvance identitaire, créée en 2014 par Philippe Millau (né en 1948) (*Le Monde*, 19 mars 2012), un vieux routier de l'extrême-droite qui est passé par le GRECE, le Front national, le Mouvement national républicain et le Bloc identitaire, avec Martial Bild (né en 1961), un ancien cadre du Front national qui a rompu avec le mouvement en 2008, au poste de « directeur de l'information ». TV Liberté produit un journal télévisé quotidien ainsi que plusieurs magazines, dont un, « *Les idées à l'endroit* », est animé par Alain de Benoist, et un autre, « *e-médias* », par Jean-Yves Le Gallou.

3. L'idéologie

Le discours des Identitaires, même s'il reprend de nombreuses thématiques de la « Nouvelle droite » en les actualisant, s'en distingue cependant : l'époque a changé, la Guerre froide est finie, l'anticommunisme, qui était une des composantes essentielles du discours de la droite nationale n'a plus de raison d'être. Les principaux ennemis désignés sont désormais les États-Unis, la « *superclasse mondiale* », l'idéologie « *mondialiste et cosmopolite* », l'uniformité culturelle qui met l'identité française en danger. Dans les faits, c'est cependant le rejet de l'immigration (et de l'Islam) qui fédère ces mouvements : il prend la place que tenait jadis l'anticommunisme. Il est non seulement le plus petit commun dénominateur entre des groupes qui entretiennent malgré tout de fortes divergences idéologiques – quoi d'autre de commun, en effet, entre les Catholiques traditionnalistes

de *Civitas* et les néo-païens fascisants de *Terre et Peuple*, le mouvement fondé par Pierre Vial ? – mais il permet aussi de jeter des ponts vers la droite conservatrice.

3.1 Patriotes mais pas nationalistes

Les Identitaires récusent le nationalisme, qu'ils considèrent comme une construction intellectuelle née des Lumières et de la Révolution française, une idée devenue folle sous l'influence du Romantisme. Ils mettent au contraire en avant une approche charnelle de la patrie, fondée sur le lien inaltérable avec la terre de ses ancêtres. Se ralliant au concept « une terre – un peuple » des *ethnopluralistes* qui revendiquent la pureté culturelle et l'homogénéité des peuples, les Identitaires prônent la reconnaissance d'un héritage culturel propre à chaque ethnie, qui mérite d'être reconnu et préservé par les institutions politiques et rejettent toute uniformisation par l'extérieur qu'elle concerne la langue, la nourriture (« Ni Macdo, ni kebab ») ou les goûts musicaux. Refusant donc l'État jacobin, unitaire, métisseur⁴, les Identitaires se réfèrent souvent à des figures historiques comme Charles Martel ou Jeanne d'Arc, aux traditions populaires, dans une tendance fortement régionaliste, très ancrée dans le local. On retrouve là le vieux discours de Barrès et la conception ethnique de la nation. Pour Jean-Yves Le Gallou, « Il existe aujourd'hui deux sens très différents au mot « Français » : un sens administratif, d'abord : être français, c'est avoir une carte d'identité française, et un sens historique et culturel ensuite, pour les Français de civilisation européenne et d'expression française » (Le Gallou, 2015a). Bien sûr, pour les Identitaires, seule la seconde définition fait sens : l'identité culturelle est immuable et transmise uniquement par la filiation. Pour eux, les immigrés (en tout cas extra-européens) et leurs descendants, qui sont titulaires de la nationalité française, ne méritent que l'appellation péjorative de « *Français de papier* ». Au nationalisme, les Identitaires préfèrent le patriotisme, expression de leur attachement charnel à la terre, et prônent une identité à trois niveaux : régional (patrie charnelle), français (patrie historique) et européen (patrie civilisationnelle).

Antisémites ? Jusqu'à la fin de la Seconde guerre mondiale, l'antisémitisme a fait partie des fondamentaux de l'extrême droite française (Winock, 1982). Si Jean-Marie Le Pen (né en 1928) pouvait encore glisser dans ses discours des allusions antisémites, ce sujet est devenu un tabou absolu dans la France actuelle. Les Identitaires insistent au contraire sur le fait qu'Eric Zemmour qui, plus que quiconque, a œuvré à diffuser les idées identitaires hors du cercle restreint où elles sont nées, est lui-même d'origine juive. Néanmoins, pour qui sait lire entre les lignes, de nombreux termes utilisés par les Identitaires dégagent un fort relent d'antisémitisme : par exemple, des expressions comme « *cosmopolitisme* » ou « *capitalisme apatride* », qui, dans la littérature antisémite, sont toujours pris comme des synonymes de « judaïsme ». *L'Observatoire des Médias*, un des nombreux sites animés par l'infatigable Le Gallou, comporte la biographie détaillée de dizaines de journalistes « *du système* » et ne manque jamais de relever les ascendances juives des intéressés. Il convient aussi de remarquer que les Identitaires s'opposent à toutes les lois mémorielles,

⁴ Bloc identitaire, la Foire aux questions.

en particulier celle qui pénalise le négationnisme. Dans le même ordre d'idée, ils refusent de reconnaître « *l'unicité de la Shoah* ». Henry de Lesquen sur une vidéo postée sur YouTube dénonce ainsi la « *religion de la Shoah* » et le « *mythe d'une souffrance unique et incomparable* »⁵.

3.2 Le Grand remplacement

Cette expression a été forgée par Renaud Camus en 2002. À l'occasion d'un passage dans le village médiéval de Lunel, dans le département l'Hérault, il constate que désormais la majorité des habitants de cette commune viticole est d'origine maghrébine (ce constat correspond d'ailleurs à une réalité – depuis 2014, Lunel a en particulier été marquée par une vague de départs de ses habitants vers la Syrie pour accomplir le djihad)⁶. Ce passage à Lunel ouvre les yeux de Renaud Camus qui comprend alors qu'un phénomène de substitution des Français « de souche » par des populations d'origines non européennes du Maghreb et d'Afrique subsaharienne est en cours. Ce remplacement de la population s'accompagne d'un changement de civilisation, accentué par ce qu'il appelle la *Grande déculturation*, c'est-à-dire le renoncement de transmettre les humanités classiques à l'école. Selon lui, ce processus est voulu par ceux qu'il appelle les « *remplacistes* », en particulier l'Union européenne qui « *hairait* » les Européens « *indigènes* » et voudrait leur « *asservissement* » ou leur « *mort* ». Le but de cette politique consiste à détruire le peuple français ainsi que les vieilles nations européennes pour accélérer l'avènement du Nouvel ordre mondial. L'idéologie « *remplaciste* » serait le fruit d'une alliance entre le gauchisme tiers-mondiste, le capitalisme apatride et l'islamisme. Cette théorie simpliste, qui a l'avantage de donner une explication de tout ce qui se passe dans le monde, n'a pas rencontré tout de suite du succès dans les milieux identitaires, sans doute en raison de la personnalité de Renaud Camus et de ses engagements passés. Il faut attendre le tournant des années 2010 pour voir la mouvance identitaire se rallier à ce concept, qui connaît depuis lors une grande diffusion. Le livre de Finkielkraut, *l'Identité malheureuse*, que nous évoquions plus haut, ne fait d'ailleurs que reprendre les théories de Camus, dont il se contente de gommer les aspects les plus radicaux. Des théories proches de celle du *Grand remplacement* avaient déjà vu le jour au tournant du XIX^e siècle et du XX^e siècle. Rappelons que, pour *l'Action française*, « *les métèques* » formaient l'une des composantes de « *l'Anti-France* » et que les « *juifs faisaient peser une menace mortelle sur l'intégrité physique, spirituelle et morale du peuple français* » (Huguenin, 2013). Quant à la théorie du complot, elle constitue depuis les origines une des composantes essentielles de la pensée d'extrême droite (Girardet, 1990 ; Taguieff, 2013). Dès 1797, l'abbé Barruel, un des principaux théoriciens de la contre-révolution, attribuait ainsi la chute de la Monarchie à une conjuration fomentée par les Illuminés de Bavière avec la complicité des Rothschild, donnant ainsi pour la première fois corps au mythe du complot judéo-maçonnique. L'une des principales forces des récits complotistes réside dans le fait qu'ils résistent à toute tentative de réfutation :

⁵ www.youtube.com/watch?v=BRMH3afpXkQ

⁶ *Le Monde* (15 janvier 2015) qualifiant ainsi « Lunel de laboratoire du djihad made in France ».

toutes les preuves ainsi avancées pour montrer que le Grand remplacement n'existe pas se transforment en autant de preuves de son existence. Les Identitaires et leurs épigones sont intimement persuadés que les statistiques avancées par l'INSEE, ou les études produites par des universitaires sur l'immigration, ne sont que mensonges et falsifications. De toute façon, pour se rendre compte de la réalité du Grand remplacement, « *il suffit d'ouvrir les yeux* » comme l'affirme Renaud Camus.

3.3 La « remigration »

Partant du principe qu'une société multiculturelle est d'abord une société multi-conflictuelle, les Identitaires considèrent qu'à long terme la cohabitation entre « *Français de souche* » et populations issues de l'immigration est impossible et qu'elle conduit inéluctablement à la guerre civile. La solution à ce problème est, pour les Identitaires, la « *remigration* » – en bon français, il faudrait d'ailleurs dire le *réémigration* – c'est-à-dire le retour des populations « *allogènes* » dans leurs pays d'origine. Les Identitaires ont conscience qu'il s'agit d'un projet à long terme et qui demandera du temps à se réaliser. Plusieurs « *plans de remigration* » circulent dans la mouvance identitaire, mais aucun ne semble véritablement possible à mettre en œuvre. En novembre 2015, tout le gratin de la mouvance identitaire, de Guillaume Faye à Renaud Camus, a assisté à Paris aux « *Assises de la remigration* », pour jeter les bases d'un programme allant dans ce sens. Le préalable pour l'exécution de ces plans reste bien sûr l'établissement d'un « régime fort », ce que les Identitaires évitent soigneusement de dire ouvertement. En attendant, ils proposent qu'on mette fin aux « *pompes aspirantes de l'immigration* », interdire aux immigrés l'accès aux aides sociales. Tous les participants affirment, la main sur le cœur, que la « *remigration* » doit être un processus pacifique et qu'elle doit venir des immigrés eux-mêmes. On est bien sûr en droit de douter de la sincérité de ces déclarations, car chacun est bien conscient que l'expulsion de plusieurs millions de personnes ne se ferait certainement pas sans le recours à des moyens de coercition plus ou moins violents.

Au sein de la nébuleuse identitaire, certaines voix doutent cependant de la faisabilité de la *remigration*. Elles comprennent qu'une telle politique conduirait inévitablement à la guerre civile. C'est pourquoi elles préconisent de reconnaître le communautarisme comme une réalité (Rochedy, 2015). Pour Julien Rochedy, il faut que les « *Euro-français* » (comprendre les blancs) s'organisent à leur tour en communauté. Il va même plus loin, en préconisant la communautarisation des systèmes scolaire et de protection sociale. Il appelle les derniers « *Bons européens* » à organiser des « *sanctuaires* », pour protéger ce qui « *mérite de l'être au milieu d'un flot de barbaries* ». Cette vision rappelle beaucoup les théories et les pratiques des partisans de l'*apartheid*, dont la traduction signifie développement séparé...

L'idéologie identitaire apparaît comme un habile amalgame d'idées disparates, dont certaines sont assurément nouvelles, alors que d'autres plongent leurs racines dans les plus anciennes traditions de l'extrême droite. La grande habileté des Identitaires réside dans leur aptitude à utiliser les réseaux sociaux et à créer le « *buzz* ». De ce point de vue, l'un des exemples les plus caractéristiques et les plus réussis reste l'affaire « *l'apéro*

saucisson-pinard ». En mai 2010, une internaute, Sylvie François – probablement un personnage fictif – lance sur Facebook une invitation à un « *apéro saucisson-pinard* », prévu le 18 juin (date anniversaire de l'appel à poursuivre la résistance lancé à Londres par le général de Gaulle en 1940), dans le quartier de la Goutte d'Or dans le XVIII^e arrondissement de Paris, afin de dénoncer les prières de rue des musulmans. L'appel, relayé par tous les sites de la « réacosphère », fait le *buzz*. Les grands médias évoquent l'affaire. Finalement, la Préfecture de police, inquiète par l'ampleur prise par ce projet, décide d'interdire la manifestation et les Identitaires peuvent ainsi se poser en martyres et en dissidents.

4. Les Identitaires et le Front national

Les relations entre Identitaires et Front national sont ambiguës et caractérisées par une méfiance réciproque (Dupin, 2014).

4.1 Du point de vue des Identitaires

Les Identitaires, qui se définissent d'abord comme des intellectuels, méprisent au plus haut point la « politique politicienne ». Pour eux, les élections ne sont qu'une vaste supercherie, « *la superclasse mondiale gardant le contrôle de la situation grâce à la puissance de l'appareil d'ahurissement médiatique* » (Le Gallou, 2015b). Il ne faut donc pas attendre un changement de régime par la voie électorale. Partant de ce constat, l'une des premières différences entre les deux « groupes » réside donc dans les moyens utilisés pour propager leurs idées : en effet, la stratégie « électoraliste » suivie par le Front national apparaît comme une aberration, voire une trahison aux Identitaires, qui cherchent plus à reconquérir directement l'espace et le dialogue publics à travers leur tissu associatif et médiatique et agissent localement sur le terrain social (la *soupe au cochon* mentionnée plus haut, sécurisation dans les transports en commun, etc.). Par ailleurs, la politique de « *dédiabolisation* » du FN mise en œuvre par Marine Le Pen est jugée très négativement et Florian Philippot, n° 2 du FN, qui passe pour l'artisan de cette stratégie, fait l'objet d'attaques venimeuses. Ainsi, Henry de Lesquen affuble-t-il systématiquement son nom de l'épithète « *funeste* ».

Néanmoins, les milieux identitaires constatent que le Front national, qui est en pleine phase d'expansion, pourrait servir de marchepied pour accéder au pouvoir. D'où les tentatives des Identitaires, un peu comme jadis les trotskistes avec le Parti socialiste, de faire de l'*entrisme* dans le mouvement lepéniste.

Pourtant, il existe un certain nombre d'incompatibilités doctrinales entre la Front national et les Identitaires. Le FN, version Marine Le Pen – Florian Philippot, se veut *national-républicain* : il préconise un État fort, s'oppose aux velléités régionalistes et donne la priorité à la défense de la souveraineté nationale, ainsi qu'à la lutte contre les communautarismes. Les Identitaires, au contraire, se méfient de l'État et mettent en avant les « *communautés organiques* ». Se référant à une identité en 3 niveaux, comme nous l'avons vu, ils mettent l'accent sur l'identité régionale et rêvent de rétablir les libertés locales telles qu'elles existaient sous l'Ancien régime. La défense des langues régionales figure d'ailleurs parmi leurs priorités. Face à une représentation souverainiste de la France

et à l'opposition sévère à la construction européenne du Front national, les Identitaires, au contraire, s'affirment pour l'unité de l'Europe, qu'ils conçoivent d'un point de vue culturel et racial. Une opposition sémantique sur le concept de l'identité sépare donc le FN des Identitaires.

On relèvera pour finir que les Identitaires, qui ont pourtant des opinions sur à peu près tout, restent d'une étonnante discrétion sur leurs projets politiques. Ils se contentent en général de scander des slogans vides de sens, du style « *rendre la parole au peuple* » ou « *balayer les élites corrompues* ». Ce silence s'explique aisément par le fait que les véritables projets des Identitaires relèvent de l'indicible : fonder une société hiérarchisée et racialement pure.

4.2 Du point de vue du Front national

La direction du Front national prétend n'avoir aucun contact avec les Identitaires, dont les positions extrémistes vont à l'encontre de la politique de « *dédiabolisation* » conduite par Marine Le Pen. Néanmoins, parmi les candidats présentés aux élections par le FN, on relève plusieurs figures issues de la mouvance identitaire, en particulier en Provence-Alpes-Côte d'Azur : par exemple Philippe Vardon, le fondateur de Nissa rebela, un groupuscule identitaire niçois, qui était le n° 2 de la liste FN dans le département des Alpes-Maritimes, lors des régionales de 2015. Le Bloc identitaire a aussi appelé à voter pour le Front national lors des élections européennes de 2014.

Le Front national n'hésite pas non plus à s'inspirer de certaines propositions émanant des milieux identitaires ou à utiliser certaines expressions forgées par cette mouvance, comme la « *réinformation* », même s'il se garde bien de reprendre à son compte des thématiques telles que le *Grand remplacement* ou la *remigration*. Florian Philippot considère ainsi que ce thème du « *Grand remplacement* » est « *confus* » et dangereux dès lors qu'il suggère « *une conception racialisée que nous ne partageons pas* ». Pourtant, le FN ne peut se couper de son électorat, qui se montre de plus en plus sensible aux thématiques lancées par les Identitaires, qui semblent avoir gagné la bataille des « idées » auprès de cette frange de l'opinion. Le FN, depuis sa création, a toujours su se tenir habilement à l'écart des querelles de chapelles qui traversent l'extrême-droite française. Ni Jean-Marie Le Pen, ni sa fille ne sont des idéologues. Sur ces questions, ils ont toujours agi avec un grand opportunisme, flairant le sens du vent. Aujourd'hui, Marine Le Pen cherche à tout prix à donner une image *républicaine* à son mouvement. Lors des scrutins de 2012 (élections présidentielles et législatives) et 2014 (européennes et municipales), son parti a renoncé à placer la lutte contre l'immigration comme sa priorité, préférant concentrer ses coups sur l'intégration européenne. Il n'est pas certain que cette stratégie se révèle payante à long terme. Pour les électeurs du FN, la question de l'immigration demeure leur principal motif de vote. Le FN paraît proposer, face à l'islamisation de la France, une solution différente de la « *remigration* » des Identitaires : outre l'arrêt total de l'immigration, ils préconisent en effet l'intégration / l'assimilation des étrangers déjà présents en France, processus impossible à accomplir pour les Identitaires. Quoiqu'on en pense, l'évolution ethnique des populations

vivant en Europe est devenue un enjeu idéologique majeur qui concerne l'ensemble de la société française (Meyer, 2014).

5. Conclusion

Apparu au tournant des années 1990–2000, le mouvement identitaire connaît une audience croissante ces dix dernières années. Sous ce terme « Identitaires » se regroupe une école de pensée qui, au-delà de ses différences internes, partage un certain nombre de points communs : le rejet du multiculturalisme et de la mondialisation, l'aspiration à créer un État fondé sur une communauté culturelle et raciale (même si, bien sûr, le mot « race » n'est jamais prononcé ouvertement). La stratégie des Identitaires n'est pas tant de conquérir le pouvoir par la voie électorale que de diffuser leur idéologie par le biais de colloques, de publication, et surtout d'Internet. Le mouvement identitaire n'est pas un phénomène propre à la France. Des mouvements similaires se développent à travers toute l'Europe : celui de Pegida en Allemagne, de Vlaams Belang (L'intérêt flamand) comme voix politique d'un plus large mouvement identitaire en Flandre, la Ligue du Nord et Casa Pound en Italie, ou encore la Plataforma per Catalunya en Espagne, parti politique d'extrême droite axé sur le contrôle de l'immigration. Cependant, c'est en France que ce mouvement rencontre le plus de succès. Même si le Front national se défend d'entretenir des relations avec les Identitaires, son électorat est de plus en plus sensible à un discours qui joue sur la peur du « *Grand remplacement* » et offre une solution définitive pour mettre fin à cette menace : la « *remigration* ».

Les Identitaires sont certes des marginaux, mais leur poids dans le débat public ne doit pourtant pas être sous-estimé. Le succès du livre d'Eric Zemmour témoigne encore de l'écho rencontré dans la population par leur discours. La droite conservatrice et libérale multiplie ces dernières années les propositions pour limiter l'immigration (même si elle ne les met jamais en application). Les Identitaires peuvent enfin profiter du malaise de la gauche sur ces questions. Celle-ci hésite entre deux répliques : nier l'évolution ethnique de nos sociétés, à grand renfort de statistiques plus ou moins biaisées, ou bien s'en féliciter au nom de la « *diversité* » et d'une « *nouvelle richesse culturelle* ». Ces hésitations et postures défensives donnent un avantage non négligeable à un discours outrancier mais clair.

Résumé. Hnutí „Les Identitaires“ ve Francii. Článek si klade za cíl popsat hnutí *Les Identitaires*, působící ve Francii od počátku 21. století. Zaměřuje se na jeho nejvýznamnější osobnosti i média, analytická fóra a skupiny propagující jeho ideologii. Podrobněji představuje koncept „*remigration*“, „*Grand remplacement*“ i pojetí kulturní identity, ke které se propagátoři tohoto nejednotného hnutí hlásí. Poslední část je věnována vztahu *Les Identitaires* ke straně *Le Front national*.

Bibliographie

- BARRÈS, Maurice (1899). *La terre et les morts – Sur quelle réalité fondée la conscience française*. Paris : La Ligue de la Patrie française.
- BEAUNE, Colette (1985). *Naissance de la nation France*. Paris : Gallimard.
- CAMUS, Renaud (2012). *Le Grand remplacement*. 3^e édition revue et augmentée. Sans éditeur.
- CASAJUS, Emmanuel (2012). “Les Identitaires ou l’art de négocier avec les signes”. *Aménagement, lien, contournement*, n° 1, pp. 54–63.
- DIGEON, Claude (1959). *La crise allemande de la pensée française (1870–1914)*. Paris : Presses universitaires de France.
- DUPIN, Eric (2014). *Le Front national sous la pression de la mouvance identitaire* [online]. Disponible sur : <http://www.slate.fr/story/94905/front-national-mouvance-identitaire>
- DURAND, Pascal ; SINDACO, Sarah (2015). *Le discours néo-réactionnaire*. Paris : CNRS.
- FINKIELKRAUT, Alain (2013). *L’identité malheureuse*. Paris : Stock.
- FRANÇOIS, Stéphane (2009). “Géopolitique des Identitaires”. *Les Cahiers rationalistes*, n° 601, pp. 19–30.
- GIRARDET, Raoul (1990). *Mythes et mythologies politiques*. Paris : Le Seuil.
- HUGUENIN, François (2013). *L’Action française*. Paris : Perrin.
- LE GALLOU, Jean-Yves (1985). *La préférence nationale : réponse à l’immigration*. Paris : Albin Michel.
- (2008). “Douze thèses pour un gramscisme technologique”. *Polémia* [online]. Disponible sur : <http://archives.polemia.com/article.php?id=1763>
- (2010). “Dix-sept thèses sur la tyrannie médiatique”. *Polémia* [online]. Disponible sur : <http://archives.polemia.com/article.php?id=2832>
- (2013). *La tyrannie médiatique*. Versailles : Via Romana.
- (2015a). “Si tout le monde peut être français, le communautarisme est inévitable”. *Polémia* [online]. Disponible sur : <http://www.polemia.com/si-tout-le-monde-peut-etre-francais-le-communautarisme-est-inevitable/>
- (2015b). “Sept Leçons du deuxième tour des régionales”. *Polémia* [online]. Disponible sur : <http://www.polemia.com/sept-lecons-du-deuxieme-tour-des-regionales/>
- L’Express*, 3 décembre 2015. Wikistrike, Quenelle+, Tv Libertés : dans la nébuleuse des sites de « vraie information » [online]. Disponible sur : http://www.lexpress.fr/actualite/politique/wikistrike-quenelle-liberte-tv-dans-la-nebuleuse-des-sites-de-vraie-information_1628541.html
- Le Monde*, 8 août 2011. FN : le malentendu Laurent Ozon [online]. Disponible sur : lemonde.fr/2011/08/15/fn-le-malentendu-laurent-ozon/
- Le Monde*, 26 septembre 2011. Robert Ménard intervenant vedette d’un club de l’extrême... extrême-droite [online]. Disponible sur : lemonde.fr/2011/09/26/robert-menard-intervenant-vedette-dun-club-de-lextreme-extreme-droite/

- Le Monde*, 19 mars 2012. Philippe Millau est débarqué du Bloc identitaire [online]. Disponible sur : <http://droites-extremes.blog.lemonde.fr/2012/03/19/philippe-millau-est-debarque-du-bloc-identitaire-la-rancon-dun-putsch-manque/>
- Les Inrockuptibles*, 11 mars 2015. L'extrême-droite fait le plein sur la critique des médias [online]. Disponible en : <http://www.lesinrocks.com/2015/03/11/actualite/bobards-dor-lextreme-droite-fait-le-plein-sur-la-critique-des-medias-11577>
- LINDENBERG, Daniel (2002). *Le Rappel à l'ordre : Enquête sur les nouveaux réactionnaires*. Paris : Le Seuil.
- RENAN, Ernest (1882, 1991). *Qu'est-ce qu'une nation ?* Paris : Éd. Bordas (Réédition).
- ROCHEDY, Julien (2015). *Pour un discours communautariste* [online]. Disponible en : www.rochedy.fr/2015/03/pour-un-discours-communautariste.html
- SARI, Antoine (2015). *Réinformation et désinformation : l'extrême droite des médias en ligne*. Acrimed [online]. Disponible sur : <http://www.acrimed.org/Reinformation-et-desinformation-l-extreme-droite-des-medias-en-ligne>
- TAGUIEFF, Pierre-André (1993). "Origines et métamorphoses de la Nouvelle droite". *Vingtième siècle*, vol. 40, n° 1, pp. 3–22.
- TAGUIEFF, Pierre-André (2013). *Court traité de complotologie*. Paris : Mille et une nuits.
- WINOCK, Michel (1982). *Edouard Drumont et C^{ie} – Fascisme et antisémitisme en France*. Paris : Le Seuil.
- ZEMMOUR, Eric (2014). *Le suicide français*. Paris : Albin Michel.

Pierre Brouland et Kateřina Dvořáková
Katedra románských jazyků
Fakulta mezinárodních vztahů
Vysoká škola ekonomická
Nám. W. Churchilla 4
CZ–130 67 PRAHA 3
République tchèque

LA POLÍTICA CULTURAL DE CHECOSLOVAQUIA EN URUGUAY DURANTE LAS DÉCADAS 1950 Y 1960

Michal Zourek

El Instituto de Historia Argentina y Americana “Dr. Emilio Ravignani”, Argentina
Instituto Tecnológico y de Negocios (VŠTE) en České Budějovice, República Checa
zourek@centrum.cz

Resumen. El artículo analiza, a través de fuentes primarias y secundarias, la política cultural de la Checoslovaquia comunista hacia Uruguay durante los años cincuenta y sesenta del siglo XX. Durante la Guerra Fría la diplomacia clásica checoslovaca tenía posibilidades limitadas en la región. En este sentido las autoridades de Praga apelaban a los buenos antecedentes culturales para promover intereses políticos y económicos. Especialmente la música clásica (Janáček, Dvořák, Smetana) y el cine, tradicionalmente exitoso en los festivales internacionales (Jiří Trnka), alcanzaron una gran popularidad. La década de los 60 se puede considerar como la época de la cooperación cultural más intensa entre los dos países que a la vez representa uno de los casos más exitosos de la política cultural de Checoslovaquia en América Latina. Después del golpe de Estado en Uruguay de 1973, las posibilidades de la promoción cultural de Checoslovaquia en este país fueron mínimas.

Palabras clave. Relaciones culturales. Guerra Fría. Comunismo. Uruguay. Checoslovaquia. América Latina.

Abstract. *The Cultural Policy of Czechoslovakia towards Uruguay in 1950s and 1960s.* This article analyzes the cultural politics of Czechoslovakia against Uruguay during the first two decades of the Cold War through documents from Czech archives and literature from that period. With regard to the limited possibilities of classical diplomacy of communist Czechoslovakia in the region, it was the Czechoslovak culture that was conducive to promote political and economic interests of the

country. Especially Czechoslovak classical music (Janáček, Dvořák, Smetana) and also cinematography, which was traditionally successful at international film festivals (Jiří Trnka), achieved great popularity. The 1960s can be identified as the period of the most intense cultural cooperation between the two countries and in the same time it was one of the best examples of the cultural policy of Czechoslovakia in Latin America. After the coup in 1973, the possibilities for cultural promotion of Czechoslovakia in Uruguay were minimal.

Keywords. Cultural relations. Cold War. Communism. Czechoslovakia. Uruguay. Latin America.

1. Introducción

Durante la Guerra Fría, las relaciones políticas de Checoslovaquia con América Latina fueron reflejo de las relaciones de la Unión Soviética con esa región. La autonomía de la política exterior de los satélites comunistas era limitada. Como la mayoría de las administraciones latinoamericanas no simpatizaba con, o hasta veía como una amenaza el comunismo, la tendencia general de estos países durante todo el período de la Guerra Fría fue establecer con el Bloque del Este más vínculos comerciales que diplomáticos. Esta cierta paralización de la diplomacia clásica de Checoslovaquia comunista en América Latina significó un aumento de la importancia de los instrumentos del “soft power” (Nye, 2004). La música, la literatura, y con el tiempo también el cine checoslovaco alcanzaron un gran renombre internacional y se convirtieron en “armas ideológicas” importantes en los intentos de expandir por el mundo una imagen positiva del modelo imperante en la Europa del Este, así como de la vida cotidiana de sus habitantes (Stonor Saunders, 1999)¹.

La relevancia de la cultura en las relaciones internacionales durante la Guerra Fría es lo que intentamos mostrar en el caso de Checoslovaquia y Uruguay. El país hispanohablante más pequeño y menos poblado de Sudamérica atraía la atención de Praga por su posición estratégica, su estabilidad política y la estructura de su economía. Debido a las olas inmigratorias que se produjeron en el siglo XIX y en el primer tercio del siglo siguiente, Uruguay se fue convirtiendo en una nación bastante cercana a Europa. Las políticas del Bloque del Este hacia América Latina y las distintas coyunturas políticas que atravesó Uruguay nos permiten dividir las relaciones checoslovaco-uruguayas en varios períodos. En nuestro análisis de las actividades de difusión y de los intentos de penetración cultural del gobierno checoslovaco en Uruguay nos dedicamos a las décadas de 1950 y 1960 que representan unos de los casos más exitosos de la política cultural de Checoslovaquia en toda América Latina.

Las políticas culturales durante la Guerra Fría representan un tema muy prometedor de investigación, pero a la vez hasta ahora poco explotado en los estudios latinoamericanos. El desequilibrio existente entre los trabajos que analizan los lazos de América Latina con los Estados Unidos y la Unión Soviética se nota claramente también en este campo. La mayoría de las publicaciones se dedica a la diplomacia cultural de Washington

¹ El periodista inglés Frances Saunders usó el término “Guerra Fría cultural” que definió como “batalla por la conquista de las mentes humanas”.

(Joseph, LeGrand, Ricardo D. Salvatore (ed.), 1998; Hixton, 1998; Calandra, Franco (eds.), 2012) mientras que el problema de la diplomacia cultural del Bloque del Este hacia América Latina (Pedemonte, 2010; Rupprecht, 2015) no ha constituido un objeto de estudio privilegiado.

Este artículo analiza el tema desde la perspectiva y los objetivos checoslovacos a partir de fuentes oficiales producidas por el gobierno de ese país. En su mayoría se trata de los documentos del Archiv Ministerstva zahraničních věcí (Archivo del Ministerio de Relaciones Exteriores) y del Národní archiv (Archivo Nacional). Para presentar la política checoslovaca en un contexto más amplio, se presta atención también a las actividades en otros países de América Latina.

2. Inicios de la propagación organizada

A consecuencia de la consolidación postbélica y la llegada del comunismo en 1948, Checoslovaquia, al igual que otros países del Bloque soviético, prestó muy poca atención a América Latina hasta los años cincuenta. Uno de los pocos medios de propaganda checoslovaca en la región lo representó Radio Praga, el servicio de la Radiodifusión Internacional checoslovaco fundado en 1936. Ya en diciembre del año siguiente empezó su emisión en español. En marzo de 1939, con la ocupación nazi y la proclamación del Protectorado de Bohemia y Moravia, la emisión hacia América Latina fue suspendida y se renovó en 1947, dos años después de la guerra, con una frecuencia diaria de 15 minutos. El programa transmitía la música checoslovaca y el noticiero en español y, como iba destinado a los compatriotas, también en checo y eslovaco. El objetivo principal de Radio Praga durante la época del comunismo era “desmentir las falsedades y calumnias que se decían de la Checoslovaquia socialista y atraer a los oyentes a la ideología socialista” (Šulc, 1979: 55–56).

Otro instrumento lo representaron las actividades de las legaciones. Además, en los años cincuenta en América Latina fueron fundados cinco institutos checoslovacos. Concretamente en Brasil, Chile, Bolivia, Venezuela y México. En algunos países, por ejemplo en Argentina, la propagación estaba asegurada por los compatriotas, no obstante, en Uruguay su influencia fue muy limitada. Según las estimaciones, a mediados de los años cincuenta vivió en Uruguay un millar de compatriotas checoslovacos (Zourek, 2014: 282–283).

Solo después de la muerte de Stalin en 1953 podemos notar un aumento de contactos del Bloque del Este con América Latina que se reflejó también en el campo cultural. Ya al año siguiente una delegación checoslovaca llegó a la primera edición del Festival Internacional de Cine de Mar del Plata en Argentina. La primera gran visita de un grupo de artistas checoslovacos en América Latina tuvo lugar en 1956. El conjunto de danza folclórica Lúčnica dentro de su gira de 101 días realizó 98 exhibiciones en 22 ciudades de Argentina, Uruguay y Brasil. En julio Lúčnica realizó siete actuaciones en Montevideo y el mismo número de actuaciones en el interior, al que asistieron 20.000 espectadores. En julio del

mismo año también tuvieron lugar dos conciertos del Cuarteto de Janáček que volvió de nuevo a Uruguay en 1959².

La futura intensiva cooperación checoslovaco-uruguaya en el campo cultural se inició en 1956 durante la visita a Praga de Héctor Laborde, el director general del uruguayo Servicio Oficial de Difusión, Radiotelevisión y Espectáculos (SODRE)³. Esta institución, fundada en 1929 con el objetivo de fomentar la difusión de información, cultura y arte, disponía de un canal televisivo y radiofónico mediante el cual la música y el cine checoslovacos poco a poco penetraban en Uruguay. La emisora de radio SODRE, la única emisora sin objetivos comerciales en el país, desde el fin de los años cincuenta emitía cada domingo un programa de treinta minutos dedicado a la música clásica checoslovaca. La distribución de grabaciones fue garantizada por la Radiodifusión Checoslovaca a través de la legación checoslovaca.

La colaboración con el SODRE ayudó a entrar en Uruguay no solo a la música, sino también al cine checoslovaco. Desde 1956 los artistas checoslovacos participaron regularmente en el Festival Internacional de Cine Documental y Experimental organizado por el SODRE⁴. Una popularidad extraordinaria la adquirió ante todo la obra del director de películas de animación, Jiří Trnka, quien visitó Uruguay en 1957. Gracias al festival montevideano donde recibía regularmente galardones, la obra del “Walt Disney de la Europa del Este” fue muy popular también en otros países de América Latina. Varios intelectuales y artistas destacados fueron admiradores de su trabajo.

En cuanto a la literatura, ya en los años cincuenta el régimen comunista checoslovaco se esforzó por publicar en América Latina las obras de autores que eran partidarios del régimen. En Uruguay había pocas editoriales y la mayoría de los libros se importaba desde Argentina, cuyas casas jugaban un papel muy relevante en toda América del Sur. Sin ninguna duda, comparando con el cine, la divulgación a través de los libros era mucho más difícil. Este tipo de manifestaciones podía satisfacer las necesidades e intereses de solo algunos grupos de lectores particulares, mientras la mayoría permanecería indiferente (Blasier, 1987: 15).

En 1960 el Ministerio de Educación y Cultura de Checoslovaquia llegó a la conclusión de que la propaganda a través de la literatura en América Latina era una tarea inútil que no había traído ningún éxito. Durante la década de 1950 en Argentina se publicaron solo tres obras dedicadas a la glorificación de ideas comunistas. Entre los motivos figuraba la mala propagación, los problemas de traducción, los insuficientes contactos con las editoriales y la comercialización. “Las editoriales progresistas que tienen interés por la literatura checoslovaca no disponen de muchos recursos financieros y se dirigen a un círculo de lectores relativamente estrecho.”⁵

² AMRREE, f. Dokumentace teritoriálních odborů (Documentación de Departamentos Territoriales, DDT), Uruguay, libro 1, Hospodářsko-politická zpráva o Uruguayi, 14.06.1957, p. 7.

³ AMRREE, f. DDT, Uruguay, libro 1, 05.07.1956.

⁴ AMRREE, f. DDT, Uruguay, libro 1, 05.07.1956.

⁵ AMRREE, f. Porady kolegia (Reuniones del Colegio) 1953–1989, libro n° 55, Dlouhodobá koncepce MŠK pro provádění kulturních a školských styků se zeměmi Latinské Ameriky, 24.11.1960, p. 15.

El primero de estos libros apoyados por el régimen comunista checoslovaco lo representa *Reportaje al pie de patíbulo* (Reportáž psaná na oprátce) de Julius Fučík que fue publicado por primera vez en Buenos Aires en 1950 en la tirada de 5.000 ejemplares. La segunda obra es el trabajo de su esposa Gusta llamado *Julius Fučík* (1954). El tercer libro es del entonces presidente checoslovaco Antonín Zápotocký *Nuevos combatientes surgirán* (Vstanou noví bojovníci, 1954). De estas obras, mayor fama mereció la obra de Fučík. El crítico cultural y militante político que sacrificó la vida por sus ideas, se convirtió en el prototipo ideal del hombre nuevo que fue capaz de atraer los ideales comunistas a la sociedad, ante todo a la generación de los jóvenes. La obra de Fučík, algunas veces traducida también como *Reportaje al pie de la horca*, en pocos años se convirtió en la obra más traducida en la historia de la literatura checa con versiones en más de ochenta idiomas, hasta en *swahili* o guaraní. En América Latina “el mito de Fučík” tuvo una gran repercusión y su lectura fue ineludible para la militancia de los sesenta y setenta. Solamente en Argentina hasta ahora se han publicado once ediciones del *Reportaje*. La primera edición uruguaya del *Reportaje* salió en 1972 por la iniciativa del Partido Comunista de Uruguay (PCU) (Fučík, 1972).

3. La cooperación alcanza su máximo nivel

La Revolución Cubana había despertado un interés sin precedentes por América Latina en Europa Oriental. Checoslovaquia aumentó notablemente su esfuerzo por ampliar sus contactos con esta región y el español se había convertido en una carrera de estudios apoyada políticamente. El objetivo de la propaganda hacia América Latina era convencer sobre el modelo comunista de sociedad. Su base fue creada por las informaciones sobre la vida en Checoslovaquia y por los temas relacionados con el desarrollo de las relaciones con América Latina. Los medios más importantes de la propaganda exterior fueron la radio y la prensa.

Tras el asenso de Fidel Castro, la Radiodifusión Checoslovaca apoyaba las creaciones de clubes de oyentes de Radio Praga en el exterior. El primero de todos surgió en Cuba en 1960 y en las próximas dos décadas aparecieron más de 600 de estos clubes, principalmente en África. En América Latina los clubes fueron fundados, además de en Cuba, en Colombia, Chile y Brasil (Šulc, 1979: 59). En cuanto a la prensa, en 1961 se publicaron en Checoslovaquia 19 periódicos en lenguas extranjeras. En español salieron 10 periódicos y 6 de ellos se dedicaron a la propagación del comercio exterior. En la prensa dominaban las frases ideológicas generales, mientras que prácticamente no se encontraba información relevante sobre las relaciones checoslovaco-latinoamericanas.

Por otro lado, la política del anticomunismo exacerbado fomentada por los Estados Unidos, que afectó a América Latina después de la toma de mando de Castro, representó un obstáculo extraordinario para el desarrollo de las relaciones con varios países. Por ejemplo, la mayoría de los gobiernos latinoamericanos no mostró ningún interés por firmar un acuerdo cultural con la Checoslovaquia comunista. Basándose en el hecho de que muchos de los intelectuales uruguayos eran de orientación izquierdista, Checoslovaquia se puso en el camino de la conclusión de acuerdos parciales con varias organizaciones culturales

de América Latina. En los próximos años Uruguay representaría uno de los casos más exitosos de esta estrategia. Las razones de la colaboración fructífera hay que buscarlas en las condiciones políticas de Uruguay, así como en el desarrollo desfavorable en los países vecinos, especialmente en Argentina. Este hecho se refleja también en la concepción de la política exterior checoslovaca hacia los países de América Latina desde 1963 donde estaba precisado el principio de “aprovechar todas las oportunidades para desarrollar relaciones políticas y culturales con Uruguay”.⁶

La mencionada colaboración con el SODRE fue seguida por el acuerdo firmado en Praga en 1959 entre la Unión de Periodistas Checoslovacos y los representantes de los periodistas uruguayos. Dos años más tarde tuvo lugar el tratado entre la Unión de Escritores Checoslovacos y la Sociedad de Escritores Uruguayos en la cual tuvieron un gran mérito los autores comunistas Felipe Novoa y Alfredo Gravina.⁷ En el mes de diciembre de 1963 estuvo en Praga el periodista Eduardo Galeano, más tarde uno de los más famosos escritores de América Latina. La visita fue realizada por consejo de la legación checoslovaca en Montevideo con el fin de que Galeano escribiera unos artículos sobre ese país. En el semanal *Marcha* donde trabajó como redactor el 27 de diciembre Galeano publicó el reportaje de dos páginas sobre su visita a Praga (Galeano, 1963: 22–23). El periodista, que en aquel entonces tenía 23 años, describe de una manera magistral la atmósfera de la vida cultural checoslovaca marcada por la liberalización política.

Las cuatro de la mañana en la plaza de Wenceslao. Comemos salchichas en un quiosco, con un amigo de hace diez minutos. Hace frío en el fin del otoño; la nieve, prematura, se deja estar sobre los tejados. “Lo recuperamos”, dice mi amigo. Tiene un libro en la mano, primera edición desde los años de la guerra: se llama *La metamorfosis*, y su autor, Franz Kafka, está de moda. Acaba de ser redescubierto en su propia patria este genio torturado y solísimo; checo al fin, gloria nacional, hasta se ha organizado un congreso para discutir su obra. La angustia ya no se considera una mercancía capitalista (Galeano, 1963: 22).

Galeano visitó numerosas exposiciones y representaciones de los teatros independientes, con más detalle se ocupa del fenómeno de *La linterna mágica*. Evalúa las películas de la Nueva Ola checoslovaca *Zlaté kapradí* (Los helechos de oro) de Jiří Weiss y *Až přijde kocour* (Cuando viene el gato) de Vojtěch Jasný, que le cautivó. También visitó el taller de Jiří Trnka con quien habló de su creación cineasta.

Lo fui a visitar a un viejo convento jesuita donde tiene instalados sus estudios; la sala del primer piso, donde se realiza la filmación, está impregnada de historia: fue, en su época la más importante de Praga; allí Beethoven y Liszt ofrecían sus conciertos. Ahora están, sobre las mesas, los muñequitos articulados de goma, madera y metal. Reconozco a los personajes del *Sueño de una noche de verano*, uno por uno; juego con ellos mientras conversamos, los hago inclinarse, saludar, tocar la trompeta, correr (Galeano, 1963: 23).

En 1965 visitó Checoslovaquia también el dramaturgo Mauricio Rosencof, que fue invitado por la Unión de Escritores Checoslovacos. En el mismo año visitaron a Uruguay

⁶ AN, f. 1261/0/11, 223, 542, 6, Povýšení československého vyslanectví v Montevideu na velvyslanectví, 25.08.1964.

⁷ AMRREE, f. DDT, Uruguay, libro 3, ZÚ Montevideo – navázání přímých styků Svazu uruguayských spisovatelů se Svazem čsl. spisovatelů, 28.09.1961.

los escritores checoslovacos Norbert Frýd y Lubomír Čivrný (Čivrný, 2000: 164–166). En 1966 estuvieron en Checoslovaquia Alberto Zeballos, el presidente de la Asociación General de Autores Uruguayos, y también el famoso Mario Benedetti. Todos como invitados de la Unión de Escritores Checoslovacos.

Las posibilidades de penetración cultural en Argentina empeoraron en la segunda mitad de la década de los 60 durante el gobierno militar de Juan Carlos Onganía (1966–1970). En estos años “los argentinos que querían estar al tanto de la cultura no censurada cruzaban al Río de la Plata y se volcaban en las librerías uruguayas, que en sus vidrieras exhibían los libros junto al letrero: *Prohibido en la Argentina*. Las mesas tenían obras de Carlos Marx, Paulo Freire, Eduardo Galeano, y todo intelectual de izquierda o sospechoso para el régimen argentino” (Ferreira, 2000: 204). Sin embargo, el mercado limitado no ofrecía muchas posibilidades y a pesar de la situación en Argentina, Checoslovaquia no era de interés en las editoriales uruguayas. En la década de los sesenta salió solamente un libro de poesía – la colección de las obras de Seifert, Novomeský, Holan y Hrubín (*Poesía Checa*, 1967).

En 1965, durante la visita de la delegación cultural uruguaya, se firmó el acuerdo entre la Universidad Carolina en Praga y la Universidad de la República en Montevideo sobre la cooperación y el intercambio de profesores y publicaciones científicas. En aquel entonces Checoslovaquia otorgaba cinco becas por año a los estudiantes uruguayos, sobre todo se trataba de las especialidades técnicas. El intercambio recíproco de profesores y estudiantes de doctorado tropezaba con problemas financieros de la parte uruguaya. Puesto que a principios de los años sesenta empezaron a realizarse las estancias de becarios en la Universidad de Chile, en el viaje de regreso algunos profesores checoslovacos pasaban por Uruguay. Se trató, entre otros, de Josef Polišínský, uno de los mayores historiadores checoslovacos, que estuvo en Uruguay a caballo de octubre y noviembre de 1964 como invitado de Carlos Rama, destacado sociólogo e historiador (Polišínský, 2001: 211). La colaboración de la Universidad Carolina de Praga con la Universidad de Chile y la Universidad de la República en Montevideo jugó un papel importante en el desarrollo de la hispanística e ibero-americanística checoslovaca. Los contactos personales de Polišínský con los historiadores como el chileno Hernán Ramírez Necochea y el uruguayo Carlos Rama resultaron claves para la fundación del Centro de Estudios Ibero-Americanos que fue establecido en la Universidad Carolina en 1967.

Gracias a la colaboración con el SODRE se celebraron varias exhibiciones relacionadas con la cultura checoslovaca. Además, Uruguay figuraba entre los países de América Latina que los conjuntos checoslovacos más visitaron. Al igual que en los años cincuenta también en la década siguiente las películas checoslovacas recibían muchos premios en el Festival Internacional de Cine Documental y Experimental de Montevideo. Además, fueron organizados varias veces los Festivales de Cine Checoslovaco y Semanas de Cine Checoslovaco que despertaban una gran atención por parte de los espectadores así como de la prensa local.

Sin embargo, a medida que en Uruguay se profundizaba en la crisis económica, la colaboración que al principio se había desarrollado de una manera prometedora se fue restringiendo. Después del año 1968 se realizó solo un mínimo de acontecimientos culturales, se interrumpió la cooperación interuniversitaria, al igual que se restringió la

cooperación con el SODRE, afectada por la insolvencia. Tras 1973, durante el gobierno cívico-militar, la propagación de la cultura checoslovaca, así como la de los otros países del Bloque del Este, en Uruguay era casi imposible. Hasta la embajada checoslovaca dejó de organizar las actividades culturales para los compatriotas con el fin de no comprometerles. Las condiciones se normalizaron después de la renovación de la democracia en Uruguay en 1985.

4. Conclusión

Profundizar el conocimiento sobre la política latinoamericana de los ex satélites soviéticos nos facilita el entendimiento de las complejas relaciones entre dos zonas lejanas en un mundo bipolar. Este artículo se ha dedicado a la problemática de las relaciones checoslovaco-uruguayas en el campo de la cultura, que llegó a convertirse en una importante “arma de combate”, o al menos en instrumento propagandístico para conseguir fines políticos y enfrentarse al otro bloque. El análisis de la penetración cultural, sin ninguna duda, nos permite comprender mejor la lógica que la Guerra Fría adquirió en las diferentes naciones.

El análisis nos muestra que en Uruguay, como en otros países de América Latina, la cultura checoslovaca alcanzó un gran renombre. Su buena fama en algunos casos ayudó a promover los intereses políticos y económicos. Eso también fue calculado por el gobierno checoslovaco, que desde la mitad de los años cincuenta desarrollaba la preocupación activa por la cooperación en el campo cultural con los países de la región. A pesar de la existencia de un acuerdo gubernamental, la cooperación con Uruguay en la década de 1950 y 1960 representa uno de los casos más exitosos de la política cultural de Checoslovaquia en América Latina.

Las razones del por qué precisamente en este pequeño país latinoamericano la propagación de la cultura checoslovaca cosechaba en la década de 1960 tantos logros hay que buscarlas en las condiciones políticas de Uruguay. A pesar de que allí también se impulsó una campaña contra el comunismo, en el contexto de América Latina podemos hablar del ambiente liberal donde actuaban varias instituciones y personas “progresistas” con el interés en la colaboración con el país centroeuropeo. Además, el desarrollo político desfavorable en Argentina obligó a las autoridades checoslovacas a reorientar la atención hacia el otro lado del Río de La Plata. La colaboración con el SODRE iniciada en 1956 ayudó a entrar en Uruguay la música y el cine checoslovaco. Una popularidad extraordinaria la adquirió ante todo la obra de Jiří Trnka. Además en 1961 fue firmado el acuerdo entre asociaciones de escritores de ambos países, el cual facilitó las visitas de varios escritores uruguayos (Eduardo Galeano o Mario Benedetti) y checoslovacos (Norbert Frýd o Lumír Čivrný).

Résumé. Československá kulturní politika v Uruguayi v padesátých a šedesátých letech 20. století. Článek prostřednictvím archivních dokumentů a sekundární literatury analyzuje kulturní politiku Československa vůči Uruguayi v padesátých a šedesátých letech 20. století. S ohledem na omezené možnosti klasické diplomacie, které komunistické Československo v oblasti mělo, to byla právě československá kultura, jež napomohla prosazování politických a ekonomických zájmů.

Zejména vážná hudba (Janáček, Dvořák, Smetana) a filmy, tradičně úspěšné na mezinárodních festivalech (Jiří Trnka), dosáhly mimořádné popularity. Šedesátá léta byla dobou nejintenzivnější kulturní spolupráce mezi oběma zeměmi, která současně představuje jeden z nejméně úspěšných případů československé kulturní politiky v Latinské Americe. Po uruguayském státním převratu v roce 1973 byly možnosti kulturní propagace Československa v této zemi zcela minimální.

Bibliografía

- BLASIER, Cole (1987). *The Giant's Rival. The URSS and Latin America*. Pittsburgh : University Press.
- CALANDRA, Benedetta; FRANCO, Marina (eds.) (2012). *La guerra fría cultural en América Latina. Desafíos y límites para una nueva mirada de las relaciones interamericanas*. Buenos Aires: Biblos.
- ČIVRNÝ, Lumír (2000). *Co se vejde do života*. Praha: Hynek.
- FERREIRA, Fernando (2000). *Una historia de la censura, Violencia y proscripción en la Argentina del siglo XX*. Buenos Aires: Grupo Editorial Norma.
- FUČÍK, Julius (1972). *Reportaje al pie del patíbulo*. Montevideo: Joven Guardia.
- GALEANO, Eduardo (1963). "Los blues de Siberia y la Vieja Praga, al Ritmo de Nuestro Tiempo". *Marcha*, 25, 27. 12. 1963, pp. 22–23.
- HIXTON, Walter L. (1998). *Parting the Curtain, Propaganda, Culture, and the Cold War 1945–1961*. New York: St. Martin's Griffin.
- JOSEPH, Gilbert; LEGRAND, Catherine; SALVATORE, Ricardo D. (eds.) (1998). *Close encounters of Empire. Writing the Cultural History of US-Latin American Relations*. Durham (NC)-London: Duke University Press.
- NYE, Joseph S. (2004). *Soft Power. The Means to Success in World Politics* New York: Public Affairs.
- PEDEMONTE, Rafael (2010). "La diplomacia cultural soviética en Chile (1964–1973)". *Bicentenario*, 9, 1, pp. 57–100. *Poesía checa (1967)*. Montevideo: Aquí, Poesía.
- POLIŠENSKÝ, Josef (2001). *Historik v měnicím se světě*. Praha: Univerzita Karlova v Praze.
- RUPPRECHT, Tobias (2015). *Soviet Internationalism after Stalin. Interaction and Exchange between the URSS and Latin America during the Cold War*. Cambridge: University Press.
- STONOR SAUNDERS, Frances (1999). *The Cultural Cold War. The CIA and the World of Arts and Letters*. New York: The New Press.
- ŠULC, Milouš (1979). *Radio Praha očima statistika*. Praha: Čs. Rozhlas, Kartografie n.p.
- ZOUREK, Michal (2014). *Checoslovaquia y el Cono Sur 1945–1989. Las relaciones políticas, económicas y culturales durante la Guerra Fría*. Praha: Karolinum.

Fuentes primarias

Archiv Ministerstva zahraničních věcí (Archivo del Ministerio de Relaciones Exteriores, República Checa)

—f. Dokumentace teritoriálních odborů (Documentación de Departamentos Territoriales, DDT)

—f. Teritoriální odbory–tajné (Departamento Territorial–Secreto, DT–S)

—f. Porady kolegia (Reuniones del Colegio) 1953–1989

Národní archiv (Archivo Nacional, República Checa)

—f. 1261/0/44

—f. 1261/0/11

Michal Zourek
Katedra cizích jazyků
Vysoká škola technická a ekonomická
v Českých Budějovicích
Okružní 517/10
CZ–370 01 České Budějovice
República Checa

RESEÑAS – COMPTES RENDUS – RECENSIONI



Josep Ballester (2015). *La formación lectora y literaria*. Barcelona: Graó, 215 pp. ISBN 978-84-0080-577-1

El objetivo principal de Ballester con este libro es conseguir que el estudiante universitario alcance una teoría y una práctica de la lectura crítica. De este se deriva el segundo objetivo: “que esta teoría y práctica le puedan servir como paradigma y ejemplo para cualquier ulterior aproximación científica a un texto literario determinado, ya sea con finalidades teóricas o didácticas” (p. 10).

La obra comienza con un capítulo titulado “El ámbito de la didáctica de la lengua y la literatura”, en el que el autor trata de delimitar el área de conocimiento de esta disciplina, que, si bien existe ya desde el siglo XVI, es a partir de mediados del siglo XX cuando se empieza a usar esta denominación. Siguiendo a Galisson, Ballester destaca tres etapas en el desarrollo de la disciplina: primero dependiente de la lingüística, después influenciada por la psicología y las teorías del aprendizaje y, finalmente, una tercera etapa donde intenta responder a preguntas como: ¿Por qué enseñar lengua y literatura? ¿Qué enseñar? ¿A quién, cómo y cuándo? Nuestro autor subraya su conexión con otras disciplinas —la lingüística, la pragmática, los estudios literarios y las ciencias de la educación— que la enriquecen y aportan diversas perspectivas. Después de esta breve introducción, Ballester presenta un recorrido histórico y parte para ello de la tradición latina (gramática tradicional, primacía de la retórica, importancia de los autores clásicos, etc.), que marca la enseñanza de la lengua y la literatura en Occidente y les da una fuerte orientación historicista y gramatical. Con la influencia de la lingüística, se introducen nuevos enfoques (la lengua como sistema, como

práctica comunicativa y como objeto de enseñanza/aprendizaje), que nuevamente darán un viraje a la disciplina. Es con el estructuralismo y generativismo cuando aparece el concepto de lingüística aplicada a la enseñanza de la lengua. El catedrático de la Universidad de Valencia comenta, en los epígrafes siguientes, las aportaciones de la pedagogía (especialmente las del movimiento renovador de la Escuela Nueva) y la psicología (sobre todo la psicología del lenguaje y la psicolingüística), disciplina, esta última, de la que se aleja a partir de los años ochenta cuando se introduce el concepto de didáctica en el campo de la enseñanza de la lengua materna. Llegamos así a la cuestión principal: el concepto y los objetivos de la didáctica de la literatura. Ballester resume en pocas, pero acertadas palabras, las aportaciones de numerosos estudiosos (Bronckart y Scheneuwly, Álvarez Méndez, Camps y Milian, Mendoza y Cantero, etc.) y señala que “la educación literaria y lingüística obligatoria debería ir encaminada al dominio expresivo, comprensivo y productivo de los mecanismos verbales y no verbales de la comunicación humana” (p. 28), y modificar así el comportamiento comunicativo del estudiante. El autor insiste en esta idea y más adelante afirma que la didáctica de la lengua y la literatura persigue una doble finalidad: “por una parte, la escuela debe desarrollar las aptitudes del alumno relativas a la comprensión y la expresión de textos orales y escritos; por otra, debe conducir al alumno hacia el dominio de un determinado número de reglas y de convenciones características de las lenguas y las literaturas estudiadas que sirven de apoyo a la comunicación” (pp. 31–32). Se cierra este primer capítulo con un apartado sobre las funciones del profesorado de literatura y lengua, donde Ballester ofrece sus propias

opiniones. En él describe el papel del profesor con los siguientes calificativos: motivador del saber, organizador de la materia (el diseño y la planificación deben responder a los intereses y necesidades de cada grupo), observador y evaluador (esto último con finalidad formativa e integrada), transmisor (de conocimientos y actitudes sociales y culturales), gestor (debe seleccionar los contenidos, actividades y materiales más apropiados), investigador. La palabra con que Ballester resume todos estos papeles es *mediador*.

El segundo capítulo se titula “El espacio de los estudios literarios”, y es el más extenso. Como introducción al tema se presentan algunas consideraciones epistemológicas en torno a la literatura, donde se trata de delimitar el concepto de *literatura*. Ballesteros ofrece algunas pinceladas sobre la historia del concepto y sostiene que el paso de *poesía* (desde Aristóteles hasta el siglo XVIII) a *literatura* se produce en el tránsito de la Ilustración al Romanticismo. Plantea aquí cuestiones sobre la literariedad de un texto y expone las respuestas de diversos autores. Por ejemplo las teorías de Genette, Ricoeur, Reyes, Kayser, Barthes, Jakobson, Eagleton, Wellek, Warren y otros muchos más. Ballester se identifica con la concepción más abierta de Wellek y Warren, que no excluye obras y autores que se consideran secundarios. Destaca también la aportación del estructuralismo checo, gracias al cual, afirma, “se vislumbra la posibilidad de una ciencia literaria o de unas disciplinas de investigación literarias que integren los elementos históricos, y de una historia de la literatura que componga la especificidad del hecho literario (p. 58). Del mismo modo, trae a colación la teoría de Even-Zohar sobre el (poli) sistema literario y las interdependencias entre

los distintos factores. En un segundo bloque de cuestiones se ocupa de las cuatro disciplinas principales de los estudios literarios: la historia literaria, la teoría de la literatura, la crítica literaria y la literatura comparada. La primera se ocupa de la perspectiva diacrónica: fuentes, influencias, conexiones con hechos temporales de un momento determinado, contexto social, descripción y análisis de la obra, recepción, etc. Apoyándose en Jauss, Ballester recuerda el papel fundamental del lector, sin el cual la obra no tiene sentido (p. 67). Sin entrar de lleno en el tema, menciona la cuestión del canon literario sobre la que volverá más tarde al hablar de la teoría literaria. En ese segundo apartado, dedica unas páginas a la teoría feminista angloamericana y a la francesa y habla de las estructuras de poder criticadas por las feministas y sobre la que reivindican otros criterios para establecer el canon occidental que consideran racista y sexista. En este apartado quizás hubiera sido necesario entrar en profundidad en algunas cuestiones y no limitarse a reproducir las teorías feministas, que en muchas ocasiones actúan con moldes estereotipados. En lo que se refiere a la crítica literaria, esta se ocuparía de la descripción de la obra, con el fin de interpretarla y valorarla, sin olvidar que el veredicto concreto de todo crítico literario no deja de ser un juicio parcial, subjetivo y provisional. En este contexto se menciona la obra de Bloom, *The West Canon* (El canon literario occidental), que ha levantado no poca polémica. En cuarto lugar, se ocupa de la literatura comparada, disciplina que surge en el siglo XIX y que estudia la literatura en su totalidad. Ballester menciona los cinco tipos de comparación de Schmeling y la metodología de Guillén (pp. 93–94). Destaca también el concepto de *intertextualidad* creado por Kristeva y defiende

“la literatura comparada como una práctica disciplinaria ubicada en la frontera, siempre abierta a cualquier metodología nueva y a cualquier tipo de discurso artístico” (p. 100). Ballester también resalta aquí el papel de la traducción.

El tercer capítulo, “La formación lectora y literaria”, consta de seis apartados. En el primero, el autor se ocupa de la lectura y describe la situación española a partir de las estadísticas sobre índices y hábitos de lectura, desglosada entre los diferentes tipos de lectores, que publica el Gremio de Editores de España. Se incluye aquí la presencia del libro digital, lo cual arroja nuevas cuestiones sobre la evolución de dichos hábitos y dichos índices, así como sobre la posible desaparición del soporte en papel. En cualquier caso, como afirma Ballester, “el placer de leer no constituye una actividad que se genere y después se desarrolle de forma espontánea. No implica, en modo alguno, una práctica sencilla, ni una destreza automática” (p. 105). En este apartado encontramos otras tesis, todas ellas interesantes, como por ejemplo: que la lectura es un complejo proceso de apropiación de un texto que incluye la comprensión, interpretación y goce del mismo; que leer nunca es inocente pues significa implicarse en un diálogo; que a leer se aprende y que es necesario saber enseñar, pues puede pasar que los niños terminen odiando la lectura (cfr. las nueve maneras de Rodari, pp. 120–121). Nuestro autor habla brevemente sobre la edad lectora y los aspectos que se deben tener en cuenta en cada edad: tema, género, argumento, estructura literaria, diseño y forma de edición, etc. El apartado “Evolución de la enseñanza literaria y lectora”, da algunas pinceladas sobre la obligatoriedad de ciertas lecturas y su selección según criterios curriculares y lleva de la mano

al siguiente apartado un “Breve recorrido histórico de la enseñanza de la literatura (escolar)”. Ballester habla de las diferentes funciones atribuidas a la literatura a lo largo de la historia (fuente de conocimiento, transmisión de valores, transmisión de cultura, evasión, compromiso, compartir una experiencia vital, etc.), del pluralismo metodológico (donde en los últimos años se ha acentuado el protagonismo del lector) y de la cuestión del canon (que ha de ser dinámico, flexible, abierto, plural, diferenciado según las edades e intereses del lector). El apartado “La competencia literaria” expone las propuestas de diversos autores (Chomsky, Hymes, Canale y Swain, Widdoson, Van Dijk, Salvador, Fish, Mendoza, Riffaterre, Colomer, etc.). Precisamente son los principios de Colomer los que Ballester asume “prácticamente en su totalidad” (p. 145): la experimentación de la comunicación literaria, la utilización de textos convenientes, la implicación y respuesta de los lectores, la interpretación compartida, entre otras. El quinto apartado, “La literatura infantil y juvenil en la formación docente”, critica la escasa atención que se concede a este campo en el ámbito universitario; describe el trayecto histórico de la literatura infantil y juvenil; y concluye con una descripción del plan de estudios de la Universidad de Valencia, donde Ballester es catedrático de Didáctica de la Lengua y la Literatura. El capítulo se cierra con un apartado sobre “El comentario de texto”, que, como sostiene, es “una forma de leer, de las muchas posibles” (p. 156). En este apartado recorre de forma sintética los diversos modelos de análisis que más éxito han tenido (Correa y Lázaro Carreter, Lacau y Rosetti, Díez Borque, Sobejano, Marcos Marín) y que tienen como finalidad convertir al alumno en un lector competente.

El cuarto capítulo, “La planificación curricular para la formación literaria y lectora”, posee carácter práctico. Ballester propone cinco puntos de análisis que son los que constituyen el currículo. En primer lugar el modelo curricular, que comprende tres aspectos: a) la organización de prácticas culturales, b) la elaboración de los objetivos, contenidos, metodología, secuenciación y criterios de evaluación, y c) la práctica docente. A su vez, los elementos del currículo son cuatro: qué y para qué enseñar, cuándo enseñar, cómo enseñar (diversidad de metodologías, características de la clase o grupo y del profesor) y qué, cómo y cuándo evaluar. El segundo punto se ocupa de las competencias y objetivos generales y específicos. Una vez más insiste el autor en que “el objetivo primordial de la enseñanza de la literatura debe ser común a cada uno de los niveles de la docencia: contribuir a la formación de la personalidad del individuo así como aprehender una profunda competencia lectora, literaria y comunicativa” (p. 169), lo cual presupone —como se dijo también en la Introducción— seguir una estrategia clara, que Ballester resume en cuatro puntos: lectura por placer, lectura técnica, conocimiento teórico y práctico, capacitación para el análisis de textos. En *Contenidos* presenta las materias o asignaturas en didácticas específicas de la Universidad de Valencia. En *Metodología* se detiene en diversos aspectos como las clases expositivas, la exposición de temas por parte de los alumnos, el análisis y elaboración de materiales, la visita a centros educativos, la realización de trabajos de investigación y de mapas conceptuales, los debates, las sesiones de microenseñanza, la observación y elaboración de programaciones, el taller creativo, etc. Por último, Ballester se ocupa

de los *Criterios de evaluación*, “difícil tarea, pero al mismo tiempo imprescindible en el proceso de enseñanza-aprendizaje” (p. 194) y que suponen una ayuda para alumno y profesor gracias a la información que suministra.

El libro de Josep Ballester ofrece abundante información. El autor ha sabido presentarla de manera sintética y estructurada. Para cada uno de los temas que aborda, expone las teorías de los autores más destacados, sin que falten acertados comentarios donde se trasluce la propia opinión del autor. Su postura frente al canon es sumamente sugerente y, sin duda, al lector de *La formación lectora y literaria* se le ocurren muchas preguntas sobre las cuestiones que Ballester plantea. Respecto a la bibliografía, quizás hubiera sido más práctico mencionar la traducción que el autor ha empleado para las citas y colocar los datos del original entre paréntesis. Fuera de eso, el libro merece numerosos elogios.

Beatriz Gómez-Pablos

Universidad Comeniana de Bratislava
Eslovaquia
gomezpablos@fedu.uniba.sk

Manuel Alvar Ezquerro (2014). *Lo que callan las palabras. Mil voces que enriquecerán tu español*. Madrid: JdeJ Editores, 331 pp. ISBN 978-84-15131-56-4

Manuel Alvar Ezquerro nos presenta con esta nueva publicación un diccionario personal, si podemos llamarlo así. Es decir, un diccionario donde él mismo ha escogido palabra por palabra. En la breve presentación que abre la obra —apenas cuatro páginas—, el autor explica que no se trata de una investigación filológica, aunque más

adelante añade entre paréntesis que “en el fondo la hay” (p. 12). Y no puede ser de otra manera, pues la redacción de su diccionario resultaría imposible sin los años de estudio que ha dedicado al campo de la lexicografía, sus numerosas publicaciones y su infatigable quehacer como filólogo. Por tanto, aunque el autor no lo considere investigación filológica, en un sentido estricto, entendemos que la presupone y es fruto de ella. Es innegable que el catedrático de Lengua Española ha documentado con precisión todas y cada de una de las voces y para ello ha recurrido a numerosas fuentes de diverso tipo, desde diccionarios hasta obras literarias y de especialidad, desde documentos antiguos hasta otros más modernos. Sin pretender ser exhaustivos, vayan aquí algunos ejemplos que lo atestiguan: Alonso Sánchez de la Ballesta (*amilanar, cabrito*), John Minsheu (*análisis*), Francisco Martínez y Benito Bails (*ático*), Diego de Guadix (*baldaquín, chisme, durazno, morcilla, pergamino*), Nebrija (*bigote, regaliz*), Francisco del Rosal (*bribón, cobre, escándalo, greda, lubricán*), Terreros (*bogavante, cuchara, gringo, miope, vértigo*), Corominas y Pascual (*bomba, chanfaina, hotel, jubileo, parroquia, turrón*), Manuel Alvar (*catarata*), Hugo de Celso (*cirugía, conde, persona*), Baltasar Henríquez y Ayala Manrique (*corbata*), Diccionario de autoridades (*cuchara, deporte, remilgo*), José María Sbarbi (*cursi*), Vicente Vega (*cotilla*), Rodrigo Fernández de Santaella (*electricidad, lunático*), Miguel de Urrea (*émbolo*), John Steven (*escapate*), Juan de Valdés (*feligrés*), Bernabé Soler (*féretro*), Manuel Seco (*guiri*), César Oudin (*imbécil*), Alonso Fernández de Palencia (*lenguado, umbral*), Lorenzo Franciosini (*macarrón*), Louis-Nicolas Bescherelle Aîné (*magdalena*), Cristóbal de Acosta (*manga*), Bernardino de Laredo (*migraña*),

Antonio Palomino (*miniatura*), Guillermo Alejandro Noviliers Clavel (*mortadela*), Joannes Amos Comenius (*opíparo*), Diego de San José (*patata*), José María Iribarren (*perillán*), Alejo Venegas (*quiromancia*). Algunos de ellos se nombran solo en una voz, otros son mencionados con frecuencia. Así por ejemplo, es lo que pasa con las palabras de origen onomatopéyico, donde Alvar Ezquerria recurre con frecuencia a la autoridad de Vicente García de Diego (*arrullar, burbuja, carcajada, chisme, chupar, ganga, gárgara, guarro, piar, pitote, pupa, repipi, taco, tirria, traca, urraca, zumbar, etc.*); aunque no siempre se contrastan con la opinión de éste (v. *berrear, bobina, farfullar, glotón, tartamudo*). Con todo, el autor más citado en *Lo que callan las palabras* es con gran diferencia Sebastián de Covarrubias, presente en la mayoría de los artículos. Alvar Ezquerria emplea estas citas tanto para darle razón como para refutar o matizar sus etimologías. Así escribe: “tampoco andaba muy certero Sebastián de Covarrubias” (*bobo*), “no atinó en el origen” (*cachete*), “parece no corresponder a la verdad del origen de la expresión” (*adefesio*); junto a: “Covarrubias proporcionó la etimología adecuada” (*calamidad*), “Covarrubias dio cuenta de la voz, ofreciendo la etimología correcta” (*campana*), “Covarrubias proporcionó la explicación correcta” (*dátil*). No obstante, la mayor parte de las veces transcribe una cita del *Tesoro de la lengua castellana* con la que cierra el artículo sin emitir más juicio al respecto (*afeitar, ágata, aguinardo, baladí, bárbaro, barriga, borrego, brebaje, burdel, besugo, castigar*). Quizás algunas citas de dichas podrían haberse acertado un poco; por ejemplo en *chisme, conde, cornudo, emblema, estafar, infante*.

En la presentación, que Alvar Ezquerria ha querido titular “La prodigiosa vida

de las palabras”, aclara también que no se trata de un diccionario histórico ni etimológico, aunque haya deseado exponer la historia de algunas palabras de uso más o menos cotidiano. En efecto, a lo largo de la obra encontramos interesantes historias que explican el origen y uso de las voces. Resulta imposible hacer un listado completo, pero deseamos destacar algunas de ellas: *bancarrota*, *candidato*, *cariátide*, *champú*, *chiringuito*, *colonia*, *corbata*, *decano*, *dinero*, *escaparate*, *estipendio*, *estraperlo*, *gringo*, *hecatombe*, *ingeniero*, *leyenda*, *macedonia*, *margarina*, *mausoleo*, *mayonesa*, *miniatura*, *ostracismo*, *palacio*, *panteón*, *pedagogo*, *pomada*, *pontífice*, *primo*, *quiosco*, *servilleta*, *símbolo*, *sueldo*, *triumfo*, *vacuna*, *vestíbulo*, y un largo etcétera. Así, leyendo esta obra nos enteramos de que el *dominó* vino de China y que el *hígado* está relacionado con los higos que servían de alimento a los animales. Alvar Ezquerra proporciona también numerosas etimologías que ayudan a entender el significado de las voces. Mencionamos apenas el caso de *sarcófago* (compuesta de *sarkós* ‘carne’, *phagos* ‘comilón’), donde explica que: “Se llamó así porque en la antigua Grecia los sepulcros se hacían con un mármol muy poroso procedente de Asia que, según la creencia, a los cuarenta días consumía los cadáveres depositados en ellos”.

Alvar Ezquerra nos deleita con su diccionario, escrito con amenidad y a veces, como los antiguos diccionarios (basta recordar el de Terreros), con una referencia personal. Así, sin faltar para nada al tono científico que caracteriza su quehacer, en el artículo de *estrenar* comienza diciendo que “todos hemos estrenado zapatos o una camisa, o hemos asistido a la primera función de una película o una obra de teatro”; o nos comenta que “para rastrear el origen

de la palabra *acera* en el diccionario de la Real Academia Española hace falta un tanto de paciencia” y que ha oído “a algún sesudo profesor decir que se trata de una voz del caló” (*guiiri*). En otras voces se presenta como testigo ocular: “baste con darse un paseo por la Plaza Mayor de Salamanca para verlos en los escaparates de las confiterías” (*chuchería*); o recoge un recuerdo de la infancia: “efectivamente, hasta hace muy poco tiempo, y el que esto escribe ha tenido la ocasión de verlo como quehacer doméstico, el lavado de la ropa se terminaba tal como lo cuenta el canónigo de Cuenca” (*colada*) y “recuerdo haber tomado en Granada durante mi infancia un plato llamado gazpacho hecho a base de agua fría, pepino, aceite, vinagre y sal”. Tampoco falta algún comentario subjetivo: “que despierta no pocas aversiones” (*cucaracha*); o personal: “es una voz que no se emplea apenas, por más que personalmente me guste hacerlo” (*dominguillo*). Alvar Ezquerra inserta también anotaciones simpáticas como: “continuamente vemos cómo los españoles que residen en otros países añoran la tortilla de patatas y la cerveza (*añorar*)”, “no creo que haya ningún parlamentario que esté dispuesto a compartir su puesto con otras dos, o más personas” (*escaño*), “sorprendente, sin embargo, que el tomate no aparezca en la definición académica de la palabra” (*gazpacho*). Todo esto contribuye a darle un sabor más personal al diccionario.

Interesante es también el acopio de palabras que el autor hace de voces procedentes de un topónimo —a veces fácilmente reconocible, otras veces no—, cuyo origen se detiene a explicar; por ejemplo: *armiño* (Armenia), *astracán* (ciudad rusa del Caspio), *avellana* (Avellino en la Campania italiana), *baldaquín* (Bagdad), *bargueño* (Bargas, provincia de Toledo), *bauxita* (Les

Baux, la Provenza), *brabant* (Brabante), *berlina* (Berlín), *bicoca* (Bicocca, al oeste de Milán), *boloñesa* (Bolonía), *bujía* (ciudad en Argel), *cachemira*, *campana* (Campania italiana), *campechano* (Campeche, en México), *faisán* (río Fasis), *faro* (isla de Faros, en Alejandría), *galgo* (Galia), *hamburguesa* (Hamburgo), *macedonia*, *malabar* (en la India), *meandro* (río Maíandros, en Turquía), *persiana* (Persia), *pérsico* (Persia), *perulero* (Perú), *potosí*, *rotweiler* (Rottweil), *sabueso* (Susa, en latín Segusio), *sibarita* (Sibaris), *topacio* (isla de Topazos, hoy San Juan), *turquesa* (Turquía). Mientras que *siamés* ('gato' y 'hermanos que nacen unidos') tiene como topónimo Siam, pero el primero se refiere a Tailandia y el segundo a Estados Unidos. Alvar Ezquerria recoge también palabras que proceden de un antropónimo y aclara cómo llegaron al español; por ejemplo: *baremo* (François-Bertrand Barrême), *bártulo* (Bártolo de Sassoferrato), *bechamel* (Louis de Béchamail), *hermético* (Hermes Trismegistos), *leotardo* (Jules Léotard), *diésel* (Rudolf Christian Karl Diesel), *chiqueta* (Jaques), *mausoleo* (Mausolo), *meceñas* (Cayo Cilnio Mecenas), *pasteurizar* (Louis Pasteur), *quinqué* (Antoine Quinquet) o *rebeca* (la obra de Daphne du Maurier). Además de personajes literarios como Pantalone, Geta, Birria y Pámfilo.

La extensión de las entradas varía. Las hay relativamente breves, mientras que otras —las más largas— ocupan una página completa (*castaña*, *catarata*, *cornudo*, *deporte*, *gazpacho*, *gilipollas*, *pagano*, *pedagogo*). También esto testimonia que el diseño del diccionario responde a las preferencias del autor. Un detalle que, quizás, llama a veces la atención es el comentario con que Alvar Ezquerria se refiere a la introducción de algunas voces en nuestra lengua.

Su concepto "relativamente reciente" puede retroceder hasta el siglo XVIII. De este modo en *éxito* apunta: "Es de introducción relativamente reciente. La palabra no se registra en nuestros diccionarios hasta el primero de la Academia, el de Autoridades (1732)"; o también "de introducción relativamente reciente en nuestra lengua, pues el primer lexicógrafo en documentarla es el P. Esteban de Terreros" (*galleta*, en 1787). Este concepto abarca igualmente todo el siglo XIX: "comienza a documentarse muy tardíamente en nuestra lengua, a finales del siglo XIX" (*birria*), "Es un término relativamente reciente en nuestra lengua" (*cheque*, *filfa* en 1899), "El empleo de la palabra en nuestra lengua debe ser relativamente reciente, pues el repertorio académico no da cuenta de ella hasta 1837" (*filípica*), "la llegada a nuestra lengua se produjo en época reciente, pues en el DRAE no se incorporó hasta 1843 (*galimatías*), etc.

Alvar Ezquerria nos informa del origen de las palabras, su historia, su etimología, su evolución a través de cambios fonéticos y de derivaciones (por ejemplo en *bodega*, *botica*, *boutique*, *botiquín*; o también *calza*, *calcetín*, *calcón*, *calceta*), de los cambios semánticos (como en el paso de *mercedario* a *ladrón*), las relaciones entre las diversas acepciones de una palabra ('animal fabuloso' y 'llave de paso', en *grifo*; 'lisonja' y 'color rojo intenso', en *piropo*; 'genio' y 'líquido' en *humor*) o las relaciones de unas palabras con otras (por ejemplo *chófer* y calentar, *coqueto* y gallo, *chándal* y vendedor de verduras). Si en muchas voces es suficiente indicar el significado que tenían en griego o latín (*cementerio*: dormitorio, *cónclave*: con llave, *mentecato*: falta de mente, *murciélagos*: ratón ciego, etc.), en otros casos se requiere de una información adicional que el autor proporciona con

destreza (v. *enciclopedia, escaquearse, jornal*, etc.).

Alvar Ezquerro consigne despertar la curiosidad en cada una de las brevísimas introducciones que preceden a cada letra. La lectura de *Lo que callan la palabras* es enriquecedora y amena y cumple con creces el deseo de su autor “que lo expuesto sea de su interés y provecho, para enriquecer el dominio que tiene sobre la lengua [el lector]” (p.12).

Beatriz Gómez-Pablos

Universidad Comeniana de Bratislava

Eslovaquia

gomezpablos@fedu.uniba.sk

Martin Pleško (2015). Les femmes, le français et la francophonie : la féminisation linguistique en Belgique, en France, au Québec et en Suisse. Olomouc : Univerzita Palackého, 215 pp. ISBN 978-80-244-4534-2

Le présent ouvrage, traitant de la féminisation linguistique de la langue française, s’inscrit dans le domaine de la sociolinguistique, devenu important depuis plusieurs décennies dans les territoires francophones. Ceci se justifie par une nécessité qui émerge dans la société moderne, à savoir veiller au traitement égalitaire des femmes et des hommes à tous les niveaux, c’est-à-dire tant dans la vie professionnelle que dans la vie privée. Ce travail est le fruit des recherches menées depuis plusieurs années par l’auteur. Son ambition est de proposer un texte plus ou moins complexe et à l’usage francophone.

La table des matières annonce un texte en trois parties : I Pour comprendre la féminisation linguistique dans la langue

française, II Pour féminiser, respecter la parité, mixer ou dégenreriser, III Analyse de corpus : offres d’emploi et formulaires, et les dernières pages correspondant à la « Conclusion générale de l’ouvrage ». Le sujet concerne la féminisation de la langue française dans quatre espaces francophones : la France, la Suisse, la Belgique et le Québec. Dans les deux premières parties, les notions de bases sont expliquées, ainsi que l’origine des débats contemporains sur le genre et la féminisation linguistique de la langue française. La troisième partie présente la recherche elle-même, où les offres d’emploi témoignent plutôt de l’usage individuel et les formulaires reflètent à quel point les institutions officielles respectent les dispositions légales en la matière.

Le sujet traité est particulièrement bien cerné, dans la mesure où il engage une réflexion sur une question de société importante concernant la visibilité des femmes dans l’activité socio-économique actuelle. Ancré dans une perspective sociolinguistique, le travail de description vise à bien identifier les différents niveaux d’analyse impliqués, en déconstruisant ce qui relève, d’une part, des contraintes internes au système morphologique dérivationnel et flexionnel du français et de ses effets sur le lexique et, d’autre part, ce qui est imputable aux choix politiques et à la dynamique sociale de la variation linguistique. Par ailleurs, l’auteur s’invite directement dans le débat et, par sa voix, l’ouvrage se veut aussi prescriptif. L’auteur défend, en effet, la thèse qu’une féminisation rationnelle de la langue permettrait de rétablir le déséquilibre constaté dans les pratiques langagières qui montrent une actualisation massive des marques du masculin dans les constructions

référentielles mettant en jeu des acteurs hommes et / ou femmes.

Jan Holeš

Université Palacký d'Olomouc
République tchèque
jan.holes@upol.cz

Maksymilian Drozdowicz (2015). *Językowy obraz świata guaraní w polskich tłumaczeniach prozy Augusto Roa Bastosa*. Wrocław: Wydawnictwo Wyższej Szkoły Filologicznej we Wrocławiu, 318 pp. ISBN 978-83-60097-34-2, 978-83-60097-35-9, 978-83-60097-36-6

(Biblioteka Iberoromańska Vol. 2. Editor: Piotr Sawicki, Coeditoras: Teresa Jaromin, Małgorzata Kolankowska).

Los últimos años han sido enormemente fructuosos respecto a la obra científica del hispanista Maksymilian Drozdowicz que poco a poco empieza a formar parte del *establishment* científico tanto en Polonia, de la cual proviene, como en la República Checa, país que lo acogió en su carrera académica. El año 2015 vio nacer un libro suyo titulado *Językowy obraz świata guaraní w polskich tłumaczeniach prozy Augusto Roa Bastosa* [La imagen lingüística del mundo guaraní en las traducciones polacas de la narrativa de Augusto Roa Bastos], publicado por la editorial de Wyższa Szkoła Filologiczna we Wrocławiu, un centro de estudios filológicos que publica monografías relacionadas con las letras hispánicas en una serie editorial llamada Biblioteka Iberoromańska.

El tema de Paraguay es un motivo recurrente en la obra científica de Maksymilian Drozdowicz que al lado de sus estudios filológicos puede apoyarse en sus propias

experiencias de la vida en aquel país latinoamericano porque de joven trabajó de misionero en Paraguay. Podemos encontrar en su pasado varios artículos y una monografía¹ sobre la literatura paraguaya así que el presente tomo es una continuación lógica de su trabajo científico.

Para empezar, pese a lo que acabamos de decir, podemos observar que el presente estudio se desvía ligeramente de la línea investigadora de Drozdowicz ya que más que un análisis literario se trata de un estudio complejo en el cual el autor combina no sólo la metodología literaria sino

¹ Entre los estudios recientes se encuentran, por ejemplo:

DROZDOWICZ, Maksymilian (2011a). “Rafael Barrett y Josefina Plá. Dos españoles en rescate de la mujer paraguaya”. *Studia romanistica*, Vol. 11, Num. 1 / 2011, Ostravská univerzita v Ostravě, 67–78. ISSN 1803-6406

—(2011b). “Yo y el otro en el monólogo interior de Augusto Roa Bastos”. In: *Philologia XXI. Supplementum I: Autre-autrui-alterite; el otro – lo otro – la otredad; altro-l'altro-alterita*. Bratislava: Univerzita Komenského Bratislava, 2011. 111–120. ISBN 978-80-223-3017-6

—(2013a). *Anarquistas y esclavos. Reminiscencias barrettianas en la literatura paraguaya (1940–1990)*. Ostrava: Ostravská univerzita, 332 pp. ISBN 978-80-7464-381-1

—(2013b). *Obraz Paragwaju w Polsce w konfrontacji ze źródłami hispanistycznymi. Główne tematy*. *Ameryka Łacińska. Kwartalnik analityczno-informacyjny*. NR 2 (80) 2013, Centrum Studiów Latinoamerykańskich Uniwersytetu Warszawskiego, 71–115. ISSN 1506-8900; e-ISSN 2081-1152

—(2013c). “Recepcja twórczości Augusto Roa Bastosa w kontekście polskiego boomu (nawiązania i interpretacje)”. *Ameryka Łacińska. Kwartalnik analityczno-informacyjny*. NR 1 (81-82), Centrum Studiów Latinoamerykańskich Uniwersytetu Warszawskiego, 30–76. ISSN 1506-8900; e-ISSN 2081-1152

también lingüística y traductológica. De la misma manera queda estructurado el libro. El primer capítulo, titulado *Językowy obraz świata a kontekst paragwajskiego pisarza* [La imagen lingüística del mundo y el contexto del escritor paraguayo], está dedicado a presentar la figura del escritor en cuestión, es decir, Augusto Roa Bastos. Al lado de su trayectoria literaria se presta atención al carácter bicultural de Paraguay. Remitiéndose a Brent Carbajal o Luis M. Ferrer Agüero el autor destaca el mundo guaraní en la narrativa de Roa Bastos. Este motivo forma una parte integral de su obra aunque esté expresado en el español. Esta dicotomía guaraní/español es uno de los elementos clave de la obra del escritor paraguayo y en el presente estudio el autor se apoya en varios artículos que analizan este fenómeno. Como es de esperar Drozdowicz comenta con más detalles las dos novelas clave de Rosa Bastos, *Hijo de hombre* (1960) y *Yo, el Supremo* (1974). Asimismo, el primer capítulo se dedica a la teoría del universo lingüístico cuya descripción crea una especie de coordenadas metodológicas para el presente estudio. El autor presenta una lista pormenorizada de lingüistas y filósofos que se dedicaron a este tema de la lingüística antropológica.

El segundo capítulo, titulado *Język polskich przekładów dzieł Augusto Roa Bastose* [El lenguaje de las traducciones de las obras de Augusto Roa Bastos al polaco], lo centra el autor en la adaptación del mundo guaraní a las traducciones polacas. Drozdowicz sostiene que el mundo guaraní se proyecta en la lengua española y crea así un híbrido llamado jopará, cuya traducción al polaco resulta un tanto difícil. El autor analiza las traducciones al polaco de Zygmunt Wojcki y de Andrzej Tchórzewski, cuyas obras luego están siendo analizadas y comentadas

en el tercer capítulo titulado *Świat i kultura guaraní w polskich przekładach prozy Augusto Roa Bastosa* [El mundo y la cultura guaraní en las traducciones polacas de la narrativa de Augusto Roa Bastos], donde Drozdowicz comenta las versiones polacas de mitos guaraníes y los elementos de la realidad paraguaya presente en la obra de Roa Bastos. Una gran parte la dedica el autor a la religión y a la percepción del tiempo y de la historia en Paraguay.

Para terminar, cabe destacar que como suele ser costumbre en los estudios de Maksymilian Drozdowicz la monografía incluye una enorme cantidad de referencias bibliográficas que ilustran la vasta erudición del autor. En lo que se refiere a su estilo puramente científico, este resulta a veces difícilmente entendible ya que aparecen citas en español, polaco o francés. Además, la forma de remitir a otros textos y autores resulta a veces excesiva y dificulta la lectura. Otra cosa que consideramos desventaja es el hecho de que el texto carezca del resumen en una lengua internacionalmente aceptable. Siendo el objeto de análisis la traducción de textos del español al polaco se podría esperar un breve resumen en la lengua española que, al mismo tiempo, ayudaría a una mayor difusión de las conclusiones adquiridas. De todas maneras, estos agravantes no perjudican la impresión general que deja este libro, es decir, la de un estudio complejo y provechoso. La literatura paraguaya queda un poco al margen del interés de los filólogos europeos por ello es esta monografía una valiosa aportación a la difusión de las letras de este país.

Jan Mlčoch

Universidad de Ostrava
República Checa
jan.mlcoch@osu.cz

INFORMES – INFORMATION – INFORMAZIONI



LE 25^e SÉMINAIRE DE PHONÉTIQUE, Prague (République tchèque), 04.02.2016

Le 4 février 2016, Madame le Professeur Marie Dohalská (PhDr., DrSc.) a inauguré l'ouverture solennelle du 25^e séminaire de phonétique organisé par le département de langue et littérature françaises, dans les locaux de la Faculté pédagogique de l'Université Charles de Prague. Les enseignants de français, provenant de divers établissements scolaires, ont eu l'occasion d'approfondir leurs connaissances en matière d'écarts de perception et de production des voyelles françaises, et de prononciation des gallicismes gastronomiques du français en tchèque.

Lors de la première et excellente présentation, Nikola Maurová Paillereau a exposé les résultats de ses recherches portant sur la fiabilité des prédictions du Speech Learning Model de J. E. Flege (1995), testée par l'intermédiaire de l'analyse acoustico-perceptive des erreurs effectives de dix Tchèques, futures enseignantes de FLE. Cette membre du Laboratoire de Phonétique et Phonologie (UMR 7018)/Paris 3 a confirmé un bon niveau global des apprenants, qui ont appris le français après l'âge de onze ans. Leur prononciation reste cependant limitée dans la production ainsi que dans la perception même des voyelles moyennes, inexistantes dans leur langue maternelle. La performance de leur maîtrise phonétique a été soumise aux multiples enquêtes menées sur le terrain, afin de refléter aussi tous les facteurs de coarticulations intervenant et influençant les deux compétences examinées. S'appuyant sur une riche documentation des données obtenues, présentée en plus de soixante abondantes diapositives, Nikola Maurová Paillereau est parvenue à une conclusion correspondant partiellement

à ses prédictions pour la formulation desquelles elle s'était appuyée sur le déjà mentionné Speech Learning Model.

La deuxième contribution, prononcée par le Docteur Tomáš Duběda (Ph. D., PhDr.), a été dédiée à l'adaptation phonologique des emprunts gastronomiques d'origine française en tchèque. Choissant vingt-huit expressions culinaires, le Docteur Tomáš Duběda a observé la variabilité de leurs prononciations au sein de quatre groupes de locuteurs (Prague – adultes, Prague – étudiants, Prague – provinciaux et la campagne du Sud-Ouest de la Bohême). Outre la prononciation authentique due à la connaissance conceptuelle du terme, les divergences dans la réalisation phonique des gallicismes se sont surtout articulés autour de l'approximation phonétique (p. ex. *refýž*) ou de la prononciation orthographique (p. ex. *poste restante*). Le degré de variabilité phonologique le plus élevé a été attesté pour la dénomination *vol au vent*. Les aberrations ont été causées par une mauvaise intelligibilité de l'orthographe française, n'ayant pas un rapport symétrique entre lettre et son, comme à la différence du tchèque, et aussi par les facteurs extralinguistiques d'ordre sociologique.

En guise de conclusion, nous nous permettons de remercier toute l'équipe organisatrice du séminaire de phonétique, dont l'utilité s'avère bien fondée, enrichissante et gratifiante. Nous espérons pouvoir continuer notre collaboration inter-institutions et nous souhaitons que la tradition de ces vingt-cinq sessions fructueuses, débouchant sur des discussions plus larges sur d'éventuelles modifications en matière de l'enseignement du FLE, se poursuive à l'avenir.

Jana Brňáková

Université d'Ostrava, République tchèque
jana.brnakova@osu.cz

